This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

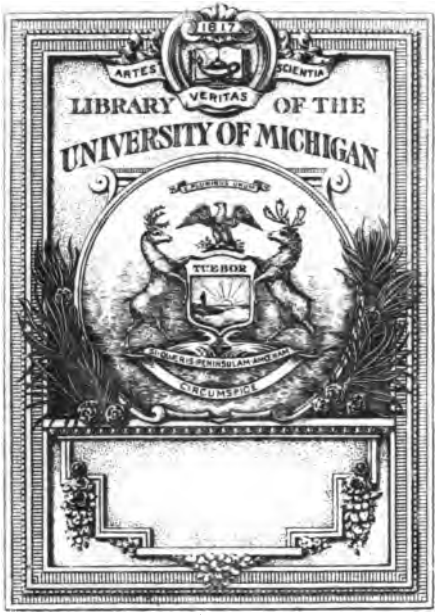
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 939,756


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
M56cm
E9

MACMILLAN'S SERIES

OF

FOREIGN SCHOOL CLASSICS

EDITED BY

G. EUGÈNE FASNACHT

Sometime Assistant Master at Westminster School;
Author of 'The Synthetic French Grammar,'
'The Progressive French and German Courses,'
'The Organic Method of Studying Languages,' &c.

COLOMBA

70033

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

EDITED

WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

G. EUGÈNE FASNACHT

LATE ASSISTANT MASTER AT WESTMINSTER SCHOOL

EDITOR OF MACMILLAN'S SERIES OF FOREIGN CLASSICS

London

MACMILLAN AND CO.

AND NEW YORK

1894

BIOGRAPHICAL NOTICE

In the year 1825 there was published in Paris a collection of dramatic sketches, entitled *Théâtre de Clara Gazul*, translated—so the title-page had it—from the Spanish by one Joseph Lestrange. The publication of the book was well timed. A new movement had set in at that period in the evolution of French literature. Throwing off all allegiance to the old classical traditions of the age of Louis XIV., the rising generation of writers had begun to cast about for rejuvenating sources of inspiration in "fresh woods and pastures new." With such tendencies in the air, a new venture hailing from the old romantic land of Spain was sure to meet with a hearty welcome.[1] "But who is Clara Gazul?" was the natural question that at once arose in the minds of the puzzled readers, whose curiosity had been awakened by the considerable literary merit of these six dramatised stories. "Comédienne espagnole," with the author's portrait as frontispiece, was, however, the only information to be gathered from the title-page. Two years elapsed and there appeared a prose translation of Illyrian popular songs, under the title of *La Guzla*, by one "Hyacinthe Maglanovitch," another mythical personage.

[1] La mode était alors à l'Orient, aux Maures, à l'Espagne, "car, disait Victor Hugo, l'Espagne c'est encore l'Orient. Sans la couleur locale pas de salut." Cf. Mérimée's ironical allusion to this fad, *Colomba*, p. 1.

Coming at such a juncture, a collection of lays and ballads from the distant shores of the Adriatic, with an exhaustive apparatus of notes, biographies, etc., were meat and drink to the apostles of the new literary gospel. And so seriously was this supposed contribution to the science of folklore taken, that critics at once set to work to make their comments, and German scholars were not slow in detecting in the French prose translation distinct traces of the original Illyrian metres.

A few literary men, however (Goethe amongst others), had a shrewd suspicion as to the authenticity of these supposed translations from Spanish and Illyrian, and before long it became an open secret that *Guzla* was simply an anagram of *Gazul*, and that the portrait of Clara Gazul was the very image (in woman's dress) of an aspiring young man of letters,—Prosper Mérimée. The veil was lifted; nor did the wily *espiègle* make any attempt to disown this harmless piece of *supercherie*, the less so as, in those times, such mystifications were quite a common practice with the young bloods of the rising Romantic school of literature.

The son of a painter of great merit, Prosper Mérimée was born at Paris in September 1803. Educated at the Collège Charlemagne, he proceeded to read for the bar; but ere long, being in easy circumstances, he began to devote himself exclusively to the more congenial pursuit of literature and to researches in the fields of history, archæology, and architecture. His first two pseudonymous ventures, mentioned above, were soon followed by *La Jacquerie*, *La Famille de Carvajal*, dramatic scenes of the French peasant war in the fourteenth century (1828); *Chronique du règne de Charles IX.*, an episode of the Massacre of St. Bartholomew;[1] *Tamango; L'Enlèvement de la Redoute; La Vision de Charles XI.* (1829); *La Partie de Trictrac; Le Vase Étrusque* (1830), etc.

[1] In all these the influence of Walter Scott is unmistakable.

With the Revolution of July 1830, which established representative government in France, men of letters rose to the highest importance in the State. Mérimée's friends being now in office, he became attached to the Government, and successively occupied several posts—first, as Secretary in the ministries of the Interior and of Commerce; then as "chef de bureau" in the ministry of Marine; and finally, as Inspector General of Historical Monuments. The duties of this post, in which he felt thoroughly at home, involved repeated excursions through the southern and western departments of France, through Auvergne and Corsica. These peregrinations he turned to excellent account by gathering rich and hitherto unexplored materials, not only for his official Reports and Archæological Notes of travel,[1] but also for those further works of fiction on which his fame as a writer chiefly rests.[2]

By this time his distinguished merits as a historian and novelist had met with such unquestioned recognition that his literary co-operation was eagerly enlisted for several Reviews, especially for the *Revue des deux Mondes*. To be a contributor *attitré* to this influential Review was, in those times, considered a safe stepping-stone to a seat in the French Academy; and in due course (1844) he was elected a member of that august assembly, the crowning ambition of French men of letters.

In this period fall most of his historical works—*La Guerre Sociale*, a history of the rising of the slaves in ancient Rome (1841); *Catilina* (1848); *Les Faux Démétrius*, épisode de l'histoire de Russie (1852); *Mélanges historiques et littéraires* (1855), etc.

[1] *Voyages dans le Midi et dans l'Ouest de la France* (1835-1836); *Voyages en Auvergne et en Corse* (1838-1840); *Rapports sur les Monuments historiques* (1843); *Peintures de l'Église Saint-Savin* (1844), etc.

[2] *Matteo Fulcone* (1829); *La Vénus d'Ille* (1837); *Colomba* (1840); *Arsène Guillot* (1844); *Carmen* (1845), etc.

In 1853, thanks to the influence of the Empress Eugénie, with whose family he had become acquainted in Spain, he was made a senator by Napoleon III.; and to the imperial family he remained attached until the end of his life (1870), which was hastened by the calamities of his country.

His posthumous works—*Lettres à une Inconnue* (1873), *Lettres à une autre Inconnue* (1875)—fall outside the scope of this brief sketch, and need not be mentioned here further than to say that they reveal him a man of a more genial temperament than his reserved manners and the sinister character of his uncanny stories might lead us to expect.

If we were to judge of Mérimée by the choice he made of his subjects, both in history and in fiction, his marked predilection for unearthly incidents and fiendish incarnations might easily show his character in a darker light than is warranted by the unblemished record of his private life. None the less the fact remains that by choice and habit he affects to dwell on themes of ruin and desolation—civil war, with all its attending horrors (*La Jacquerie, La Guerre Sociale*); wholesale butcheries (*Chronique de Charles IX.*); sanguinary plots and counter-plots (*Catilina, Don Pèdre Ier, Démétrius*); death-feuds, murder following upon murder (*Colomba, Carmen, Vénus d'Ille, Tamango*, etc.).

For the incidents of his stories he takes us by preference into countries in which primitive barbarism lurks under the thin veneer of superficial civilisation—the unreclaimed wildernesses of Corsica, the gipsy encampments of darkest Spain, the blood-stained steps of the tottering throne of the Ruriks in old Muscovy. His heroes are tyrants, usurpers, conspirators, smugglers, outlaws, or outcasts; his heroines are hags, harpies, sirens, or sibyls, —in short, the whole weird train of mischievous imps that haunt the borderland between culture and savagery.

"Colomba" is no exception to the rule. She is the child of a country in which the dire and deeply-rooted custom of blood-feuds—an eye for an eye, a tooth for a tooth—has never yet yielded to the chastening influences of advancing civilisation.[1] Such is the soil out of which Colomba's character has grown—uncontrolled, untutored, and uncramped by any "compunctious visitings of nature." Her father has been foully murdered, and the perpetrators of the dark deed have escaped the meshes of the law. Filial piety urges her to resort to acts of retaliation sanctioned by the immemorial usage of the country. But she is a helpless orphan, a mere child as yet. Years have passed away, and with the lapse of time her resentment has ripened into an insatiable craving after revenge.

Now, however, the long-hoped-for day of reckoning has come. An avenger—so she fancies—has appeared in the person of her brother, the last scion of the clan della Rebbia, who has returned home after serving his time in the French army. In her brother Orso the Corsican Electra thinks she has found her Orestes.

In Mérimée's story the progressive preparation for the catastrophe is admirably well managed. From Colomba's first appearance, when we witness the fond satisfaction with which she feasts her eyes on the martial figure of her returning brother, and her rapt admiration at the sight of Colonel Nevil's heavy-bored rifles, until the day when—despairing of bringing her brother round to her nefarious designs—she precipitates the crisis by an act of

[1] The philosopher Seneca, who, during the eight years of his banishment to the island, in the reign of the Emperor Claudius, had ample opportunities to make himself acquainted with the inhabitants, gives them the following significant testimony:—

"Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,
Tertia mentiri, quarta negare deos."

wanton cruelty, the author enlists our interest in the deep-laid schemes of the unrelenting *voceratrice.*

As we watch her, urging her staggering brother to the verge of the abyss, we are forcibly reminded of Lady Macbeth goading on her distraught husband, reeling under the weight of his own misgivings, to a deed without a name. Though their motives be different, and retribution for a cruel wrong be less repugnant to our feelings than the foul murder of an unsuspecting guest, hallowed by the sacred rights of hospitality, yet Colomba's character hardly appears in a more favourable light when the deed is done. Assailed by the stings of remorse, and "troubled with thick-coming fancies that keep her from her rest," Lady Macbeth goes mad and dies. Colomba, when she meets the demented old Barricini, bereft of his two sons, gloats over the ruin she has worked, and exultingly exclaims, "Les rameaux sont coupés : et si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée !" G. E. F.

For the benefit of advanced students I subjoin a few short extracts from the appreciation of Mérimée by one of the most distinguished literary critics of the present day :—

"Mérimée était un très galant homme et un *gentleman* très correct. Le fond de son caractère est dans ces deux mots. Homme du monde, et très répandu, dès sa première jeunesse, il a voulu n'avoir, et il n'avait peut-être, que les qualités de l'homme du monde, poussées du reste jusqu'à leur perfection et leur suprême élégance. Il était d'une délicatesse absolue, raffinée même. . . . Il avait la qualité essentielle de l'homme du monde, la *tenue.* Cela veut dire qu'il s'interdisait tout ce qui est spontané, se défiait toujours du premier mouvement. . . . Sceptique dédaigneux, pessimiste tranquille, mystificateur impassible, le tout couvert du glacis brillant de l'homme du monde, et enveloppé dans la grâce aimable, mais sans abandon, du causeur discret qui se surveille, tel a été Mérimée ; ou tel au moins il a mis un art patient et sans défaillance à se montrer

jusqu'au bout, ce qui laisse croire qu'il n'était pas très sensiblement autre chose.

"Remarquons d'abord que ce n'est pas de vocation irrésistible, pleinement et exclusivement, qu'il a été romancier, comme on est poète, dominé par une faculté maîtresse. Il a été archéologue, voyageur, critique d'art, historien, philologue et même sénateur. . . . Il savait bien l'histoire, les beaux-arts (surtout la sculpture et l'architecture), le grec, le latin, l'anglais, l'espagnol, le russe; plus toutes sortes de dialectes. Il s'occupait de toutes ces choses, alternativement en amateur, sans peine, grâce à sa merveilleuse mémoire, surtout sans affectation. . . . Sa psychologie est d'une qualité rare. Elle ne vise pas à la profondeur; elle est exacte, fine, sûre, et comme à chaque instant contrôlée. Elle est composée de menus faits, très précis, en petit nombre, bien choisis, et qui concordent. *Colomba* doit être ce qu'elle est, parce qu'elle a été une paysanne ayant l'imagination d'un poète et le sang d'une Corse; parce qu'elle a vécu seule, ignorante, instinctive, dans un village, en face des fenêtres de l'assassin de son père. Et tour à tour elle sera la sauvage rusée qui fend l'oreille du cheval de son frère, la commère habile qui conduit le mariage de son frère avec une jeune fille romanesque, et l'Électre passionnée qui fait peser sur son frère l'obsession de la vengeance, sans que des traits si divers paraissent autrement que tout naturels, tant le caractère a été tout d'abord nettement posé en ses grandes lignes, et bien placé dans son milieu. Cela sans fracas, ni appareil pédantesque de lourdes explications, d'un art si discret et si insensible que bon nombre de lecteurs croient avoir affaire à un simple croquis, erreur qui, du reste, remplirait l'auteur d'une malicieuse joie. . . .

"Il a si peu de manière qu'on dirait qu'il n'a pas de style. C'est ce qu'il faut: le meilleur style est celui dont on ne s'aperçoit pas. C'est du moins, assurément, le plus difficile à atteindre. Cet art qui déguise l'art demande une clarté absolue, une propriété infaillible d'expression, un tour constamment aisé et constamment varié, une précision sans raideur et une concision facile, qui ne se démentent et qui ne se trahissent jamais. Mérimée a eu ces qualités au plus haut degré."—E. Faguet.

D
col
l'a

ré
au
d'l
qu
T
ér
Bi
l'I
ca
je
n'
fla
pe
pa

COLOMBA

I

Pè far la to vendetta,
Sta sigur', vasta anche ella.
VOCERO DU NIOLO.

DANS les premiers jours du mois d'octobre 181–, le colonel sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hôtel Beauveau, Marseille, au retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser, beaucoup de *touristes* aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari* d'Horace. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait miss Lydia, fille unique du colonel. *La Transfiguration* lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui. D'abord, miss Lydia s'était flattée de trouver au delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler *avec les honnêtes gens*, comme dit M. Jourdain.

Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes, et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise : "Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais . . ., à . . . ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie." — Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

A l'hôtel Beauveau, miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or lady Frances Fenwich, la rencontrant à Marseille, lui montra son album, où, entre un sonnet et une fleur desséchée, figurait la porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses que par les yeux de miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux pays du monde. Il n'avait rien à dire, il est vrai, contre les tableaux et les statues ; mais ce qu'il pouvait assurer, c'est que la chasse était misérable dans ce pays-là, et qu'il fallait faire dix lieues au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques méchantes perdrix rouges.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à dîner le capitaine Ellis, son ancien adjudant, qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à miss Lydia une histoire de bandits qui avait le mérite de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent entretenue sur la route de Rome à Naples. Au dessert, les deux hommes, restés

seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux, parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abondante. "On y voit force sangliers, disait le capitaine Ellis, et il faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante ; car, en tuant des cochons, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment *mâquis*, armés jusqu'aux dents, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon, fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer toutes les espèces de gibier qui fourmillent en Corse. Si vous aimez à tirer, allez en Corse, colonel ; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive jusqu'à l'homme."

Au thé, le capitaine charma de nouveau miss Lydia par une histoire de vendette *transversale*,[1] encore plus bizarre que la première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui décrivant l'aspect étrange, sauvage du pays, le caractère original de ses habitants, leur hospitalité et leurs mœurs primitives. Enfin, il mit à ses pieds un joli petit stylet, moins remarquable par sa forme et sa monture en cuivre que par son origine. Un fameux bandit l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois de son fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il tuait un mouflon et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers, car c'était un animal très curieux, qui ressemblait à un sanglier, avec des cornes de cerf et une queue de faisan.

[1] C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

— Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille ; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

— Eh bien ! répondit miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas en Corse ? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais ; je serais charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant.

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle ne craignait rien ; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval ; elle se faisait une fête de coucher au bivac ; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse ; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James's place, de montrer son album ! " Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin ? — Oh ! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide. — Comment ! vous avez été en Corse ? . . ."

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance pour l'île que miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivit à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goëlette corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles. On embarqua des provisions ; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouille-abaisse ; il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer.

En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.

II

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé, embarqué dès le matin : la goëlette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière, lorsque le patron l'aborda pour lui demander la permission de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à-dire le petit-cousin du parrain de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal, pour affaires pressantes, ne pouvait trouver de navire pour le passer.

— C'est un charmant garçon, ajouta le capitaine Matei, militaire, officier aux chasseurs à pied de la garde, et qui serait déjà colonel si l'Autre était encore empereur.

—Puisque c'est un militaire, dit le colonel . . . il allait ajouter ; Je consens volontiers à ce qu'il vienne avec nous . . . mais miss Lydia s'écria en anglais :

— Un officier d'infanterie ! . . . (son père ayant servi dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme) un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée !

Le patron n'entendait pas un mot d'anglais, mais il parut comprendre ce que disait miss Lydia à la petite moue de sa jolie bouche, et il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de *Caporaux*, et qu'il ne gênerait en rien monsieur le

colonel, car lui, patron, se chargeait de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait pas de sa présence.

Le colonel et miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils ; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait emmener par charité. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler, de vivre avec lui ; mais avec un caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence, lorsque son escouade n'est pas là, baïonnette au bout du fusil, pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

— Votre parent a-t-il le mal de mer ? demanda miss Nevil d'un ton sec.

— Jamais, mademoiselle ; le cœur ferme comme un roc, sur mer comme sur terre.

— Eh bien ! vous pouvez l'emmener, dit-elle.

— Vous pouvez l'emmener, répéta le colonel, et ils continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goëlette. Sur le port, près de la yole du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le teint basané, les yeux noirs, vifs, bien fendus, l'air franc et spirituel. A la manière dont il effaçait les épaules, à sa petite moustache frisée, on reconnaissait facilement un militaire ; car, à cette époque, les moustaches ne couraient pas les rues, et la garde nationale n'avait pas encore introduit dans toutes les familles la tenue avec les habitudes du corps de garde.

Le jeune homme ôta sa casquette en voyant le colonel, et le remercia sans embarras et en bons termes du service qu'il lui rendait.

— Charmé de vous être utile, mon garçon, dit le colonel en lui faisant un signe de tête amical.

Et il entra dans la yole.

— Il est sans gêne, votre Anglais, dit tout bas en italien le jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index sous son œil gauche et abaissa les deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des signes, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'italien et que c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit légèrement, toucha son front en réponse au signe de Matei, comme pour lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers dans la tête, puis il s'assit auprès du patron, et considéra avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie compagne de voyage.

— Ils ont bonne tournure, ces soldats français, dit le colonel à sa fille en anglais ; aussi en fait-on facilement des officiers.

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

— Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous servi ?

Celui-ci donna un léger coup de coude au père du filleul de son petit-cousin, et, comprimant un sourire ironique, répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde, et que présentement il sortait du 7e léger.

— Est-ce que vous avez été à Waterloo ? Vous êtes bien jeune.

— Pardon, mon colonel ; c'est ma seule campagne.

— Elle compte double, dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres.

— Papa, dit miss Lydia en anglais, demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte ?

Avant que le colonel eût traduit la question en français, le jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un accent prononcé [illegible]

— Vous savez, mademois[illegible] prophète en son pays. Nous autre[illegible] de Napoléon, nous l'aimons peut-être m[illegible]is. Quant à

moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et l'admire.

— Vous parlez anglais ! s'écria le colonel.

— Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir.

5 Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé, miss Lydia ne put s'empêcher de rire en pensant à une inimitié personnelle entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant-goût des singularités de la Corse, et elle se promit de noter le trait sur son journal.

10 — Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre ? demanda le colonel.

— Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre nation.

Puis, s'adressant à miss Nevil :

15 — Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez sans doute le pur toscan, mademoiselle ; vous serez un peu embarrassée, je le crains, pour comprendre notre patois.

— Ma fille entend tous les patois italiens, répondit le 20 colonel ; elle a le don des langues. Ce n'est pas comme moi.

— Mademoiselle comprendrait-elle, par exemple, ces vers d'une de nos chansons corses ? C'est un berger qui dit à une bergère :

25 S' entrassi 'ndru paradisu santu, santu,
E nun truvassi a tia, mi n' esciria.[1]

Miss Lydia comprit, et trouvant la citation audacieuse, et plus encore le regard qui l'accompagnait, elle répondit en rougissant : " *Capisco.*"

30 — Et vous retournez dans votre pays en semestre ? demanda le colonel.

— Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde, probablement [illegible] été à Waterloo et que je suis

[1] " Si j'entr[illegible] saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'e[illegible] *a di Zicavo.*

compatriote de Napoléon. Je retourne chez moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson.

Et il soupira en regardant le ciel.

Le colonel mit la main à sa poche, et, retournant entre ses doigts une pièce d'or, il cherchait une phrase pour la glisser poliment dans la main de son ennemi malheureux.

— Et moi aussi, dit-il d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde ; mais . . . avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal.

Et il essaya de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le bord de la yole.

Le jeune Corse rougit, se redressa, se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec emportement, quand tout à coup, changeant d'expression, il éclata de rire. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi.

— Colonel, dit le jeune homme reprenant son sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis : Le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a de mes compatriotes assez impolis pour vous le jeter à la tête ; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appelez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais. . . .

— Lieutenant, s'écria sir Thomas, lieutenant ; mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille.

A ces mots le jeune homme, se laissant aller à la renverse, se mit à rire de plus belle, et de si bonne grâce, que le patron et ses deux matelots éclatèrent en chœur.

— Pardon, colonel, dit enfin le jeune homme ; mais le quiproquo est admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce

1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des grands seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent *caporaux*. Dans notre île, nous tenons à honneur de descendre de ces espèces de tribuns.

— Pardon, monsieur ! s'écria le colonel, mille fois pardon. Puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser.

Et il lui tendit la main.

— C'est la juste punition de mon petit orgueil, colonel, dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais ; je ne vous en veux pas le moins du monde. Puisque mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même : je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde, et, si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très flatté de vous faire les honneurs de nos mâquis et de nos montagnes . . . si toutefois je ne les ai pas oubliés, ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole touchait la goëlette. Le lieutenant offrit la main à miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder sur le pont. Là, sir Thomas, toujours fort penaud de sa méprise, et ne sachant comment faire oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment de sa fille, le pria à souper en lui renouvelant ses excuses et ses poignées de main. Miss Lydia fronçait bien un peu le sourcil, mais, après tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était qu'un caporal ; son hôte ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique ; seulement il avait l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

— Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes : c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs.

— Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

— Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria, poursuivit le colonel. Il doit m'en souvenir, ajouta-t-il en se frottant la poitrine. Toute la journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais combien d'hommes et de chevaux. La retraite décidée, ils se rallièrent et se mirent à filer grand train. En plaine, nous espérions prendre notre revanche, mais mes drôles . . . excusez, lieutenant,—ces braves gens, dis-je, s'étaient formés en carré, et il n'y avait pas moyen de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il y avait un officier monté sur un petit cheval noir; il se tenait à côté de l'aigle, fumant son cigare comme s'il eût été au café. Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des fanfares. . . . Je lance sur eux mes deux premiers escadrons. . . . Bah! au lieu de mordre sur le front du carré, voilà mes dragons qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en désordre et plus d'un cheval sans maître . . . et toujours la diable de musique! Quand la fumée qui enveloppait le bataillon se dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle, fumant encore son cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière charge. Leurs fusils, crassés à force de tirer, ne partaient plus, mais les soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au nez des chevaux, on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais mes dragons, je serrais la botte pour faire avancer mon cheval, quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare, me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis quelque chose comme: *Al capello bianco!* J'avais un plumet blanc. Je n'en entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine.—C'était un beau bataillon, monsieur della Rebbia, le premier du 18e léger, tous Corses, à ce qu'on me dit depuis.

— Oui, dit Orso dont les yeux brillaient pendant ce récit, ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle ; mais les deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la plaine de Vittoria.

— Et par hasard ! sauriez-vous le nom de l'officier qui les commandait ?

— C'était mon père. Il était alors major au 18e, et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée.

— Votre père ! Par ma foi, c'était un brave ! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il encore ?

— Non, colonel, dit le jeune homme pâlissant légèrement.

— Était-il à Waterloo ?

— Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille. . . . Il est mort en Corse . . . il y a deux ans. . . . Mon Dieu ! que cette mer est belle ! il y a dix ans que je n'ai vu la Méditerranée.

—Ne trouvez-vous pas la Méditerranée plus belle que l'Océan, mademoiselle ?

— Je la trouve trop bleue . . . et les vagues manquent de grandeur.

— Vous aimez la beauté sauvage, mademoiselle ? A ce compte, je crois que la Corse vous plaira.

— Ma fille, dit le colonel, aime tout ce qui est extraordinaire ; c'est pourquoi l'Italie ne lui a guère plu.

— Je ne connais de l'Italie, dit Orso, que Pise, où j'ai passé quelque temps au collège ; mais je ne puis penser sans admiration au Campo-Santo, au Dôme, à la Tour penchée . . . au Campo-Santo surtout. Vous vous rappelez la *Mort*, d'Orcagna. . . . Je crois que je pourrais la dessiner, tant elle est restée dans ma mémoire.

Miss Lydia craignit que monsieur le lieutenant ne s'engageât dans une tirade d'enthousiasme.

— C'est très joli, dit-elle en bâillant. Pardon, mon

père, j'ai un peu mal à la tête, je vais descendre dans ma chambre.

Elle baisa son père sur le front, fit un signe de tête majestueux à Orso et disparut. Les deux hommes causèrent alors chasse et guerre.

Ils apprirent qu'à Waterloo ils étaient en face l'un de l'autre, et qu'ils avaient dû échanger bien des balles. Leur bonne intelligence en redoubla. Tour à tour ils critiquèrent Napoléon, Wellington et Blücher, puis ils chassèrent ensemble le daim, le sanglier et le mouflon. Enfin, la nuit étant déjà très avancée, et la dernière bouteille de bordeaux finie, le colonel serra de nouveau la main au lieutenant et lui souhaita le bonsoir, en exprimant l'espoir de cultiver une connaissance commencée d'une façon si ridicule. Ils se séparèrent, et chacun fut se coucher.

III

La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère. Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer et par un clair de lune tout être humain éprouve quand il a deux grains de poésie dans le cœur. Lorsqu'elle jugea que le jeune lieutenant dormait sur les deux oreilles, comme un être prosaïque qu'il était, elle se leva, prit une pelisse, éveilla sa femme de chambre et monta sur le pont. Il n'y avait personne qu'un matelot au gouvernail, lequel chantait une espèce de complainte dans le dialecte corse, sur un air sauvage et monotone. Dans le calme de la nuit, cette musique étrange avait son charme. Malheureusement miss Lydia ne comprenait pas parfaitement ce que chantait le matelot.

Au milieu de beaucoup de lieux communs, un vers énergique excitait vivement sa curiosité, mais bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait. Elle comprit pourtant qu'il était question d'un meurtre. Des imprécations contre les assassins, des menaces de vengeance, l'éloge du mort, tout cela était confondu pêle-mêle. Elle retint quelques vers ; je vais essayer de les traduire :

" . . . Ni les canons, ni les baïonnettes — n'ont fait pâlir son front, — serein sur un champ de bataille — comme un ciel d'été. — Il était le faucon ami de l'aigle, — miel des sables pour ses amis, — pour ses ennemis la mer en courroux. — Plus haut que le soleil, — plus doux que la lune. — Lui que les ennemis de la France — n'attendirent jamais, — des assassins de son pays — l'ont frappé par derrière, — comme Vittolo tua Sampiero Corso.[1] — Jamais ils n'eussent osé le regarder en face. — . . . Placez sur la muraille, devant mon lit, — ma croix d'honneur bien gagnée. — Rouge en est le ruban. — Plus rouge ma chemise. — A mon fils, mon fils en lointain pays, — gardez ma croix et ma chemise sanglante. — Il y verra deux trous. — Pour chaque trou, un trou dans une autre chemise. — Mais la vengeance sera-t-elle faite alors ? — Il me faut la main qui a tiré, — l'œil qui a visé, — le cœur qui a pensé. . . ."

Le matelot s'arrêta tout à coup.

— Pourquoi ne continuez-vous pas, mon ami ? demanda miss Nevil.

Le matelot, d'un mouvement de tête, lui montra une figure qui sortait d'un grand panneau de la goëlette : c'était Orso qui venait jouir du clair de lune.

— Achevez donc votre complainte, dit miss Lydia, elle me faisait grand plaisir.

Le matelot se pencha vers elle et dit fort bas :

— Je ne donne le *rimbecco* à personne.

— Comment ? le . . . ?

Le matelot, sans répondre, se mit à siffler.

[1] Voyez Filippini, liv. XI. — Le nom de Vittolo est encore en exécration parmi les Corses. C'est aujourd'hui un synonyme de traître.

— Je vous prends à admirer notre Méditerranée, miss Nevil, dit Orso s'avançant vers elle. Convenez qu'on ne voit point ailleurs cette lune-ci.

— Je ne la regardais pas. J'étais tout occupée à étudier le corse. Ce matelot, qui chantait une complainte des plus tragiques, s'est arrêté au plus beau moment.

Le matelot se baissa comme pour mieux lire sur la boussole, et tira rudement la pelisse de miss Nevil. Il était évident que sa complainte ne pouvait être chantée devant le lieutenant Orso.

— Que chantais-tu là, Paolo Francè ? dit Orso ; est-ce une *ballata ?* un *vocero ?*[1] Mademoiselle te comprend et voudrait entendre la fin.

— Je l'ai oubliée, Ors' Anton', dit le matelot.

Et sur-le-champ il se mit à entonner à tue-tête un cantique à la Vierge.

Miss Lydia écouta le cantique avec distraction et ne pressa pas davantage le chanteur, se promettant bien toutefois de savoir plus tard le mot de l'énigme. Mais sa femme de chambre, qui, étant de Florence, ne comprenait pas mieux que sa maîtresse le dialecte corse, était aussi curieuse de s'instruire ; s'adressant à Orso avant que celle-ci pût l'avertir par un coup de coude :

— Monsieur le capitaine, dit-elle, que veut dire *donner le rimbecco ?*[2]

[1] Lorsqu'un homme est mort, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table, et les femmes de sa famille, à leur défaut, des amies, ou même des femmes étrangères connues pour leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici*, ou, suivant la prononciation corse, *buceratrici*, et la complainte s'appelle *vocero*, *buceru*, *buceratu*, sur la côte orientale ; *ballata*, sur la côte opposée. Le mot *vocero*, ainsi que ses dérivés *vocerar*, *voceratrice*, vient du latin *vociferare*. Quelquefois, plusieurs femmes improvisent tour à tour, et souvent la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre.

[2] *Rimbeccare*, en italien, signifie renvoyer, riposter, rejeter.

— Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

— C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

— Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.

— Oh ! il nous contait une vieille histoire . . . du temps de . . ., oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano.

— La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero ?

— Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

— Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

— Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

— Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

— Demander sa grâce, c'était l'avilir ! s'écria Orso.

— Et la tuer lui-même ! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être !

— Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, Mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. — On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. — La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*.

— Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait que de la vanité.

— Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité ? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif ? 5

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port.

— Après-demain, dit-il, si le vent continue.

— Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire 10 m'excède.

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait 15 l'importuner.

— Belle fille, par le sang de la Madone ! dit le matelot !

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque 20 aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata interrompue par la présence d'Orso avait été composée à 25 l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse *pour faire la vengeance*, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu 30 on verrait *de la viande fraîche* dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, esquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice 35 pour ce fait, mais s'étaient trouvées blanches comme

— Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

— C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

— Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.

— Oh ! il nous contait une vieille histoire . . . du temps de . . ., oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano.

— La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero ?

— Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

— Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

— Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

— Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

— Demander sa grâce, c'était l'avilir ! s'écria Orso.

— Et la tuer lui-même ! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être !

— Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, Mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. — On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. — La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*.

— Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait que de la vanité.

— Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité ? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif ? 5

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port.

— Après-demain, dit-il, si le vent continue.

— Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire 10 m'excède.

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait 15 l'importuner.

— Belle fille, par le sang de la Madone ! dit le matelot !

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque 20 aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata interrompue par la présence d'Orso avait été composée à 25 l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse *pour faire la vengeance*, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu 30 on verrait *de la viande fraîche* dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice 35 pour ce fait, mais s'étaient trouvées blanches comme

— Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

— C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

— Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.

— Oh ! il nous contait une vieille histoire . . . du temps de . . ., oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano.

— La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero ?

— Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

— Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

— Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

— Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

— Demander sa grâce, c'était l'avilir ! s'écria Orso.

— Et la tuer lui-même ! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être !

— Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, Mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. — On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. — La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*.

— Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait que de la vanité.

— Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité ? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif ? 5

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port.

— Après-demain, dit-il, si le vent continue.

— Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire 10 m'excède.

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait 15 l'importuner.

— Belle fille, par le sang de la Madone ! dit le matelot !

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque 20 aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata inter- 25 rompue par la présence d'Orso avait été composée à l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse *pour faire la vengeance*, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu 30 on verrait *de la viande fraîche* dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice 35 pour ce fait, mais s'étaient trouvées blanches comme

— Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

— C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

— Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.

— Oh ! il nous contait une vieille histoire . . . du temps de . . ., oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano.

— La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero ?

— Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

— Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

— Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

— Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

— Demander sa grâce, c'était l'avilir ! s'écria Orso.

— Et la tuer lui-même ! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être !

— Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, Mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. — On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. — La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*.

— Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait que de la vanité.

— Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité ? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif ? 5

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port.

— Après-demain, dit-il, si le vent continue.

— Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire 10 m'excède.

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait 15 l'importuner.

— Belle fille, par le sang de la Madone ! dit le matelot !

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque 20 aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata interrompue par la présence d'Orso avait été composée à 25 l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse *pour faire la vengeance*, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu 30 on verrait *de la viande fraîche* dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice 35 pour ce fait, mais s'étaient trouvées blanches comme

neige, attendu qu'elles avaient dans leur manche juges, avocats, préfet et gendarmes.

— Il n'y a pas de justice en Corse, ajoutait le matelot, et je fais plus de cas d'un bon fusil que d'un conseiller à la cour royale. Quand on a un ennemi, il faut choisir entre les trois S.[1]

Ces renseignements intéressants changèrent d'une façon notable les manières et les dispositions de miss Lydia à l'égard du lieutenant della Rebbia. Dès ce moment il était devenu un personnage aux yeux de la romanesque Anglaise. Maintenant cet air d'insouciance, ce ton de franchise et de bonne humeur, qui d'abord l'avaient prévenue défavorablement, devenaient pour elle un mérite de plus, car c'était la profonde dissimulation d'une âme énergique, qui ne laisse percer à l'extérieur aucun des sentiments qu'elle renferme. Orso lui parut une espèce de Fiesque, cachant de vastes desseins sous une apparence de légèreté ; et, quoiqu'il soit moins beau de tuer quelques coquins que de délivrer sa patrie, cependant une belle vengeance est belle ; et d'ailleurs les femmes aiment assez qu'un héros ne soit pas homme politique. Alors seulement miss Nevil remarqua que le jeune lieutenant avait de fort grands yeux, des dents blanches, une taille élégante, de l'éducation et quelque usage du monde. Elle lui parla souvent dans la journée suivante, et sa conversation l'intéressa. Il fut longuement questionné sur son pays, et il en parlait bien. La Corse, qu'il avait quittée fort jeune, d'abord pour aller au collège, puis à l'école militaire, était restée dans son esprit parée de couleurs poétiques. Il s'animait en parlant de ses montagnes, de ses forêts, des coutumes originales de ses habitants. Comme on peut le penser, le mot de vengeance se présenta plus d'une fois dans ses récits, car il est impossible de parler des Corses sans attaquer ou sans

[1] Expression nationale, c'est-à-dire *schioppetto*, *stiletto*, *strada*, fusil, stylet, fuite.

justifier leur passion proverbiale. Orso surprit un peu miss Nevil en condamnant d'une manière générale les haines interminables de ses compatriotes. Chez les paysans, toutefois, il cherchait à les excuser, et prétendait que la vendette est le duel des pauvres. "Cela est si vrai, disait-il, qu'on ne s'assassine qu'après un défi en règle. 'Garde-toi, je me garde,' telles sont les paroles sacramentelles qu'échangent deux ennemis avant de se tendre des embuscades l'un à l'autre. Il y a plus d'assassinats chez nous, ajoutait-il, que partout ailleurs; mais jamais vous ne trouverez une cause ignoble à ces crimes. Nous avons, il est vrai, beaucoup de meurtriers, mais pas un voleur."

Lorsqu'il prononçait les mots de vengeance et de meurtre, miss Lydia le regardait attentivement, mais sans découvrir sur ses traits la moindre trace d'émotion. Comme elle avait décidé qu'il avait la force d'âme nécessaire pour se rendre impénétrable à tous les yeux, les siens exceptés, bien entendu, elle continua de croire fermement que les mânes du colonel della Rebbia n'attendraient pas longtemps la satisfaction qu'elles réclamaient.

Déjà la goëlette était en vue de la Corse. Le patron nommait les points principaux de la côte, et, bien qu'ils fussent tous parfaitement inconnus à miss Lydia, elle trouvait quelque plaisir à savoir leurs noms. Rien de plus ennuyeux qu'un paysage anonyme. Parfois la longue-vue du colonel faisait apercevoir quelque insulaire, vêtu de drap brun, armé d'un long fusil, monté sur un petit cheval, et galopant sur des pentes rapides. Miss Lydia, dans chacun, croyait voir un bandit, ou bien un fils allant venger la mort de son père: mais Orso assurait que c'était quelque paisible habitant du bourg voisin voyageant pour ses affaires; qu'il portait un fusil moins par nécessité que par *galanterie*, par mode, de même qu'un dandy ne sort qu'avec une canne élégante. Bien qu'un fusil soit une arme moins noble et moins

poétique qu'un stylet, miss Lydia trouvait que, pour un homme, cela était plus élégant qu'une canne, et elle se rappelait que tous les héros de lord Byron meurent d'une balle et non d'un classique poignard.

Après trois jours de navigation, on se trouva devant les Sanguinaires, et le magnifique panorama du golfe d'Ajaccio se développa aux yeux de nos voyageurs. C'est avec raison qu'on le compare à la baie de Naples; et au moment où la goëlette entrait dans le port, un mâquis en feu, couvrant de fumée la Punta di Girato, rappelait le Vésuve et ajoutait à la ressemblance. Pour qu'elle fût complète, il faudrait qu'une armée d'Attila vînt s'abattre sur les environs de Naples; car tout est mort et désert autour d'Ajaccio. Au lieu de ces élégantes fabriques qu'on découvre de tous côtés depuis Castellamare jusqu'au cap Misène, on ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres mâquis, et derrière, des montagnes pelées. Pas une villa, pas une habitation. Seulement, çà et là, sur les hauteurs autour de la ville, quelques constructions blanches se détachent isolées sur un fond de verdure; ce sont des chapelles funéraires, des tombeaux de famille. Tout, dans ce paysage, est d'une beauté grave et triste.

L'aspect de la ville, surtout à cette époque, augmentait encore l'impression causée par la solitude de ses alentours. Nul mouvement dans les rues, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de figures oisives, et toujours les mêmes. Point de femmes, sinon quelques paysannes qui viennent vendre leurs denrées. On n'entend point parler haut, rire, chanter, comme dans les villes italiennes. Quelquefois, à l'ombre d'un arbre de la promenade, une douzaine de paysans armés jouent aux cartes ou regardent jouer. Ils ne crient pas, ne se disputent jamais; si le jeu s'anime, on entend alors des coups de pistolet, qui toujours précèdent la menace. Le Corse est naturellement grave et silencieux. Le soir, quelques figures paraissent pour jouir de

la fraîcheur, mais les promeneurs du Cours sont presque tous des étrangers. Les insulaires restent devant leurs portes ; chacun semble aux aguets comme un faucon sur son nid.

IV

Après avoir visité la maison où Napoléon est né, après s'être procuré par des moyens plus ou moins catholiques un peu du papier de la tenture, miss Lydia, deux jours après être débarquée en Corse, se sentit saisir d'une tristesse profonde, comme il doit arriver à tout étranger qui se trouve dans un pays dont les habitudes insociables semblent le condamner à un isolement complet. Elle regretta son coup de tête ; mais partir sur-le-champ, c'eût été compromettre sa réputation de voyageuse intrépide ; miss Lydia se résigna donc à prendre patience et à tuer le temps de son mieux. Dans cette généreuse résolution, elle prépara crayons et couleurs, esquissa des vues du golfe, et fit le portrait d'un paysan basané, qui vendait des melons, comme un maraîcher du continent, mais qui avait une barbe blanche et l'air du plus féroce coquin qui se pût voir. Tout cela ne suffisant point à l'amuser, elle résolut de faire tourner la tête au descendant des caporaux, et la chose n'était pas difficile, car, loin de se presser pour revoir son village, Orso semblait se plaire fort à Ajaccio, bien qu'il n'y vît personne. D'ailleurs miss Lydia s'était proposé une noble tâche, celle de civiliser cet ours des montagnes, et de le faire renoncer aux sinistres desseins qui le ramenaient dans son île. Depuis qu'elle avait pris la peine de l'étudier, elle s'était dit qu'il serait dommage de laisser ce jeune homme courir à sa perte, et que pour elle il serait glorieux de convertir un Corse.

Les journées pour nos voyageurs se passaient comme il suit : le matin, le colonel et Orso allaient à la chasse ;

miss Lydia dessinait ou écrivait à ses amies, afin de pouvoir dater ses lettres d'Ajaccio ; vers six heures, les hommes revenaient chargés de gibier ; on dînait, miss Lydia chantait, le colonel s'endormait, et les jeunes gens demeuraient fort tard à causer.

Je ne sais quelle formalité de passe-port avait obligé le colonel Nevil à faire une visite au préfet ; celui-ci, qui s'ennuyait fort, ainsi que la plupart de ses collègues, avait été ravi d'apprendre l'arrivée d'un Anglais, riche, homme du monde et père d'une jolie fille ; aussi il l'avait parfaitement reçu et accablé d'offres de services ; de plus, fort peu de jours après, il vint lui rendre sa visite. Le colonel, qui venait de sortir de table, était confortablement étendu sur le sofa, tout près de s'endormir ; sa fille chantait devant un piano délabré ; Orso tournait les feuillets de son cahier de musique, et regardait les épaules et les cheveux blonds de la virtuose. On annonça M. le préfet ; le piano se tut, le colonel se leva, se frotta les yeux, et présenta le préfet à sa fille :

— Je ne vous présente pas monsieur della Rebbia, dit-il, car vous le connaissez sans doute ?

— Monsieur est le fils du colonel della Rebbia ? demanda le préfet d'un air légèrement embarrassé.

— Oui, monsieur, répondit Orso.

— J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père.

Les lieux communs de conversation s'épuisèrent bientôt. Malgré lui, le colonel bâillait assez fréquemment ; en sa qualité de libéral, Orso ne voulait point parler à un satellite du pouvoir ; miss Lydia soutenait seule la conversation. De son côté, le préfet ne la laissait pas languir, et il était évident qu'il avait un vif plaisir à parler de Paris et du monde à une femme qui connaissait toutes les notabilités de la société européenne. De temps en temps, et tout en parlant, il observait Orso avec une curiosité singulière

— C'est sur le continent que vous avez connu monsieur della Rebbia ? demanda-t-il à miss Lydia.

Miss Lydia répondit avec quelque embarras qu'elle avait fait sa connaissance sur le navire qui les avait amenés en Corse.

— C'est un jeune homme très comme il faut, dit le préfet à demi-voix. Et vous a-t-il dit, continua-t-il encore plus bas, dans quelle intention il revient en Corse ?

Miss Lydia prit son air majestueux :

— Je ne le lui ai point demandé, dit-elle ; vous pouvez l'interroger.

Le préfet garda le silence ; mais, un moment après, entendant Orso adresser au colonel quelques mots en anglais :

— Vous avez beaucoup voyagé, monsieur, dit-il, à ce qu'il paraît. Vous devez avoir oublié la Corse . . . et ses coutumes.

— Il est vrai, j'étais bien jeune quand je l'ai quittée.

— Vous appartenez toujours à l'armée ?

— Je suis en demi-solde, monsieur.

— Vous avez été trop longtemps dans l'armée française, pour ne pas devenir tout à fait Français, je n'en doute pas, monsieur.

Il prononça ces derniers mots avec une emphase marquée.

Ce n'est pas flatter prodigieusement les Corses, que leur rappeler qu'ils appartiennent à la grande nation. Ils veulent être un peuple à part, et cette prétention, ils la justifient assez bien pour qu'on la leur accorde. Orso, un peu piqué, répliqua :

— Pensez-vous, monsieur le préfet, qu'un Corse, pour être homme d'honneur, ait besoin de servir dans l'armée française ?

— Non, certes, dit le préfet, ce n'est nullement ma pensée : je parle seulement de certaines *coutumes* de ce

pays-ci, dont quelques-unes ne sont pas telles qu'un administrateur voudrait les voir.

Il appuya sur ce mot de *coutumes*, et prit l'expression la plus grave que sa figure comportait. Bientôt après, il se leva et sortit, emportant la promesse que miss Lydia irait voir sa femme à la préfecture.

Quand il fut parti :

— Il fallait, dit miss Lydia, que j'allasse en Corse pour apprendre ce que c'est qu'un préfet. Celui-ci me paraît assez aimable.

— Pour moi, dit Orso, je n'en saurais dire autant, et je le trouve bien singulier avec son air emphatique et mystérieux.

Le colonel était plus qu'assoupi ; miss Lydia jeta un coup d'œil de son côté, et baissant la voix :

— Et moi, je trouve, dit-elle, qu'il n'est pas si mystérieux que vous le prétendez, car je crois l'avoir compris.

— Vous êtes, assurément, bien perspicace, miss Nevil ; et, si vous voyez quelque esprit dans ce qu'il vient de dire, il faut assurément que vous l'y ayez mis.

— C'est une phrase du marquis de Mascarille, monsieur della Rebbia, je crois ; mais, . . . voulez-vous que je vous donne une preuve de ma pénétration ? Je suis un peu sorcière, et je sais ce que pensent les gens que j'ai vus deux fois.

— Mon Dieu ! vous m'effrayez. Si vous saviez lire dans ma pensée, je ne sais si je devrais en être content ou affligé. . . .

— Monsieur della Rebbia, continua miss Lydia en rougissant, nous ne nous connaissons que depuis quelques jours ; mais en mer, et dans les pays barbares,—vous m'excuserez, je l'espère, . . . —dans les pays barbares, on devient ami plus vite que dans le monde. . . . Ainsi ne vous étonnez pas si je vous parle en amie de choses un

peu bien intimes, et dont peut-être un étranger ne devrait pas se mêler.

— Oh ! ne dites pas ce mot-là, miss Nevil ; l'autre me plaisait bien mieux.

— Eh bien ! monsieur, je dois vous dire que, sans avoir cherché à savoir vos secrets, je me trouve les avoir appris en partie, et il y en a qui m'affligent. Je sais, monsieur, le malheur qui a frappé votre famille ; on m'a beaucoup parlé du caractère vindicatif de vos compatriotes et de leur manière de se venger. . . . N'est-ce pas à cela que le préfet faisait allusion ?

— Miss Lydia peut-elle penser ! . . . Et Orso devint pâle comme la mort.

— Non, monsieur della Rebbia, dit-elle en l'interrompant ; je sais que vous êtes un gentleman plein d'honneur. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'y avait plus dans votre pays que les gens du peuple qui connussent la *vendette* . . . qu'il vous plaît d'appeler une forme du duel. . . .

— Me croiriez-vous donc capable de devenir jamais un assassin ?

— Puisque je vous parle de cela, monsieur Orso, vous devez bien voir que je ne doute pas de vous, et si je vous ai parlé, poursuivit-elle en baissant les yeux, c'est que j'ai compris que de retour dans votre pays, entouré peut-être de préjugés barbares, vous seriez bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous estime pour votre courage à leur résister.—Allons, dit-elle en se levant, ne parlons plus de ces vilaines choses-là : elles me font mal à la tête, et d'ailleurs il est bien tard. Vous ne m'en voulez pas ? Bonsoir, à l'anglaise. Et elle lui tendit la main.

Orso la pressa d'un air grave et pénétré.

— Mademoiselle, dit-il, savez-vous qu'il y a des moments où l'instinct du pays se réveille en moi. Quelquefois, lorsque je songe à mon pauvre père, . . .

alors d'affreuses idées m'obsèdent. Grâce à vous, j'en suis à jamais délivré. Merci, merci !

Il allait poursuivre ; mais miss Lydia fit tomber une cuiller à thé, et le bruit réveilla le colonel.

5 — Della Rebbia, demain à cinq heures en chasse ! Soyez exact.

— Oui, mon colonel.

V

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la 10 mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée 15 aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture ; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle ; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable 20 de la femme attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, 25 elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro*, que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtains lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

30 Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la

dame au *mezzaro* s'était arrêtée dans la rue à questionner quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à l'expression de ses yeux ; puis, sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine à sa monture, et, prenant le grand trot, ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta lestement à bas de son cheval et s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux. Un quart d'heure après, ouvrant sa fenêtre, elle vit encore la dame au mezzaro assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots à la demoiselle en deuil et lui désigna du doigt le jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite. Orso était tout près d'elle, la considérant avec curiosité.

— Vous êtes, dit-elle d'une voix émue, Orso Antonio della Rebbia ? Moi, je suis Colomba.

— Colomba ! s'écria Orso.

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille ; car en Angleterre on ne s'embrasse pas dans la rue.

— Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnerez si je suis venue sans votre ordre ; mais j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir. . . .

Orso l'embrassa encore ; puis, se tournant vers le colonel :

— C'est ma sœur, dit-il, que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée.—Colomba, le colonel sir Thomas Nevil.—Colonel, vous voudrez bien m'excuser, mais je ne pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous aujourd'hui. . . . Ma sœur. . . .

— Eh ! où diable voulez-vous dîner, mon cher ? s'écria le colonel ; vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans cette maudite auberge, et il est pour nous. Mademoiselle fera grand plaisir à ma fille de se joindre à nous.

Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à manger. Mademoiselle della Rebbia, présentée à miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On voyait qu'elle était très effarouchée et que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle se trouvait en présence d'étrangers gens du monde. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentît la province. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie. Elle plut à miss Nevil par cela même ; et, comme il n'y avait pas de chambre disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite avaient envahi, miss Lydia poussa la condescendance ou la curiosité jusqu'à offrir à mademoiselle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre.

Colomba balbutia quelques mots de remerciement et s'empressa de suivre la femme de chambre de miss Nevil pour faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin.

— Les belles armes ! dit-elle ; sont-elles à vous, mon frère ?

— Non, ce sont des fusils anglais au colonel. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

— Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un semblable.

— Il y en a certainement un dans ces trois-là qui

appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces !

Aussitôt s'établit un combat de générosité, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux.

— Choisissez, mon cher, disait le colonel.

Orso refusait.

— Eh bien ! mademoiselle votre sœur choisira pour vous.

Colomba ne se le fit pas dire deux fois : elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de gros calibre.

— Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle.

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger.

— Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif.

Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante sur ce jeune représentant des vieilles mœurs de la Corse. Pour Orso, il était évidemment un peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa sœur ne dît ou ne fît quelque chose qui sentît trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur ceux de son frère. Quelquefois elle le considérait fixement avec une étrange expression de tristesse ; et alors, si les yeux d'Orso rencontraient les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa sœur lui adressait mentalement et qu'il comprenait trop bien. On parlait français, car le colonel s'exprimait fort mal

en italien. Colomba entendait le français, et prononçait même assez bien le peu de mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes.

Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de contrainte qui régnait entre le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle Colomba, pria Orso de lui lire un chant du Dante : c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'enfer où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini, et se mit à lire, accentuant de son mieux ces sublimes tercets, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre d'amour. A mesure qu'il lisait, Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée ; ses prunelles dilatées brillaient d'un feu extraordinaire : elle rougissait et pâlissait tour à tour, elle s'agitait convulsivement sur sa chaise. Admirable organisation italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés !

Quand la lecture fut terminée :

— Que cela est beau ! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon frère ?

Orso fut un peu déconcerté, et miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

— Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons à Pietranera.

— Mon Dieu, que cela est beau ! répétait Colomba : et elle dit trois ou quatre tercets qu'elle avait retenus,

d'abord à voix basse, puis, s'animant, elle les déclama tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait mis à les lire.

Miss Lydia très étonnée :

— Vous paraissez aimer beaucoup la poésie, dit-elle. Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le Dante comme un livre nouveau !

— Vous voyez, miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir ont les vers du Dante, pour émouvoir ainsi une petite sauvagesse qui ne sait que son *Pater*. . . . Mais je me trompe ; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout enfant, elle s'escrimait à faire des vers, et mon père m'écrivait qu'elle était la plus grande *voceratrice* de Pietranera et de deux lieues à la ronde.

Colomba jeta un coup d'œil suppliant à son frère. Miss Nevil avait ouï parler des improvisatrices corses et mourait d'envie d'en entendre une. Aussi elle s'empressa de prier Colomba de lui donner un échantillon de son talent. Orso s'interposa alors, fort contrarié de s'être si bien rappelé les dispositions poétiques de sa sœur. Il eut beau jurer que rien n'était plus plat qu'une *ballata* corse, protester que réciter des vers corses après ceux du Dante, c'était trahir son pays, il ne fit qu'irriter le caprice de miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa sœur :

— Eh bien ! improvise quelque chose, mais que cela soit court.

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement pendant une minute le tapis de la table, puis les poutres du plafond ; enfin, mettant la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt déclama d'une voix mal assurée la *serenata* qu'on va lire :

LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE

Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes, — le soleil

n'y vient qu'une heure tous les jours ; — il y a dans la vallée une maison sombre, — et l'herbe y croît sur le seuil. — Portes, fenêtres sont toujours fermées. — Nulle fumée ne s'échappe du toit. — Mais à midi, lorsque vient le soleil, — une fenêtre s'ouvre alors, — et l'orpheline s'assied, filant à son rouet : — elle file et chante en travaillant — un chant de tristesse ; — mais nul autre chant ne répond au sien. — Un jour, un jour de printemps, — une palombe se posa sur un arbre voisin, — et entendit le chant de la jeune fille. — Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule — un cruel épervier m'a ravi ma compagne. — Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur ; — fût-il aussi haut que les nuages, — je l'aurai bientôt abattu en terre. — Mais moi, pauvre fille, qui me rendra mon frère, — mon frère maintenant en lointain pays ? — Jeune fille, dis-moi où est ton frère,—et mes ailes me porteront près de lui.

— Voilà une palombe bien élevée ! s'écria Orso en embrassant sa sœur avec une émotion qui contrastait avec le ton de plaisanterie qu'il affectait.

— Votre chanson est charmante, dit miss Lydia. Je veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la traduirai en anglais et je la ferai mettre en musique.

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta :

— Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapaudine ?

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant le papier d'une façon singulière. Au lieu d'être en vedette, les vers se suivaient sur la même ligne, tant que la largeur de la feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques : "De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté." Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de mademoiselle Colomba, qui, plus d'une fois, fit sourire miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. Là, tandis que miss Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son mezzaro déposé sur une table ; puis elle s'agenouilla et fit dévotement sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel et lente comme une Anglaise à se déshabiller, miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant de chercher une épingle, souleva le mezzaro et aperçut un stylet assez long, curieusement monté en nacre et en argent ; le travail en était remarquable, et c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur.

— Est-ce l'usage ici, dit miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset ?

— Il le faut bien, répondit Colomba en soupirant. Il y a tant de méchantes gens !

— Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela ?

Et miss Nevil, le stylet à la main, faisait le geste de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas.

— Oui, si cela était nécessaire, dit Colomba de sa voix douce et musicale, pour me défendre ou défendre mes amis. . . . Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir ; vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait. Et se levant sur son séant : Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens qui n'ont pas besoin de telles armes !

Elle soupira, abandonna sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. On n'aurait pu voir une tête plus belle, plus noble, plus virginale. Phidias, pour sculpter sa Minerve, n'aurait pas désiré un autre modèle.

VI

C'EST pour me conformer au précepte d'Horace que je me suis lancé d'abord *in medias res*. Maintenant que tout dort, et la belle Colomba, et le colonel, et sa fille, je saisirai ce moment pour instruire mon lecteur de certaines particularités qu'il ne doit pas ignorer, s'il veut pénétrer davantage dans cette véridique histoire. Il sait déjà que le colonel della Rebbia, père d'Orso, est mort assassiné : or on n'est pas assassiné en Corse, comme on l'est en France, par le premier échappé des galères qui ne trouve pas de meilleur moyen pour vous voler votre argenterie : on est assassiné par ses ennemis ; mais le motif pour lequel on a des ennemis, il est souvent fort difficile de le dire. Bien des familles se haïssent par vieille habitude, et la tradition de la cause originelle de leur haine s'est perdue complètement.

La famille à laquelle appartenait le colonel della Rebbia haïssait plusieurs autres familles, mais singulièrement celle des Barricini ; quelques-uns disaient que, dans le XVIe siècle, un della Rebbia avait séduit une Barricini, et avait été poignardé ensuite par un parent de la demoiselle outragée. A la vérité, d'autres racontaient l'affaire différemment, prétendant que c'était une della Rebbia qui avait été séduite, et un Barricini poignardé. Tant il y a que, pour me servir d'une expression consacrée, il y avait du sang entre les deux maisons. Toutefois, contre l'usage, ce meurtre n'en avait pas produit d'autres ; c'est que les della Rebbia et les Barricini avaient été également persécutés par le gouvernement génois, et les jeunes gens s'étant expatriés, les deux familles furent privées, pendant plusieurs générations, de leurs représentants énergiques. A la fin du siècle dernier, un della

Rebbia, officier au service de Naples, se trouvant dans un tripot, eut une querelle avec des militaires qui, entre autres injures, l'appelèrent chevrier corse ; il mit l'épée à la main ; mais, seul contre trois, il eût mal passé son temps, si un étranger, qui jouait dans le même lieu, ne se fût écrié : "Je suis Corse aussi !" et n'eût pris sa défense. Cet étranger était un Barricini, qui d'ailleurs ne connaissait pas son compatriote. Lorsqu'on s'expliqua, de part et d'autre ce furent de grandes politesses et des serments d'amitié éternelle ; car, sur le continent, les Corses se lient facilement ; c'est tout le contraire dans leur île. On le vit bien dans cette circonstance : della Rebbia et Barricini furent amis intimes tant qu'ils demeurèrent en Italie ; mais de retour en Corse, ils ne se virent plus que rarement, bien qu'habitant tous les deux le même village, et quand ils moururent, on disait qu'il y avait bien cinq ou six ans qu'ils ne s'étaient parlé. Leurs fils vécurent de même *en étiquette*, comme on dit dans l'île. L'un, Ghilfuccio, le père d'Orso, fut militaire ; l'autre, Giudice Barricini, fut avocat. Devenus l'un et l'autre chefs de famille, et séparés par leur profession, ils n'eurent presque aucune occasion de se voir ou d'entendre parler l'un de l'autre.

Cependant, un jour, vers 1809, Giudice lisant à Bastia, dans un journal, que le capitaine Ghilfuccio venait d'être décoré, dit, devant témoins, qu'il n'en était pas surpris, attendu que le général * * * protégeait sa famille. Ce mot fut rapporté à Ghilfuccio à Vienne, lequel dit à un compatriote qu'à son retour en Corse il trouverait Giudice bien riche, parce qu'il tirait plus d'argent de ses causes perdues que de celles qu'il gagnait. On n'a jamais su s'il insinuait par là que l'avocat trahissait ses clients, ou s'il se bornait à émettre cette vérité triviale, qu'une mauvaise affaire rapporte plus à un homme de loi qu'une bonne cause. Quoi qu'il en soit, l'avocat Barricini eut connaissance de l'épigramme et ne

l'oublia pas. En 1812, il demandait à être nommé maire de sa commune et avait tout espoir de le devenir, lorsque le général * * * écrivit au préfet pour lui recommander un parent de la femme de Ghilfuccio. Le préfet s'empressa de se conformer aux désirs du général, et Barricini ne douta point qu'il ne dût sa déconvenue aux intrigues de Ghilfuccio. Après la chute de l'empereur, en 1814, le protégé du général fut dénoncé comme bonapartiste, et remplacé par Barricini. A son tour, ce dernier fut destitué dans les Cent Jours ; mais, après cette tempête, il reprit en grande pompe possession du cachet de la mairie et des registres de l'état civil.

De ce moment son étoile devint plus brillante que jamais. Le colonel della Rebbia, mis en demi-solde et retiré à Pietranera, eut à soutenir contre lui une guerre sourde de chicanes sans cesse renouvelées : tantôt il était assigné en réparation de dommages commis par son cheval dans les clôtures de M. le maire ; tantôt celui-ci, sous prétexte de restaurer le pavé de l'église, faisait enlever une dalle brisée qui portait les armes des della Rebbia, et qui couvrait le tombeau d'un membre de cette famille. Si les chèvres mangeaient les jeunes plants du colonel, les propriétaires de ces animaux trouvaient protection auprès du maire ; successivement, l'épicier qui tenait le bureau de poste de Pietranera, et le garde champêtre, vieux soldat mutilé, tous les deux clients des della Rebbia, furent destitués et remplacés par des créatures des Barricini.

La femme du colonel mourut exprimant le désir d'être enterrée au milieu d'un petit bois où elle aimait à se promener ; aussitôt le maire déclara qu'elle serait inhumée dans le cimetière de la commune, attendu qu'il n'avait pas reçu d'autorisation pour permettre une sépulture isolée. Le colonel furieux déclara qu'en attendant cette autorisation, sa femme serait enterrée au lieu qu'elle avait choisi, et il y fit creuser une fosse. De son côté, le maire en fit faire une dans le cimetière, et manda la gendarmerie,

afin, disait-il, que force restât à la loi. Le jour de l'enterrement, les deux partis se trouvèrent en présence, et l'on put craindre un moment qu'un combat ne s'engageât pour la possession des restes de madame della Rebbia. Une quarantaine de paysans bien armés, amenés par les parents de la défunte, obligèrent le curé, en sortant de l'église, à prendre le chemin du bois; d'autre part, le maire avec ses deux fils, ses clients et les gendarmes, se présenta pour faire opposition. Lorsqu'il parut et somma le convoi de rétrograder, il fut accueilli par des huées et des menaces; l'avantage du nombre était pour ses adversaires, et ils semblaient déterminés. A sa vue plusieurs fusils furent armés; on dit même qu'un berger le coucha en joue; mais le colonel releva le fusil en disant: "Que personne ne tire sans mon ordre!" Le maire "craignait les coups naturellement," comme Panurge, et, refusant la bataille, il se retira avec son escorte: alors la procession funèbre se mit en marche, en ayant soin de prendre le plus long, afin de passer devant la mairie. En défilant, un idiot, qui s'était joint au cortège, s'avisa de crier *vive l'Empereur!* Deux ou trois voix lui répondirent, et les rebbianistes, s'animant de plus en plus, proposèrent de tuer un bœuf du maire, qui, d'aventure, leur barrait le chemin. Heureusement le colonel empêcha cette violence.

On pense bien qu'un procès-verbal fut dressé, et que le maire fit au préfet un rapport de son style le plus sublime, dans lequel il peignait les lois divines et humaines foulées aux pieds,—la majesté de lui, maire, celle du curé, méconnues et insultées,—le colonel della Rebbia se mettant à la tête d'un complot buonapartiste pour changer l'ordre de successibilité au trône, et exciter les citoyens à s'armer les uns contre les autres, crimes prévus par les articles 86 et 91 du Code pénal.

L'exagération de cette plainte nuisit à son effet. Le colonel écrivit au préfet, au procureur du roi: un parent

de sa femme était allié à un des députés de l'île, un autre cousin du président de la cour royale. Grâce à ces protections, le complot s'évanouit, madame della Rebbia resta dans le bois, et l'idiot seul fut condamné à quinze jours de prison.

L'avocat Barricini, mal satisfait du résultat de cette affaire, tourna ses batteries d'un autre côté. Il exhuma un vieux titre, d'après lequel il entreprit de contester au colonel la propriété d'un certain cours d'eau qui faisait tourner un moulin. Un procès s'engagea qui dura longtemps. Au bout d'une année, la cour allait rendre son arrêt, et suivant toute apparence en faveur du colonel, lorsque M. Barricini déposa entre les mains du procureur du roi une lettre signée par un certain Agostini, bandit célèbre, qui le menaçait, lui maire, d'incendie et de mort s'il ne se désistait de ses prétentions. On sait qu'en Corse la protection des bandits est très recherchée, et que pour obliger leurs amis ils interviennent fréquemment dans les querelles particulières. Le maire tirait parti de cette lettre, lorsqu'un nouvel incident vint compliquer l'affaire. Le bandit Agostini écrivit au procureur du roi pour se plaindre qu'on eût contrefait son écriture, et jeté des doutes sur son caractère, en le faisant passer pour un homme qui trafiquait de son influence : "Si je découvre le faussaire, disait-il en terminant sa lettre, je le punirai exemplairement."

Il était clair qu'Agostini n'avait point écrit la lettre menaçante au maire ; les della Rebbia en accusaient les Barricini et *vice versa*. De part et d'autre on éclatait en menaces, et la justice ne savait de quel côté trouver les coupables.

Sur ces entrefaites, le colonel Ghilfuccio fut assassiné. Voici les faits tels qu'ils furent établis en justice : Le 2 août 18—, le jour tombant déjà, la femme Madeleine Pietri, qui portait du grain à Pietranera, entendit deux coups de feu très rapprochés, tirés, comme il lui semblait,

dans un chemin creux menant au village, à environ cent cinquante pas de l'endroit où elle se trouvait. Presque aussitôt elle vit un homme qui courait, en se baissant, dans un sentier des vignes, et se dirigeait vers le village. Cet homme s'arrêta un instant et se retourna; mais la distance empêcha la femme Pietri de distinguer ses traits, et d'ailleurs il avait à la bouche une feuille de vigne qui lui cachait presque tout le visage. Il fit de la main un signe à un camarade que le témoin ne vit pas, puis disparut dans les vignes.

La femme Pietri, ayant laissé son fardeau, monta le sentier en courant, et trouva le colonel della Rebbia baigné dans son sang, percé de deux coups de feu, mais respirant encore. Près de lui était son fusil chargé et armé, comme s'il s'était mis en défense contre une personne qui l'attaquait en face au moment où une autre le frappait par derrière. Il râlait et se débattait contre la mort, mais ne pouvait prononcer une parole, ce que les médecins expliquèrent par la nature de ses blessures qui avaient traversé le poumon. Le sang l'étouffait; il coulait lentement et comme une mousse rouge. En vain la femme Pietri le souleva et lui adressa quelques questions. Elle voyait bien qu'il voulait parler, mais il ne pouvait se faire comprendre. Ayant remarqué qu'il essayait de porter la main à sa poche, elle s'empressa d'en retirer un petit portefeuille qu'elle lui présenta ouvert. Le blessé prit le crayon du portefeuille et chercha à écrire. De fait le témoin le vit former avec peine plusieurs caractères; mais, ne sachant pas lire, elle ne put en comprendre le sens. Épuisé par cet effort, le colonel laissa le portefeuille dans la main de la femme Pietri, qu'il serra avec force en la regardant d'un air singulier, comme s'il voulait lui dire, ce sont les paroles du témoin: "C'est important, c'est le nom de mon assassin!"

La femme Pietri montait au village lorsqu'elle rencontra M. le maire Barricini avec son fils Vincentello.

Alors il était presque nuit. Elle conta ce qu'elle avait vu. Le maire prit le portefeuille, et courut à la mairie ceindre son écharpe et appeler son secrétaire et la gendarmerie. Restée seule avec le jeune Vincentello, Madeleine Pietri lui proposa d'aller porter secours au colonel, dans le cas où il serait encore vivant; mais Vincentello répondit que s'il approchait d'un homme qui avait été l'ennemi acharné de sa famille, on ne manquerait pas de l'accuser de l'avoir tué. Peu après le maire arriva, trouva le colonel mort, fit enlever le cadavre, et dressa procès-verbal.

Malgré son trouble, naturel dans cette occasion, M. Barricini s'était empressé de mettre sous les scellés le portefeuille du colonel, et de faire toutes les recherches en son pouvoir; mais aucune n'amena de découverte importante. Lorsque vint le juge d'instruction, on ouvrit le portefeuille, et sur une page souillée de sang on vit quelques lettres tracées par une main défaillante, bien lisibles pourtant. Il y avait écrit; *Agosti* . . ., et le juge ne douta pas que le colonel n'eût voulu désigner Agostini comme son assassin. Cependant Colomba della Rebbia, appelée par le juge, demanda à examiner le portefeuille. Après l'avoir longtemps feuilleté, elle étendit la main vers le maire et s'écria : "Voilà l'assassin!" Alors, avec une précision et une clarté surprenantes dans le transport de douleur où elle était plongée, elle raconta que son père, ayant reçu peu de jours auparavant une lettre de son fils, l'avait brûlée, mais qu'avant de le faire, il avait écrit au crayon, sur son portefeuille, l'adresse d'Orso, qui venait de changer de garnison. Or cette adresse ne se trouvait plus dans le portefeuille, et Colomba concluait que le maire avait arraché le feuillet où elle était écrite, qui aurait été celui-là même sur lequel son père avait tracé le nom du meurtrier; et à ce nom, le maire, au dire de Colomba, aurait substitué celui d'Agostini. Le juge vit en effet qu'un feuillet manquait au cahier de papier sur lequel le nom était écrit; mais

bientôt il remarqua que des feuillets manquaient également dans les autres cahiers du même portefeuille, et des témoins déclarèrent que le colonel avait l'habitude de déchirer ainsi des pages de son portefeuille lorsqu'il voulait allumer un cigare ; rien de plus probable donc qu'il eût brûlé par mégarde l'adresse qu'il avait copiée. En outre, on constata que le maire, après avoir reçu le portefeuille de la femme Pietri, n'aurait pu lire à cause de l'obscurité ; il fut prouvé qu'il ne s'était pas arrêté un instant avant d'entrer à la mairie, que le brigadier de gendarmerie l'y avait accompagné, l'avait vu allumer une lampe, mettre le portefeuille dans une enveloppe et le cacheter sous ses yeux.

Lorsque le brigadier eut terminé sa déposition, Colomba, hors d'elle-même, se jeta à ses genoux et le supplia, par tout ce qu'il avait de plus sacré, de déclarer s'il n'avait pas laissé le maire seul un instant. Le brigadier, après quelque hésitation, visiblement ému par l'exaltation de la jeune fille, avoua qu'il était allé chercher dans une pièce voisine une feuille de grand papier, mais qu'il n'était pas resté une minute, et que le maire lui avait toujours parlé tandis qu'il cherchait à tâtons ce papier dans un tiroir. Au reste, il attestait qu'à son retour le portefeuille sanglant était à la même place, sur la table où le maire l'avait jeté en entrant.

M. Barricini déposa avec le plus grand calme. Il excusait, disait-il, l'emportement de mademoiselle della Rebbia, et voulait bien condescendre à se justifier. Il prouva qu'il était resté toute la soirée au village ; que son fils Vincentello était avec lui devant la mairie au moment du crime ; enfin que son fils Orlanduccio, pris de la fièvre ce jour-là même, n'avait pas bougé de son lit. Il produisit tous les fusils de sa maison, dont aucun n'avait fait feu récemment. Il ajouta qu'à l'égard du portefeuille, il en avait tout de suite compris l'importance ; qu'il l'avait mis sous le scellé et l'avait déposé entre les

mains de son adjoint, prévoyant qu'en raison de son inimitié avec le colonel il pourrait être soupçonné. Enfin il rappela qu'Agostini avait menacé de mort celui qui avait écrit une lettre en son nom, et insinua que ce misérable, ayant probablement soupçonné le colonel, l'avait assassiné. Dans les mœurs des bandits, une pareille vengeance pour un motif analogue n'est pas sans exemple.

Cinq jours après la mort du colonel della Rebbia, Agostini, surpris par un détachement de voltigeurs, fut tué, se battant en désespéré. On trouva sur lui une lettre de Colomba qui l'adjurait de déclarer s'il était ou non coupable du meurtre qu'on lui imputait. Le bandit n'ayant point fait de réponse, on en conclut assez généralement qu'il n'avait pas eu le courage de dire à une fille qu'il avait tué son père. Toutefois, les personnes qui prétendaient connaître bien le caractère d'Agostini, disaient tout bas que, s'il eût tué le colonel, il s'en serait vanté. Un autre bandit, connu sous le nom de Brandolaccio, remit à Colomba une déclaration dans laquelle il attestait *sur l'honneur* l'innocence de son camarade ; mais la seule preuve qu'il alléguait, c'était qu'Agostini ne lui avait jamais dit qu'il soupçonnât le colonel.

Conclusion, les Barricini ne furent pas inquiétés ; le juge d'instruction combla le maire d'éloges, et celui-ci couronna sa belle conduite en se désistant de toutes ses prétentions sur le ruisseau pour lequel il était en procès avec le colonel della Rebbia.

Colomba improvisa, suivant l'usage du pays, une *ballata* devant le cadavre de son père, en présence de ses amis assemblés. Elle y exhala toute sa haine contre les Barricini et les accusa formellement de l'assassinat, les menaçant aussi de la vengeance de son frère. C'était cette *ballata*, devenue très populaire, que le matelot chantait devant miss Lydia. En apprenant la mort de

son père, Orso, alors dans le nord de la France, demanda un congé, mais ne put l'obtenir. D'abord, sur une lettre de sa sœur, il avait cru les Barricini coupables, mais bientôt il reçut copie de toutes les pièces de l'instruction, et une lettre particulière du juge lui donna à peu près la conviction que le bandit Agostini était le seul coupable. Une fois tous les trois mois Colomba lui écrivait pour lui répéter ses soupçons, qu'elle appelait des preuves. Malgré lui, ces accusations faisaient bouillonner son sang corse, et parfois il n'était pas éloigné de partager les préjugés de sa sœur. Cependant, toutes les fois qu'il lui écrivait, il lui répétait que ses allégations n'avaient aucun fondement solide et ne méritaient aucune créance. Il lui défendait même, mais toujours en vain, de lui en parler davantage. Deux années se passèrent de la sorte, au bout desquelles il fut mis en demi-solde, et alors il pensa à revoir son pays, non point pour se venger sur des gens qu'il croyait innocents, mais pour marier sa sœur et vendre ses petites propriétés, si elles avaient assez de valeur pour lui permettre de vivre sur le continent.

VII

Soit que l'arrivée de sa sœur eût rappelé à Orso avec plus de force le souvenir du toit paternel, soit qu'il souffrît un peu devant ses amis civilisés du costume et des manières sauvages de Colomba, il annonça dès le lendemain le projet de quitter Ajaccio et de retourner à Pietranera. Mais cependant il fit promettre au colonel de venir prendre un gîte dans son humble manoir, lorsqu'il se rendrait à Bastia, et en revanche il s'engagea à lui faire tirer daims, faisans, sangliers et le reste.

La veille de son départ, au lieu d'aller à la chasse,

Orso proposa une promenade au bord du golfe. Donnant le bras à miss Lydia, il pouvait causer en toute liberté, car Colomba était restée à la ville pour faire ses emplettes, et le colonel les quittait à chaque instant pour tirer des goëlands et des fous, à la grande surprise des passants qui ne comprenaient pas qu'on perdît sa poudre pour un pareil gibier.

Ils suivaient le chemin qui mène à la chapelle des Grecs, d'où l'on a la plus belle vue de la baie ; mais ils n'y faisaient aucune attention.

— Miss Lydia . . . dit Orso après un silence assez long pour être devenu embarrassant ; franchement, que pensez-vous de ma sœur ?

— Elle me plaît beaucoup, répondit miss Nevil. Plus que vous, ajouta-t-elle en souriant, car elle est vraiment Corse, et vous êtes un sauvage trop civilisé.

— Trop civilisé ! . . . Eh bien ! malgré moi, je me sens redevenir sauvage depuis que j'ai mis le pied dans cette île. Mille affreuses pensées m'agitent, me tourmentent, . . . et j'avais besoin de causer un peu avec vous avant de m'enfoncer dans mon désert.

— Il faut avoir du courage, monsieur ; voyez la résignation de votre sœur, elle vous donne l'exemple.

— Ah ! détrompez-vous. Ne croyez pas à sa résignation. Elle ne m'a pas dit un seul mot encore. Mais dans chacun de ses regards j'ai lu ce qu'elle attend de moi.

— Que veut-elle de vous enfin ?

— Oh ! rien . . ., seulement que j'essaye si le fusil de monsieur votre père est aussi bon pour l'homme que pour la perdrix.

— Quelle idée ! Et vous pouvez supposer cela ! quand vous venez d'avouer qu'elle ne vous a encore rien dit. Mais c'est affreux de votre part.

— Si elle ne pensait pas à la vengeance, elle m'aurait tout d'abord parlé de notre père ; elle n'en a rien fait.

Elle aurait prononcé le nom de ceux qu'elle regarde . . . à tort, je le sais, comme ses meurtriers. Eh bien ! non, pas un mot. C'est que, voyez-vous, nous autres Corses, nous sommes une race rusée. Ma sœur comprend qu'elle ne me tient pas complètement en sa puissance, et ne veut pas m'effrayer, lorsque je puis m'échapper encore. Une fois qu'elle m'aura conduit au bord du précipice, lorsque la tête me tournera, elle me poussera dans l'abîme.

Alors Orso donna à miss Nevil quelques détails sur la mort de son père, et rapporta les principales preuves qui se réunissaient pour lui faire regarder Agostini comme le meurtrier.

— Rien, ajouta-t-il, n'a pu convaincre Colomba. Je l'ai vu par sa dernière lettre. Elle a juré la mort des Barricini ; et . . . miss Nevil, voyez quelle confiance j'ai en vous . . . peut-être ne seraient-ils plus de ce monde, si, par un de ces préjugés qu'excuse son éducation sauvage, elle ne se persuadait que l'exécution de la vengeance m'appartient en ma qualité de chef de famille, et que mon honneur y est engagé.

— En vérité, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil, vous calomniez votre sœur.

— Non, vous l'avez dit vous-même, . . . elle est Corse, . . . elle pense ce qu'ils pensent tous. Savez-vous pourquoi j'étais si triste hier ?

— Non, mais depuis quelque temps vous êtes sujet à ces accès d'humeur noire. . . . Vous étiez plus aimable aux premiers jours de notre connaissance.

— Hier, au contraire, j'étais plus gai, plus heureux qu'à l'ordinaire. Je vous avais vue si bonne, si indulgente pour ma sœur ! . . . Nous revenions, le colonel et moi, en bateau. Savez-vous ce que me dit un des bateliers dans son infernal patois : " Vous avez tué bien du gibier, Ors' Anton', mais vous trouverez Orlanduccio Barricini plus grand chasseur que vous."

— Eh bien ! quoi de si terrible dans ces paroles ? Avez-vous donc tant de prétentions à être un adroit chasseur ?

— Mais vous ne voyez pas que ce misérable disait que je n'aurais pas le courage de tuer Orlanduccio ?

— Savez-vous, monsieur della Rebbia, que vous me faites peur. Il paraît que l'air de votre île ne donne pas seulement la fièvre, mais qu'il rend fou. Heureusement que nous allons bientôt la quitter.

— Pas avant d'avoir été à Pietranera. Vous l'avez promis à ma sœur.

— Et si nous manquions à cette promesse, nous devrions sans doute nous attendre à quelque vengeance ?

— Vous rappelez-vous ce que nous contait l'autre jour monsieur votre père de ces Indiens qui menacent les gouverneurs de la compagnie de se laisser mourir de faim s'ils ne font droit à leurs requêtes ?

— C'est-à-dire que vous vous laisseriez mourir de faim ? J'en doute. Vous resteriez un jour sans manger, et puis mademoiselle Colomba vous apporterait un *bruccio*[1] si appétissant que vous renonceriez à votre projet.

— Vous êtes cruelle dans vos railleries, miss Nevil ; vous devriez me ménager. Voyez, je suis seul ici. Je n'avais que vous pour m'empêcher de devenir fou, comme vous dites ; vous étiez mon ange gardien, et maintenant. . . .

— Maintenant, dit miss Lydia d'un ton sérieux, vous avez, pour soutenir cette raison si facile à ébranler, votre honneur d'homme et de militaire, et . . ., poursuit-elle en se détournant pour cueillir une fleur, si cela peut quelque chose pour vous, le souvenir de votre ange gardien.

— Ah ! miss Nevil, si je pouvais penser que vous prenez réellement quelque intérêt. . . .

[1] Espèce de fromage à la crème cuit. C'est un mets national en Corse.

— Écoutez, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil un peu émue, puisque vous êtes un enfant, je vous traiterai en enfant. Lorsque j'étais petite fille, ma mère me donna un beau collier que je désirais ardemment; mais elle me dit: "Chaque fois que tu mettras ce collier, souviens-toi que tu ne sais pas encore le français." Le collier perdit à mes yeux un peu de son mérite. Il était devenu pour moi comme un remords; mais je le portai, et je sus le français. Voyez-vous cette bague? c'est un scarabée égyptien trouvé, s'il vous plaît, dans une pyramide. Cette figure bizarre, que vous prenez peut-être pour une bouteille, cela veut dire *la vie humaine.* Il y a dans mon pays des gens qui trouveraient l'hiéroglyphe très bien approprié. Celui-ci, qui vient après, c'est un bouclier avec un bras tenant une lance: cela veut dire *combat, bataille.* Donc la réunion des deux caractères forme cette devise, que je trouve assez belle: *La vie est un combat.* Ne vous avisez pas de croire que je traduis les hiéroglyphes couramment; c'est un savant en *us* qui m'a expliqué ceux-là. Tenez, je vous donne mon scarabée. Quand vous aurez quelque mauvaise pensée corse, regardez mon talisman et dites-vous qu'il faut sortir vainqueur de la bataille que nous livrent les mauvaises passions.—Mais, en vérité, je ne prêche pas mal.

— Je penserai à vous, miss Nevil, et je me dirai. . . .

— Dites-vous que vous avez une amie qui serait désolée . . . de . . . vous savoir pendu. Cela ferait d'ailleurs trop de peine à messieurs les caporaux vos ancêtres.

A ces mots, elle quitta en riant le bras d'Orso, et, courant vers son père:

— Papa, dit-elle, laissez là ces pauvres oiseaux, et venez avec nous faire de la poésie dans la grotte de Napoléon.

— Mon frère est avec moi, dit Colomba d'un ton fier, et nous avons le bon fusil que votre père nous a donné. Orso, vous l'avez chargé à balle ?

Miss Nevil garda le stylet, et Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à *donner* des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en payement.

Il fallut partir enfin. Orso serra encore une fois la main de miss Nevil ; Colomba l'embrassa, puis après vint offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse. De la fenêtre du salon, miss Lydia vit le frère et la sœur monter à cheval. Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne qu'elle n'y avait point encore remarquée. Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte. Orso, déjà à cheval, leva la tête et l'aperçut. Soit qu'il eût deviné sa pensée, soit pour lui dire un dernier adieu, il prit l'anneau égyptien, qu'il avait suspendu à un cordon, et le porta à ses lèvres. Miss Lydia quitta la fenêtre en rougissant ; puis, s'y remettant presque aussitôt, elle vit les deux Corses s'éloigner rapidement au galop de leurs petits poneys, se dirigeant vers les montagnes. Une demi-heure après, le colonel, au moyen de sa lunette, les lui montra longeant le fond du golfe, et elle vit qu'Orso tournait fréquemment la tête vers la ville. Il disparut enfin derrière les marécages remplacés aujourd'hui par une belle pépinière.

Miss Lydia, en se regardant dans sa glace, se trouva pâle.

"Que doit penser de moi ce jeune homme ? dit-elle, et moi que pensé-je de lui ? et pourquoi y pensé-je ? . . . Une connaissance de voyage ! . . . Que suis-je venue faire en Corse ? . . . Oh ! je ne l'aime point. . . . Non, non ; d'ailleurs cela est impossible. . . . Et Colomba. . . .

Moi la belle-sœur d'une vocératrice ! qui porte un grand stylet ! " Et elle s'aperçut qu'elle tenait à la main celui du roi Théodore. Elle le jeta sur sa toilette. " Colomba à Londres, dansant à Almack's ! . . . Quel *lion*,[1] grand Dieu ! à montrer ! . . . C'est qu'elle ferait fureur peut-être. . . . Il m'aime, j'en suis sûre. . . . C'est un héros de roman dont j'ai interrompu la carrière aventureuse. . . . Mais avait-il réellement envie de venger son père à la corse ? . . . C'était quelque chose entre un Conrad et un dandy. . . . J'en ai fait un pur dandy, et un dandy qui a un tailleur corse ! . . ."

Elle se jeta sur son lit et voulut dormir, mais cela lui fut impossible ; et je n'entreprendrai pas de continuer son monologue, dans lequel elle se dit plus de cent fois que M. della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle.

IX

Cependant Orso cheminait avec sa sœur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler ; mais, lorsque les montées trop rudes les obligeaient d'aller au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec enthousiasme de la beauté de miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si mademoiselle Lydia était fille unique.

— Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous. . . .

Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait :

— Notre famille a été riche autrefois, elle est encore

[1] A cette époque, on donnait ce nom en Angleterre aux personnes à la mode qui se faisaient remarquer par quelque chose d'extraordinaire.

— Mon frère est avec moi, dit Colomba d'un ton fier, et nous avons le bon fusil que votre père nous a donné. Orso, vous l'avez chargé à balle ?

Miss Nevil garda le stylet, et Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à *donner* des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en payement.

Il fallut partir enfin. Orso serra encore une fois la main de miss Nevil ; Colomba l'embrassa, puis après vint offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse. De la fenêtre du salon, miss Lydia vit le frère et la sœur monter à cheval. Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne qu'elle n'y avait point encore remarquée. Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte. Orso, déjà à cheval, leva la tête et l'aperçut. Soit qu'il eût deviné sa pensée, soit pour lui dire un dernier adieu, il prit l'anneau égyptien, qu'il avait suspendu à un cordon, et le porta à ses lèvres. Miss Lydia quitta la fenêtre en rougissant ; puis, s'y remettant presque aussitôt, elle vit les deux Corses s'éloigner rapidement au galop de leurs petits poneys, se dirigeant vers les montagnes. Une demi-heure après, le colonel, au moyen de sa lunette, les lui montra longeant le fond du golfe, et elle vit qu'Orso tournait fréquemment la tête vers la ville. Il disparut enfin derrière les marécages remplacés aujourd'hui par une belle pépinière.

Miss Lydia, en se regardant dans sa glace, se trouva pâle.

"Que doit penser de moi ce jeune homme ? dit-elle, et moi que pensé-je de lui ? et pourquoi y pensé-je ? . . . Une connaissance de voyage ! . . . Que suis-je venue faire en Corse ? . . . Oh ! je ne l'aime point. . . . Non, non ; d'ailleurs cela est impossible. . . . Et Colomba. . . .

Moi la belle-sœur d'une vocératrice ! qui porte un grand stylet ! " Et elle s'aperçut qu'elle tenait à la main celui du roi Théodore. Elle le jeta sur sa toilette. " Colomba à Londres, dansant à Almack's ! . . . Quel *lion*,[1] grand Dieu ! à montrer ! . . . C'est qu'elle ferait fureur peut-être. . . . Il m'aime, j'en suis sûre. . . . C'est un héros de roman dont j'ai interrompu la carrière aventureuse. . . . Mais avait-il réellement envie de venger son père à la corse ? . . . C'était quelque chose entre un Conrad et un dandy. . . . J'en ai fait un pur dandy, et un dandy qui a un tailleur corse ! . . ."

Elle se jeta sur son lit et voulut dormir, mais cela lui fut impossible ; et je n'entreprendrai pas de continuer son monologue, dans lequel elle se dit plus de cent fois que M. della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle.

IX

Cependant Orso cheminait avec sa sœur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler ; mais, lorsque les montées trop rudes les obligeaient d'aller au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec enthousiasme de la beauté de miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si mademoiselle Lydia était fille unique.

— Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous. . . .

Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait :

— Notre famille a été riche autrefois, elle est encore

[1] A cette époque, on donnait ce nom en Angleterre aux personnes à la mode qui se faisaient remarquer par quelque chose d'extraordinaire.

des plus considérées de l'île. Tous ces *signori*[1] sont des bâtards. Il n'y a plus de noblesse que dans les familles caporales, et vous savez, Orso, que vous descendez des premièrs caporaux de l'île. Vous savez que notre famille est originaire d'au delà des monts,[2] et ce sont les guerres civiles qui nous ont obligés à passer de ce côté-ci. Si j'étais à votre place, Orso, je n'hésiterais pas, je demanderais miss Nevil à son père. . . . (Orso levait les épaules). De sa dot j'achèterais les bois de la Falsetta et les vignes en bas de chez nous ; je bâtirais une belle maison en pierres de taille, et j'élèverais d'un étage la vieille tour où Sambucuccio a tué tant de Maures au temps du comte Henri le *bel Missere*.[3]

— Colomba, tu es une folle, répondait Orso en galopant.

— Vous êtes homme, Ors' Anton', et vous savez sans doute mieux qu'une femme ce que vous avez à faire. Mais je voudrais bien savoir ce que cet Anglais pourrait objecter contre notre alliance. Y a-t-il des caporaux en Angleterre ? . . .

Après une assez longue traite, devisant de la sorte, le frère et la sœur arrivèrent à un petit village, non loin de Bocognano, où ils s'arrêtèrent pour dîner et passer la nuit chez un ami de leur famille. Ils y furent reçus avec cette hospitalité corse qu'on ne peut apprécier que lorsqu'on l'a connue. Le lendemain, leur hôte, qui avait été compère de madame della Rebbia, les accompagna jusqu'à une lieue de sa demeure.

[1] On appelle *signori* les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des *signori* et celles des *caporali* il y a rivalité pour la noblesse.

[2] C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, *di la dei monti*, change de sens suivant la position de celui qui l'emploie. —La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.

[3] V. Filippini, lib. ii.—Le comte *Arrigo bel Missere* mourut vers l'an 1000 ; on dit qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

E morto il conte Arrigo bel Missere.
E Corsica sarà di male in peggio.

— Voyez-vous ces bois et ces maquis, dit-il à Orso au moment de se séparer : un homme qui aurait *fait un malheur* y vivrait dix ans en paix sans que gendarmes ou voltigeurs vinssent le chercher. Ces bois touchent à la forêt de Vizzavona ; et, lorsqu'on a des amis à Bocognano ou aux environs, on n'y manque de rien. Vous avez là un beau fusil, il doit porter loin. Sang de la Madone ! quel calibre ! On peut tuer avec cela mieux que des sangliers.

Orso répondit froidement que son fusil était anglais et portait *le plomb* très loin. On s'embrassa, et chacun continua sa route.

Déjà nos voyageurs n'étaient plus qu'à une petite distance de Pietranera, lorsque, à l'entrée d'une gorge qu'il fallait traverser, ils découvrirent sept ou huit hommes armés de fusils, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur l'herbe, quelques-uns debout et semblant faire le guet. Leurs chevaux paissaient à peu de distance. Colomba les examina un instant avec une lunette d'approche, qu'elle tira d'une des grandes poches de cuir que tous les Corses portent en voyage.

— Ce sont nos gens ! s'écria-t-elle d'un air joyeux. Pieruccio a bien fait sa commission.

— Quelles gens ? demanda Orso.

— Nos bergers, répondit-elle. Avant-hier soir, j'ai fait partir Pieruccio, afin qu'il réunît ces braves gens pour vous accompagner à votre maison. Il ne convient pas que vous entriez à Pietranera sans escorte, et vous devez savoir d'ailleurs que les Barricini sont capables de tout.

— Colomba, dit Orso d'un ton sévère, je t'avais priée bien des fois de ne plus me parler des Barricini ni de tes soupçons sans fondement. Je ne me donnerai certainement pas le ridicule de rentrer chez moi avec cette troupe de fainéants, et je suis très mécontent que tu les aies rassemblés sans m'en prévenir.

— Mon frère, vous avez oublié votre pays. C'est à moi qu'il appartient de vous garder lorsque votre imprudence vous expose. J'ai dû faire ce que j'ai fait.

En ce moment, les bergers, les ayant aperçus, coururent à leurs chevaux et descendirent au galop à leur rencontre.

— Evviva Ors' Anton' ! s'écria un vieillard robuste à barbe blanche, couvert, malgré la chaleur, d'une casaque à capuchon, de drap corse, plus épais que la toison de ses chèvres. C'est le vrai portrait de son père, seulement plus grand et plus fort. Quel beau fusil ! On en parlera de ce fusil, Ors' Anton'.

— Evviva Ors' Anton' ! répétèrent en chœur tous les bergers. Nous savions bien qu'il reviendrait à la fin !

— Ah ! Ors' Anton', disait un grand gaillard au teint couleur de brique, que votre père aurait de joie s'il était ici pour vous recevoir ! Le cher homme ! vous le verriez, s'il avait voulu me croire, s'il m'avait laissé faire l'affaire de Giudice. . . . Le brave homme ! il ne m'a pas cru ; il sait bien maintenant que j'avais raison.

— Bon ! reprit le vieillard, Giudice ne perdra rien pour attendre.

— Evviva Ors' Anton' !

Et une douzaine de coups de fusil accompagnèrent cette acclamation.

Orso, de très mauvaise humeur au centre de ce groupe d'hommes à cheval parlant tous ensemble et se pressant pour lui donner la main, demeura quelque temps sans pouvoir se faire entendre. Enfin, prenant l'air qu'il avait en tête de son peloton lorsqu'il lui distribuait les réprimandes et les jours de salle de police :

— Mes amis, dit-il, je vous remercie de l'affection que vous me montrez, de celle que vous portiez à mon père ; mais j'entends, je veux, que personne ne me donne de conseils. Je sais ce que j'ai à faire.

— Il a raison, il a raison ! s'écrièrent les bergers. Vous savez bien que vous pouvez compter sur nous.

— Oui, j'y compte : mais je n'ai besoin de personne maintenant, et nul danger ne menace ma maison. Commencez par faire demi-tour, et allez-vous-en à vos chèvres. Je sais le chemin de Pietranera, et je n'ai pas besoin de guides.

— N'ayez peur de rien, Ors' Anton', dit le vieillard ; *ils* n'oseraient se montrer aujourd'hui. La souris rentre dans son trou lorsque revient le matou.

— Matou toi-même, vieille barbe blanche ! dit Orso. Comment t'appelles-tu ?

— Eh quoi ! vous ne me connaissez pas, Ors' Anton', moi qui vous ai porté en croupe si souvent sur mon mulet qui mord ? Vous ne connaissez pas Polo Griffo ? Brave homme, voyez-vous, qui est aux della Rebbia corps et âme. Dites un mot, et quand votre gros fusil parlera, ce vieux mousquet, vieux comme son maître, ne se taira pas. Comptez-y, Ors' Anton'.

— Bien, bien ; mais, de par tous les diables ! allez-vous-en et laissez-nous continuer notre route.

Les bergers s'éloignèrent enfin, se dirigeant au grand trot vers le village ; mais de temps en temps ils s'arrêtaient sur tous les points élevés de la route, comme pour examiner s'il n'y avait point quelque embuscade cachée, et toujours ils se tenaient assez rapprochés d'Orso et de sa sœur pour être en mesure de leur porter secours au besoin. Et le vieux Polo Griffo disait à ses compagnons :

— Je le comprends ! Je le comprends ! Il ne dit pas ce qu'il veut faire, mais il le fait. C'est le vrai portrait de son père. Bien ! dis que tu n'en veux à personne ! tu as fait un vœu à sainte Nega.[1] Bravo ! Moi je ne donnerais pas une figue de la peau du maire. Avant un mois, on n'en pourra pas faire une outre.

[1] Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.

Ainsi précédé par cette troupe d'éclaireurs, le descendant des della Rebbia entra dans son village et gagna le vieux manoir des caporaux, ses aïeux. Les rebbianistes, longtemps privés de chef, s'étaient portés en masse à sa rencontre, et les habitants du village, qui observaient la neutralité, étaient tous sur le pas de leurs portes pour le voir passer. Les barricinistes se tenaient dans leurs maisons et regardaient par les fentes de leurs volets.

Le bourg de Pietranera est très irrégulièrement bâti, comme tous les villages de la Corse ; car, pour voir une rue, il faut aller à Cargese, bâti par M. de Marbœuf. Les maisons, dispersées au hasard et sans le moindre alignement, occupent le sommet d'un petit plateau, ou plutôt d'un palier de la montagne. Vers le milieu du bourg s'élève un grand chêne vert, et auprès on voit une auge en granit où un tuyau en bois apporte l'eau d'une source voisine. Ce monument d'utilité publique fut construit à frais communs par les della Rebbia et les Barricini ; mais on se tromperait fort si l'on y cherchait un indice de l'ancienne concorde des deux familles. Au contraire, c'est une œuvre de leur jalousie. Autrefois, le colonel della Rebbia ayant envoyé au conseil municipal de sa commune une petite somme pour contribuer à l'érection d'une fontaine, l'avocat Barricini se hâta d'offrir un don semblable, et c'est à ce combat de générosité que Pietranera doit son eau. Autour du chêne vert et de la fontaine, il y a un espace vide qu'on appelle la place, et où les oisifs se rassemblent le soir. Quelquefois on y joue aux cartes, et, une fois l'an, dans le carnaval, on y danse. Aux deux extrémités de la place s'élèvent des bâtiments plus hauts que larges, construits en granit et en schiste. Ce sont *les tours* ennemies des della Rebbia et des Barricini. Leur architecture est uniforme, leur hauteur est la même, et l'on voit que la rivalité des deux familles s'est toujours maintenue sans que la fortune décidât entre elles.

Il est peut-être à propos d'expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot *tour*. C'est un bâtiment carré d'environ quarante pieds de haut, qu'en un autre pays on nommerait tout bonnement un colombier. La porte, étroite, s'ouvre à huit pieds du sol, et l'on y arrive par un escalier fort roide. Au-dessus de la porte est une fenêtre avec une espèce de balcon percé en dessous comme un mâchecoulis, qui permet d'assommer sans risque un visiteur indiscret. Entre la fenêtre et la porte, on voit deux écussons grossièrement sculptés. L'un portait autrefois la croix de Gênes ; mais, tout martelé aujourd'hui, il n'est plus intelligible que pour les antiquaires. Sur l'autre écusson sont sculptées les armoiries de la famille qui possède la tour. Ajoutez, pour compléter la décoration, quelques traces de balles sur les écussons et les chambranles de la fenêtre, et vous pouvez vous faire une idée d'un manoir du moyen âge en Corse. J'oubliais de dire que les bâtiments d'habitation touchent à la tour, et souvent s'y rattachent par une communication intérieure.

La tour et la maison des della Rebbia occupent le côté nord de la place de Pietranera ; la tour et la maison des Barricini, le côté sud. De la tour du nord jusqu'à la fontaine, c'est la promenade des della Rebbia, celle des Barricini est du côté opposé. Depuis l'enterrement de la femme du colonel, on n'avait jamais vu un membre de l'une de ces deux familles paraître sur un autre côté de la place que celui qui lui était assigné par une espèce de convention tacite. Pour éviter un détour, Orso allait passer devant la maison du maire, lorsque sa sœur l'avertit et l'engagea à prendre une ruelle qui les conduirait à leur maison sans traverser la place.

— Pourquoi se déranger ? dit Orso ; la place n'est-elle pas à tout le monde ? Et il poussa son cheval.

— Brave cœur ! dit tout bas Colomba. . . . . Mon père, tu seras vengé !

En arrivant sur la place, Colomba se plaça entre la maison des Barricini et son frère, et toujours elle eut l'œil fixé sur les fenêtres de ses ennemis. Elle remarqua qu'elles étaient barricadées depuis peu, et qu'on y avait pratiqué des *archere*. On appelle *archere* d'étroites ouvertures en forme de meurtrières, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants.

— Les lâches ! dit Colomba. Voyez, mon frère, déjà ils commencent à se garder ; ils se barricadent ! mais il faudra bien sortir un jour !

La présence d'Orso sur le côté sud de la place produisit une grande sensation à Pietranera, et fut considérée comme une preuve d'audace approchant de la témérité. Pour les neutres rassemblés le soir autour du chêne vert, ce fut le texte de commentaires sans fin.

— Il est heureux, disait-on, que les fils Barricini ne soient pas encore revenus, car ils sont moins endurants que l'avocat, et peut-être n'eussent-ils point laissé passer leur ennemi sur leur terrain sans lui faire payer la bravade.

— Souvenez-vous de ce que je vais vous dire, voisin, ajouta un vieillard qui était l'oracle du bourg. J'ai observé la figure de la Colomba aujourd'hui, elle a quelque chose dans la tête. Je sens de la poudre en l'air. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché dans Pietranera.

X

SÉPARÉ fort jeune de son père, Orso n'avait guère eu le temps de le connaître. Il avait quitté Pietranera à

quinze ans pour étudier à Pise, et de là était entré à l'École militaire pendant que Ghilfuccio promenait en Europe les aigles impériales. Sur le continent, Orso l'avait vu à de rares intervalles, et en 1815 seulement il s'était trouvé dans le régiment que son père commandait. Mais le colonel, inflexible sur la discipline, traitait son fils comme tous les autres jeunes lieutenants, c'est-à-dire avec beaucoup de sévérité. Les souvenirs qu'Orso en avait conservés étaient de deux sortes. Il se le rappelait à Pietranera, lui confiant son sabre, lui laissant décharger son fusil quand il revenait de la chasse, ou le faisant asseoir pour la première fois, lui bambin, à la table de famille. Puis il se représentait le colonel della Rebbia l'envoyant aux arrêts pour quelque étourderie, et ne l'appelant jamais que lieutenant della Rebbia :

— Lieutenant della Rebbia, vous n'êtes pas à votre place de bataille, trois jours d'arrêts.—Vos tirailleurs sont à cinq mètres trop loin de la réserve, cinq jours d'arrêts.—Vous êtes en bonnet de police à midi cinq minutes, huit jours d'arrêts.

Une seule fois, aux Quatre-Bras, il lui avait dit :

— Très bien, Orso ; mais de la prudence.

Au reste, ces derniers souvenirs n'étaient point ceux que lui rappelait Pietranera. La vue des lieux familiers à son enfance, les meubles dont se servait sa mère, qu'il avait tendrement aimée, excitaient en son âme une foule d'émotions douces et pénibles ; puis, l'avenir sombre qui se préparait pour lui, l'inquiétude vague que sa sœur lui inspirait, et par-dessus tout, l'idée que miss Nevil allait venir dans sa maison, qui lui paraissait aujourd'hui si petite, si pauvre, si peu convenable pour une personne habituée au luxe, le mépris qu'elle en concevrait peut-être, toutes ces pensées formaient un chaos dans sa tête et lui inspiraient un profond découragement.

Il s'assit, pour souper, dans un grand fauteuil de chêne noirci, où son père présidait les repas de famille,

et sourit en voyant Colomba hésiter à se mettre à table avec lui. Il lui sut bon gré d'ailleurs du silence qu'elle observa pendant le souper et de la prompte retraite qu'elle fit ensuite, car il se sentait trop ému pour résister aux attaques qu'elle lui préparait sans doute ; mais Colomba le ménageait et voulait lui laisser le temps de se reconnaître. La tête appuyée sur sa main, il demeura longtemps immobile, repassant dans son esprit les scènes des quinze derniers jours qu'il avait vécu. Il voyait avec effroi cette attente où chacun semblait être de sa conduite à l'égard des Barricini. Déjà il s'apercevait que l'opinion de Pietranera commençait à être pour lui celle du monde. Il devait se venger sous peine de passer pour un lâche. Mais sur qui se venger ? Il ne pouvait croire les Barricini coupables de meurtre. A la vérité, ils étaient les ennemis de sa famille, mais il fallait les préjugés grossiers de ses compatriotes pour leur attribuer un assassinat. Quelquefois il considérait le talisman de miss Nevil, et en répétait tout bas la devise : "La vie est un combat !" Enfin il se dit d'un ton ferme : "J'en sortirai vainqueur !" Sur cette bonne pensée il se leva, et, prenant la lampe, il allait monter dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte de la maison. L'heure était indue pour recevoir une visite. Colomba parut aussitôt, suivie de la femme qui les servait.

— Ce n'est rien, dit-elle en courant à la porte.

Cependant, avant d'ouvrir, elle demanda qui frappait. Une voix douce répondit :

— C'est moi.

Aussitôt la barre de bois placée en travers de la porte fut enlevée, et Colomba reparut dans la salle à manger suivie d'une petite fille de dix ans à peu près, pieds nus, en haillons, la tête couverte d'un mauvais mouchoir, de dessous lequel s'échappaient de longues mèches de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. L'enfant était maigre, pâle, la peau brûlée par le soleil ; mais dans ses yeux

brillait le feu de l'intelligence. En voyant Orso, elle s'arrêta timidement et lui fit une révérence à la paysanne ; puis elle parla bas à Colomba, et lui mit entre les mains un faisan nouvellement tué.

— Merci, Chili, dit Colomba. Remercie ton oncle. Il se porte bien ?

— Fort bien, mademoiselle, à vous servir. Je n'ai pu venir plus tôt parce qu'il a bien tardé. Je suis restée trois heures dans le maquis à l'attendre.

— Et tu n'as pas soupé ?

— Dame ! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps.

— On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore ?

— Peu, mademoiselle ; mais c'est de la poudre surtout qui lui manque. Voilà les châtaignes venues, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

— Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

— Colomba, dit Orso en français, à qui donc fais-tu ainsi la charité ?

— A un pauvre bandit de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

— Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en servira pour commettre des crimes ? Sans cette déplorable faiblesse que tout le monde paraît avoir ici pour les bandits, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

— Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne.[1]

— Donne-leur du pain si tu veux, on n'en doit refuser

[1] Être *alla campagna*, c'est-à-dire *être bandit*. Bandit n'est point un terme odieux ; il se prend dans le sens de banni ; c'est l'*outlaw* des ballades anglaises.

à personne ; mais je n'entends pas qu'on leur fournisse des munitions.

— Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison ; mais, je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro à cette petite fille pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre ! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches ?

La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

— Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit ? Pour quel crime s'est-il jeté dans le maquis ?

— Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Giovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée.

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre, monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant :

— Surtout que ton oncle veille bien sur Orso !

XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla tard, du moins pour un Corse. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les *archere* qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa sœur.

— Elle est à la cuisine qui fond des balles, lui répondit la servante Saveria.

Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

— Que diable fais-tu là ? lui demanda son frère.

— Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce ; j'ai trouvé un moule de calibre, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

— Je n'en ai pas besoin, Dieu merci !

— Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

— Je l'aurais oublié que tu me le rappellerais bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours ?

— Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre ?

— Toi la monter ! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever. . . . N'y a-t-il pas ici quelque homme pour le faire ?

— Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu commune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi.

Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

— Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi-solde n'est pas trop bien garnie.

En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

— Que de belles choses ! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer, de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil.

Et elle baisa la main de son frère.

— Il y a de l'affectation, ma sœur, à garder le deuil si longtemps.

— Je l'ai juré, dit Colomba d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil. . . .

Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

— Que le jour où tu te marieras ? dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

— Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses. . . .

Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

— Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande vocératrice comme toi.

— Qui voudrait d'une pauvre orpheline ? . . . Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.

— Cela devient de la folie, se dit Orso.

Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

— Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le maquis. Il faut la garder pour quand viendra miss Nevil.

Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur.

— Je vous ai fait une veste de velours, et voici un

bonnet comme en portent nos élégants ; je l'ai brodé pour vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela ?

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houppe.

— Voici la cartouchère[1] de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

— J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria.

— C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau *pointu*[2] de Bocognano ou de Bastelica n'est pas plus brave !

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et pendant le repas il dit à sa sœur que sa malle contenait un certain nombre de livres ; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup.

— Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

— Vous avez raison, mon frère, disait Colomba ; je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons.

Quelques jours se passèrent sans que Colomba prononçât le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de miss

[1] *Carchera*, ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

[2] *Pinsuto*. On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, *barrela pinsuta*.

Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens, et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les plus vulgaires.

5 Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume.

— Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec 10 moi.

— Où veux-tu que je t'accompagne ? dit Orso en lui offrant son bras.

— Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches. Un 15 homme ne doit jamais sortir sans ses armes.

— A la bonne heure ! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous ?

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son 20 frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître ; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, 25 tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

— Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre 30 fusil, mon frère, et tenez-vous immobile.

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres 35 desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de

bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'*amas*, le *mucchio* d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide.

— Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère !

Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce, à la hâte, le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels ; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang.

— Voici la chemise de votre père, Orso.

Et elle la jeta sur ses genoux.

— Voici le plomb qui l'a frappé.

Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées.

— Orso, mon frère ! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso ! tu le vengeras !

Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse dans ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essayerai pas de rendre les sensations du malheureux jeune homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air le soulagea ; il devint plus calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir. Il ne soupçonnait point les Barricini de meurtre, on le sait déjà ; mais il les accusait d'avoir supposé la lettre du bandit Agostini ; et cette lettre, il le croyait du moins, avait causé la mort de son père. Les poursuivre comme faussaires, il sentait que cela était impossible. Parfois, si les préjugés ou les instincts de son pays revenaient l'assaillir et lui montraient une vengeance facile au détour d'un sentier, il les écartait avec horreur en pensant à ses camarades de régiment, aux salons de Paris, surtout à miss Nevil. Puis il songeait aux reproches de sa sœur, et ce qui restait de corse dans son caractère justifiait ces reproches et les rendait plus poignants. Un seul espoir lui restait dans ce combat entre sa conscience et ses préjugés, c'était d'entamer, sous un prétexte quelconque, une querelle avec un des fils de l'avocat et de se battre en duel avec lui. Le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée conciliait ses idées corses et ses idées françaises. L'expédient accepté, et méditant

les moyens d'exécution, il se sentait déjà soulagé d'un grand poids, lorsque d'autres pensées plus douces contribuèrent encore à calmer son agitation fébrile. Cicéron, désespéré de la mort de sa fille Tullia, oublia sa douleur en repassant dans son esprit toutes les belles choses qu'il pourrait dire à ce sujet. En discourant de la sorte, M. Shandy se consola de la perte de son fils. Orso se rafraîchit le sang en pensant qu'il pourrait faire à miss Nevil un tableau de l'état de son âme, tableau qui ne pourrait manquer d'intéresser puissamment cette belle personne.

Il se rapprochait du village, dont il s'était fort éloigné sans s'en apercevoir, lorsqu'il entendit la voix d'une petite fille qui chantait, se croyant seule sans doute, dans un sentier au bord du maquis. C'était cet air lent et monotone consacré aux lamentations funèbres, et l'enfant chantait : "A mon fils, mon fils, en lointain pays — gardez ma croix et ma chemise sanglante. . . ."

— Que chantes-tu là, petite ? dit Orso d'un ton de colère, en paraissant tout à coup.

— C'est vous, Ors' Anton' ! s'écria l'enfant un peu effrayée . . . C'est une chanson de mademoiselle Colomba. . . .

— Je te défends de la chanter, dit Orso d'une voix terrible.

L'enfant, tournant la tête à droite et à gauche, semblait chercher de quel côté elle pourrait se sauver, et sans doute elle se serait enfuie si elle n'eût été retenue par le soin de conserver un gros paquet qu'on voyait sur l'herbe à ses pieds.

Orso eut honte de sa violence.

— Que portes-tu là, ma petite ? lui demanda-t-il le plus doucement qu'il put.

Et comme Chilina hésitait à répondre, il souleva le linge qui enveloppait le paquet, et vit qu'il contenait un pain et d'autres provisions.

— A qui portes-tu ce pain, ma mignonne ? lui demanda-t-il.

— Vous le savez bien, monsieur ; à mon oncle.

— Et ton oncle n'est-il pas bandit ?

5 — Pour vous servir, monsieur Ors' Anton'.

— Si les gendarmes te rencontraient, ils te demanderaient où tu vas. . . .

— Je leur dirais, répondit l'enfant sans hésiter, que je porte à manger aux Lucquois qui coupent le maquis.

10 — Et si tu trouvais quelque chasseur affamé qui voulût dîner à tes dépens et te prendre tes provisions ? . . .

— On n'oserait. Je dirais que c'est pour mon oncle.

— En effet, il n'est point homme à se laisser prendre 15 son dîner. . . . Il t'aime bien, ton oncle ?

— Oh ! oui, Ors' Anton'. Depuis que mon papa est mort, il a soin de la famille, de ma mère, de moi et de ma petite sœur. Avant que maman fût malade, il la recommandait aux riches pour qu'on lui donnât de l'ou- 20 vrage. Le maire me donne une robe tous les ans, et le curé me montre le catéchisme et à lire depuis que mon oncle leur a parlé. Mais c'est votre sœur surtout qui est bonne pour nous.

En ce moment un chien parut dans le sentier. La 25 petite fille, portant deux doigts à sa bouche, fit entendre un sifflement aigu : aussitôt le chien vint à elle et la caressa, puis s'enfonça brusquement dans le maquis. Bientôt deux hommes mal vêtus, mais bien armés, se levèrent derrière une cépée à quelques pas d'Orso. On 30 eût dit qu'ils s'étaient avancés en rampant comme des couleuvres au milieu du fourré de cistes et de myrtes qui couvrait le terrain.

— Oh ! Ors' Anton', soyez le bienvenu, dit le plus âgé de ces deux hommes. Eh quoi ! vous ne me recon- 35 naissez pas ?

— Non, dit Orso, le regardant fixement.

— C'est drôle comme une barbe et un bonnet pointu vous changent un homme ! Allons, mon lieutenant, regardez bien. Avez-vous donc oublié les anciens de Waterloo ? Vous ne vous souvenez plus de Brando Savelli, qui a déchiré plus d'une cartouche à côté de vous dans ce jour de malheur ?

— Quoi ! c'est toi ? dit Orso. Et tu as déserté en 1816 !

— Comme vous dites, mon lieutenant. Dame, le service ennuie, et puis j'avais un compte à régler dans ce pays-ci. Ha ! ha ! Chili, tu es une brave fille. Sers-nous vite, car nous avons faim. Vous n'avez pas d'idée, mon lieutenant, comme on a d'appétit dans le maquis. Qu'est-ce qui nous envoie cela, mademoiselle Colomba ou le maire ?

— Non, mon oncle ; c'est la meunière qui m'a donné cela pour vous et une couverture pour maman.

— Qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Elle dit que ses Lucquois, qu'elle a pris pour défricher, lui demandent maintenant trente-cinq sous et les châtaignes, à cause de la fièvre qui est dans le bas de Pietranera.

— Les fainéants ! . . . Je verrai. — Sans façon, mon lieutenant, voulez-vous partager notre dîner ? Nous avons fait de plus mauvais repas ensemble du temps de notre pauvre compatriote qu'on a réformé.

— Grand merci.— On m'a réformé aussi, moi.

— Oui, je l'ai entendu dire ; mais vous n'en avez pas été bien fâché, je gage. Histoire de régler votre compte à vous.—Allons, curé, dit le bandit à son camarade, à table ! Monsieur Orso, je vous présente monsieur le curé, c'est-à-dire, je ne sais pas trop s'il est curé, mais il en a la science.

— Un pauvre étudiant en théologie, monsieur, dit le second bandit, qu'on a empêché de suivre sa vocation. Qui sait ? J'aurais pu être pape, Brandolaccio.

— Quelle cause a donc privé l'Église de vos lumières ? demanda Orso.

— Un rien, un compte à régler, comme dit mon ami Brandolaccio, une sœur à moi qui avait fait des folies pendant que je dévorais les bouquins à l'université de Pise. Il me fallut retourner au pays pour la marier. Mais le futur, trop pressé, meurt de la fièvre trois jours avant mon arrivée. Je m'adresse alors, comme vous eussiez fait à ma place, au frère du défunt. On me dit qu'il était marié. Que faire ?

— En effet, cela était embarrassant. Que fîtes-vous ?

— Ce sont de ces cas où il faut en venir à la pierre à fusil.[1]

— C'est-à-dire que. . . .

— Je lui mis une balle dans la tête, dit froidement le bandit.

Orso fit un mouvement d'horreur. Cependant la curiosité, et peut-être aussi le désir de retarder le moment où il faudrait rentrer chez lui, le firent rester à sa place et continuer la conversation avec ces deux hommes, dont chacun avait au moins un assassinat sur la conscience.

Pendant que son camarade parlait, Brandolaccio mettait devant lui du pain et de la viande ; il se servit lui-même, puis il fit la part de son chien, qu'il présenta à Orso sous le nom de Brusco, comme doué du merveilleux instinct de reconnaître un voltigeur sous quelque déguisement que ce fût. Enfin il coupa un morceau de pain et une tranche de jambon cru qu'il donna à sa nièce.

— La belle vie que celle de bandit ! s'écria l'étudiant en théologie après avoir mangé quelques bouchées. Vous en tâterez peut-être un jour, monsieur della Rebbia, et vous verrez combien il est doux de ne connaître d'autre maître que son caprice.

Jusque-là, le bandit s'était exprimé en italien ; il poursuivit en français :

— La Corse n'est pas un pays bien amusant pour un jeune homme ; mais pour un bandit, quelle différence !

[1] *La scaglia*, expression très usitée.

Les femmes sont folles de nous. Tel que vous me voyez, j'ai trois maîtresses dans trois cantons différents. Je suis partout chez moi. Et il y en a une qui est la femme d'un gendarme.

— Vous savez bien des langues, monsieur, dit Orso d'un ton grave.

— Si je parle français, c'est que, voyez-vous, *maxima debetur pueris reverentia.* Nous entendons, Brandolaccio et moi, que la petite tourne bien et marche droit.

— Quand viendront ses quinze ans, dit l'oncle de Chilina, je la marierai bien. J'ai déjà un parti en vue.

— C'est toi qui feras la demande ? dit Orso.

— Sans doute. Croyez-vous que si je dis à un richard du pays : "Moi, Brando Savelli, je verrais avec plaisir que votre fils épousât Michelina Savelli," croyez-vous qu'il se fera tirer les oreilles ?

— Je ne le lui conseillerais pas, dit l'autre bandit. Le camarade a la main un peu lourde.

— Si j'étais un coquin, poursuivit Brandolaccio, une canaille, un supposé, je n'aurais qu'à ouvrir ma besace, les pièces de cent sous y pleuvraient.

— Il y a donc dans ta besace, dit Orso, quelque chose qui les attire ?

— Rien ; mais si j'écrivais, comme il y en a qui l'ont fait, à un riche : "J'ai besoin de cent francs," il se dépêcherait de me les envoyer. Mais je suis un homme d'honneur, mon lieutenant.

— Savez-vous, monsieur della Rebbia, dit le bandit que son camarade appelait le curé, savez-vous que, dans ce pays de mœurs simples, il y a pourtant quelques misérables qui profitent de l'estime que nous inspirons au moyen de nos passe-ports (il montrait son fusil), pour tirer des lettres de change en contrefaisant notre écriture ?

— Je le sais, dit Orso d'un ton brusque. Mais quelles lettres de change ?

— Il y a six mois, continua le bandit, que je me

promenais du côté d'Orezza, quand vient à moi un manant qui de loin m'ôte son bonnet et me dit : "Ah ! monsieur le curé (ils m'appellent toujours ainsi), excusez-moi, donnez-moi du temps ; je n'ai pu trouver que cinquante-cinq francs ; mais, vrai, c'est tout ce que j'ai pu amasser. Moi, tout surpris :—Qu'est-ce à dire, maroufle ! cinquante-cinq francs ? lui dis-je.—Je veux dire soixante-cinq, me répondit-il ; mais pour cent que vous me demandez, c'est impossible.—Comment, drôle ! je te demande cent francs ! Je ne te connais pas."—Alors il me remit une lettre, ou plutôt un chiffon tout sale, par lequel on l'invitait à déposer cent francs dans un lieu qu'on indiquait, sous peine de voir sa maison brûlée et ses vaches tuées par Giocanto Castriconi, c'est mon nom. Et l'on avait eu l'infamie de contrefaire ma signature ! Ce qui me piqua le plus, c'est que la lettre était écrite en patois, pleine de fautes d'orthographe. . . . Moi faire des fautes d'orthographe ! moi qui avais tous les prix à l'université ! Je commence par donner à mon vilain un soufflet qui le fait tourner deux fois sur lui-même.—"Ah ! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es !" lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis : "—Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné ?—Aujourd'hui même.—Bien ! va le porter."—C'était au pied d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six heures paraît un *Bastiaccio*,[1] un infâme usurier. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si

[1] Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais ils ne disent *Bastiese*, mais *Bastiaccio :* on sait que la terminaison en *accio* se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.

bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les écus qu'il déterrait. "—Maintenant, drôle! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse Giocanto Castriconi."—Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essuyer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

— Ah! curé, dit Brandolaccio, je t'envie ce coup de fusil-là. Tu as dû bien rire?

— J'avais attrapé le *Bastiaccio* à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile:

> . . . Liquefacto tempora plumbo
> Diffidit, ac multâ porrectum extendit arenâ.

Liquefacto! Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air? Vous qui avez étudié la balistique, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité?

Orso aimait mieux discuter cette question de physique que d'argumenter avec le licencié sur la moralité de son action. Brandolaccio, que cette dissertation scientifique n'amusait guère, l'interrompit pour remarquer que le soleil allait se coucher:

— Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' Anton', lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps mademoiselle Colomba. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil? Il y a de mauvaises gens dans ces environs; prenez-y garde. Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre; les Barricini amènent le préfet chez eux; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à Pietranera avant d'aller poser à Corte une première pierre, comme on dit . . ., une bêtise! Il couche ce soir chez les Barricini; mais demain ils seront libres. Il y a Vincentello, qui est un mauvais garnement, et Orlanduccio, qui ne vaut guère

mieux. . . . Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre ; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

— Merci du conseil, dit Orso ; mais nous n'avons rien à démêler ensemble ; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, je n'ai rien à leur dire.

Le bandit tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso se levait pour partir :

— A propos, dit Brandolaccio, je ne vous ai pas remercié de votre poudre ; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque . . ., c'est-à-dire, il me manque encore des souliers . . ., mais je m'en ferai de la peau d'un mouflon un de ces jours.

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

— C'est Colomba qui t'envoyait la poudre ; voici pour t'acheter des souliers.

— Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria Brandolaccio en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me prenez pour un mendiant ? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

— Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider. Allons, adieu !

Mais, avant de partir, il avait mis l'argent dans la besace du bandit sans qu'il s'en fût aperçu.

— Adieu, Ors' Anton' ! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au maquis un de ces jours, et nous continuerons nos études sur Virgile.

Orso avait quitté ses honnêtes compagnons depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière lui de toutes ses forces. C'était Brandolaccio.

— C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors d'haleine, un peu trop fort ! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espièglerie. Bien des choses de ma part à mademoiselle Colomba. Vous m'avez tout essoufflé ! Bonsoir.

XII

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue absence ; mais, en le voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repas du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa sœur, lui raconta sa rencontre avec les bandits, et hasarda même quelques plaisanteries sur l'éducation morale et religieuse que recevait la petite Chilina par les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur Castriconi.

— Brandolaccio est un honnête homme, dit Colomba ; mais, pour Castriconi, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes.

— Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que Brandolaccio, et Brandolaccio autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes ; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui n'habitent pas le maquis.

Un éclair de joie brilla sur le front de sa sœur.

— Oui, poursuivit Orso : ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent.

Il y eut un moment de silence.

— Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que Charles-Baptiste Pietri est mort la nuit passée ? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

— Qui est ce Pietri ?

— C'est un homme de ce bourg, mari de Madeleine, qui a reçu le portefeuille de notre père mourant. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y

chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on ne peut se dispenser dans un petit endroit comme le nôtre.

— Au diable ta veillée, Colomba ! Je n'aime point à voir ma sœur se donner ainsi en spectacle au public.

— Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La *ballata* nous vient de nos aïeux, et nous devons la respecter comme un usage antique. Madeleine n'a pas le *don*, et la vieille Fiordispina, qui est la meilleure vocératrice du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la *ballata*.

— Crois-tu que Charles-Baptiste ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvais vers sur sa bière ? Vas à la veillée si tu veux, Colomba : j'irai avec toi, si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas ; cela est inconvenant à ton âge, et . . . je t'en prie, ma sœur.

— Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous le savez, et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

— Sotte coutume !

— Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade ; mais il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages. Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera à supporter leur chagrin ?

— Allons, fais comme tu voudras. Je gage que tu as déjà composé ta *ballata*, et tu ne veux pas la perdre.

— Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux, et alors je chante ce qui me vient à l'esprit.

Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était impossible de supposer le moindre amour-propre poétique chez la signora Colomba. Orso se laissa fléchir et se rendit avec sa sœur à la maison de Pietri. Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plusieurs cierges brûlaient autour de la table. A la tête du mort se tenait sa veuve, et derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'œil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort,[1] faisait un signe de tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt. "Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore? ta bru t'aurait donné un fils."

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria: "Oh! pourquoi n'es-tu pas mort de la *malemort*?[2] Nous t'aurions vengé!"

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. A sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la vocératrice. Colomba embrassa la veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son mezzaro en arrière, regarda fixement le mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

[1] Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840).
[2] *La mala morte*, mort violente.

"Charles-Baptiste! le Christ reçoive ton âme!—Vivre, c'est souffrir. Tu vas dans un lieu—où il n'y a ni soleil ni froidure. —Tu n'as plus besoin de ta serpe,—ni de ta lourde pioche.—Plus de travail pour toi.—Désormais tous tes jours sont des dimanches.—Charles-Baptiste, le Christ ait ton âme!—Ton fils gouverne ta maison.—J'ai vu tomber le chêne—desséché par le Libeccio.—J'ai cru qu'il était mort.—Je suis repassée, et sa racine—avait poussé un rejeton.—Le rejeton est devenu un chêne,—au vaste ombrage.—Sous ses fortes branches, Maddelè, repose-toi,—et pense au chêne qui n'est plus."

Ici Madeleine commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix, se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois, par une prosopopée fréquente dans les *ballata*, faisant parler le mort lui-même pour consoler ses amis ou leur donner des conseils. A mesure qu'elle improvisait, sa figure prenait une expression sublime; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse sur son trépied. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit bientôt atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire: le cercle s'ouvrit, et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on mit à leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la *ballata*, personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré

le premier paraissait avoir une quarantaine d'années. Son habit noir, son ruban rouge à rosette, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voûté, au teint bilieux, cachant mal sous des lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les joues enterrées sous d'épais favoris, l'œil fier, arrogant, montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils donner au préfet la représentation d'une *ballata*. Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso; mais la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit; sa voix devint rauque, le vers commencé expira sur ses lèvres. . . . Mais bientôt, reprenant sa *ballata*, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence:

"Quand l'épervier se lamente—devant son nid vide,—les étourneaux voltigent alentour,—insultant à sa douleur."

Ici on entendit un rire étouffé; c'étaient les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la métaphore trop hardie.

"L'épervier se réveillera ;—il déploiera ses ailes,—il lavera son bec dans le sang !—Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis —t'adressent leur dernier adieu.—Leurs larmes ont assez coulé. —La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas.—Pourquoi te pleurerait-elle ?—Tu t'es endormi plein de jours—au milieu de ta famille,—préparé à comparaître—devant le Tout-Puissant. —L'orpheline pleure son père,—surpris par de lâches assassins, —frappé par derrière ;—son père dont le sang est rouge—sous l'amas de feuilles vertes.—Mais elle a recueilli son sang,—ce sang noble et innocent ;—elle l'a répandu sur Pietranera,—pour qu'il devînt un poison mortel.—Et Pietranera restera marquée, —jusqu'à ce qu'un sang coupable—ait effacé la trace du sang innocent."

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro sur sa figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice ; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils ; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite ; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléance au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa sœur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle.

— Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive !

Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa sœur jusqu'à la porte de leur maison.

XIII

Colomba, haletante, épuisée, était hors d'état de prononcer une parole. Sa tête était appuyée sur l'épaule de son frère, et elle tenait une de ses mains serrée entre les siennes. Bien qu'il lui sût intérieurement assez mauvais gré de sa péroraison, Orso était trop alarmé pour lui adresser le moindre reproche. Il attendait en silence la fin de la crise nerveuse à laquelle elle semblait en proie, lorsqu'on frappa à la porte, et Saveria entra tout effarée annonçant : "Monsieur le préfet !" A ce nom, Colomba se releva comme honteuse de sa faiblesse, et se tint debout, s'appuyant sur une chaise qui tremblait visiblement sous sa main.

Le préfet débuta par quelques excuses banales sur l'heure indue de sa visite, plaignit mademoiselle Colomba, parla du danger des émotions fortes, blâma la coutume des lamentations funèbres que le talent même de la vocératrice rendait encore plus pénibles pour les assistants ; il glissa avec adresse un léger reproche sur la tendance de la dernière improvisation. Puis, changeant de ton :

— Monsieur della Rebbia, dit-il, je suis chargé de bien des compliments pour vous par vos amis anglais : miss Nevil fait mille amitiés à mademoiselle votre sœur. J'ai pour vous une lettre d'elle à vous remettre.

— Une lettre de miss Nevil ? s'écria Orso.

— Malheureusement je ne l'ai pas sur moi, mais vous l'aurez dans cinq minutes. Son père a été souffrant. Nous avons craint un moment qu'il n'eût gagné nos terribles fièvres. Heureusement, le voilà hors d'affaire, et vous en jugerez par vous-même, car vous le verrez bientôt, j'imagine.

— Miss Nevil a dû être bien inquiète ?

— Par bonheur, elle n'a connu le danger que lorsqu'il était déjà loin. Monsieur della Rebbia, miss Nevil m'a beaucoup parlé de vous et de mademoiselle votre sœur.

Orso s'inclina.

— Elle a beaucoup d'amitié pour vous deux. Sous un extérieur plein de grâce, sous une apparence de légèreté, elle cache une raison parfaite.

— C'est une charmante personne, dit Orso.

— C'est presque à sa prière que je viens ici, Monsieur. Personne ne connaît mieux que moi une fatale histoire que je voudrais bien n'être pas obligé de vous rappeler. Puisque M. Barricini est encore maire de Pietranera, et moi, préfet de ce département, je n'ai pas besoin de vous dire le cas que je fais de certains soupçons, dont, si je suis bien informé, quelques personnes imprudentes vous ont fait part, et que vous avez repoussés, je le sais, avec l'indignation qu'on devait attendre de votre position et de votre caractère.

— Colomba, dit Orso s'agitant sur sa chaise, tu es bien fatiguée. Tu devrais aller te coucher.

Colomba fit un signe de tête négatif. Elle avait repris son calme habituel et fixait des yeux ardents sur le préfet.

— M. Barricini, continua le préfet, désirerait vivement voir cesser cette espèce d'inimitié, . . . c'est-à-dire, cet état d'incertitude où vous vous trouvez l'un vis-à-vis de l'autre. . . . Pour ma part, je serais enchanté de vous voir établir avec lui les rapports que doivent avoir ensemble des gens faits pour s'estimer. . . .

— Monsieur, interrompit Orso d'une voix émue, je n'ai jamais accusé l'avocat Barricini d'avoir assassiné mon père, mais il a fait une action qui m'empêchera toujours d'avoir aucune relation avec lui. Il a supposé une lettre menaçante, au nom d'un certain bandit, . . . du moins il l'a sourdement attribuée à mon père. Cette

lettre enfin, Monsieur, a probablement été la cause indirecte de sa mort."

Le préfet se recueillit un instant.

— Que monsieur votre père l'ait cru, lorsque, emporté par la vivacité de son caractère, il plaidait contre M. Barricini, la chose est excusable; mais, de votre part, un semblable aveuglement n'est plus permis. Réfléchissez donc que Barricini n'avait point intérêt à supposer cette lettre. . . . Je ne vous parle pas de son caractère, . . . vous ne le connaissez point, vous êtes prévenu contre lui, . . . mais vous ne supposez pas qu'un homme connaissant les lois. . . .

— Mais, Monsieur, dit Orso en se levant, veuillez songer que me dire que cette lettre n'est pas l'ouvrage de M. Barricini, c'est l'attribuer à mon père. Son honneur, Monsieur, est le mien.

— Personne plus que moi, Monsieur, poursuivit le préfet, n'est convaincu de l'honneur du colonel della Rebbia . . . mais . . . l'auteur de cette lettre est connu maintenant.

— Qui? s'écria Colomba s'avançant vers le préfet.

— Un misérable, coupable de plusieurs crimes, . . . de ces crimes que vous ne pardonnez pas, vous autres Corses, un voleur, un certain Tomaso Bianchi, à présent détenu dans les prisons de Bastia, a révélé qu'il était l'auteur de cette fatale lettre.

— Je ne connais pas cet homme, dit Orso. Quel aurait pu être son but?

— C'est un homme de ce pays, dit Colomba, frère d'un ancien meunier à nous. C'est un méchant et un menteur, indigne qu'on le croie.

— Vous allez voir, continua le préfet, l'intérêt qu'il avait dans l'affaire. Le meunier dont parle mademoiselle votre sœur,—il se nommait, je crois, Théodore,—tenait à loyer du colonel un moulin sur le cours d'eau dont M. Barricini contestait la possession à monsieur votre père.

Le colonel, généreux à son habitude, ne tirait presque aucun profit de son moulin. Or, Tomaso a cru que si M. Barricini obtenait le cours d'eau, il aurait un loyer considérable à lui payer, car on sait que M. Barricini aime assez l'argent. Bref, pour obliger son frère, Tomaso a contrefait la lettre du bandit, et voilà toute l'histoire. Vous savez que les liens de famille sont si puissants en Corse, qu'ils entraînent quelquefois au crime. . . . Veuillez prendre connaissance de cette lettre que m'écrit le procureur général, elle vous confirmera ce que je viens de vous dire.

Orso parcourut la lettre qui relatait en détail les aveux de Tomaso, et Colomba lisait en même temps par-dessus l'épaule de son frère.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'écria :

— Orlanduccio Barricini est allé à Bastia il y a un mois, lorsqu'on a su que mon frère allait revenir. Il aura vu Tomaso et lui aura acheté ce mensonge.

— Mademoiselle, dit le préfet avec impatience, vous expliquez tout par des suppositions odieuses ; est-ce le moyen de découvrir la vérité ? Vous, Monsieur, vous êtes de sang-froid ; dites-moi, que pensez-vous maintenant ? Croyez-vous, comme mademoiselle, qu'un homme qui n'a à redouter qu'une condamnation assez légère se charge de gaieté de cœur d'un crime de faux pour obliger quelqu'un qu'il ne connaît pas ?

Orso relut la lettre du procureur général, pesant chaque mot avec une attention extraordinaire ; car, depuis qu'il avait vu l'avocat Barricini, il se sentait plus difficile à convaincre qu'il ne l'eût été quelques jours auparavant. Enfin il se vit contraint d'avouer que l'explication lui paraissait satisfaisante.—Mais Colomba s'écria avec force :

— Tomaso Bianchi est un fourbe. Il ne sera pas condamné, ou il s'échappera de prison, j'en suis sûre.

Le préfet haussa les épaules.

— Je vous ai fait part, Monsieur, dit-il, des renseignements que j'ai reçus. Je me retire, et je vous abandonne à vos réflexions. J'attendrai que votre raison vous ait éclairé, et j'espère qu'elle sera plus puissante que les . . . suppositions de votre sœur.

Orso, après quelques paroles pour excuser Colomba, répéta qu'il croyait maintenant que Tomaso était le seul coupable.

Le préfet s'était levé pour sortir.

— S'il n'était pas si tard, dit-il, je vous proposerais de venir avec moi prendre la lettre de miss Nevil. . . . Par la même occasion, vous pourriez dire à M. Barricini ce que vous venez de me dire, et tout serait fini.

— Jamais Orso della Rebbia n'entrera chez un Barricini ! s'écria Colomba avec impétuosité.

— Mademoiselle est le *tintinajo*[1] de la famille, à ce qu'il paraît, dit le préfet d'un air de raillerie.

— Monsieur, dit Colomba d'une voix ferme, on vous trompe. Vous ne connaissez pas l'avocat. C'est le plus rusé, le plus fourbe des hommes. Je vous en conjure, ne faites pas faire à Orso une action qui le couvrirait de honte.

— Colomba ! s'écria Orso, la passion te fait déraisonner.

— Orso ! Orso ! par la cassette que je vous ai remise, je vous en supplie, écoutez-moi. Entre vous et les Barricini il y a du sang ; vous n'irez pas chez eux !

— Ma sœur !

— Non, mon frère, vous n'irez point, ou je quitterai cette maison, et vous ne me reverrez plus. . . . Orso, ayez pitié de moi.

Et elle tomba à genoux.

— Je suis désolé, dit le préfet, de voir mademoiselle

[1] On appelle ainsi le bélier porteur d'une sonnette qui conduit le troupeau, et, par métaphore, on donne le même nom au membre d'une famille qui la dirige dans toutes les affaires importantes.

della Rebbia si peu raisonnable. Vous la convaincrez, j'en suis sûr.

Il entr'ouvrit la porte et s'arrêta, paraissant attendre qu'Orso le suivît.

— Je ne puis la quitter maintenant, dit Orso. . . . Demain, si. . . .

— Je pars de bonne heure, dit le préfet.

— Au moins, mon frère, s'écria Colomba les mains jointes, attendez jusqu'à demain matin. Laissez-moi revoir les papiers de mon père. . . . Vous ne pouvez me refuser cela.

— Eh bien ! tu les verras ce soir, mais au moins tu ne me tourmenteras plus ensuite avec cette haine extravagante. . . . Mille pardons, Monsieur le préfet. . . . Je me sens moi-même si mal à mon aise. . . . Il vaut mieux que ce soit demain.

— La nuit porte conseil, dit le préfet en se retirant; j'espère que demain toutes vos irrésolutions auront cessé.

— Saveria, s'écria Colomba, prends la lanterne et accompagne monsieur le préfet. Il te remettra une lettre pour mon frère.

Elle ajouta quelques mots que Saveria seule entendit.

— Colomba, dit Orso lorsque le préfet fut parti, tu m'as fait beaucoup de peine. Te refuseras-tu donc toujours à l'évidence ?

— Vous m'avez donné jusqu'à demain, répondit-elle. J'ai bien peu de temps, mais j'espère encore.

Puis elle prit un trousseau de clefs et courut dans une chambre de l'étage supérieur. Là, on l'entendit ouvrir précipitamment des tiroirs et fouiller dans un secrétaire, où le colonel della Rebbia enfermait autrefois ses papiers importants.

XIV

SAVERIA fut longtemps absente, et l'impatience d'Orso était à son comble lorsqu'elle reparut enfin, tenant une lettre, et suivie de la petite Chilina, qui se frottait les yeux, car elle avait été réveillée de son premier somme.

— Enfant, dit Orso, que viens-tu faire ici à cette heure ?

— Mademoiselle me demande, répondit Chilina.

— Que diable lui veut-elle ? pensa Orso ; mais il se hâta de décacheter la lettre de miss Lydia, et, pendant qu'il lisait, Chilina montait auprès de sa sœur.

"Mon père a été un peu malade, Monsieur, disait miss Nevil, et il est d'ailleurs si paresseux pour écrire, que je suis obligée de lui servir de secrétaire. L'autre jour, vous savez qu'il s'est mouillé les pieds sur le bord de la mer, au lieu d'admirer le paysage avec nous, et il n'en faut pas davantage pour donner la fièvre dans votre charmante île. Je vois d'ici la mine que vous faites ; vous cherchez sans doute votre stylet, mais j'espère que vous n'en avez plus. Donc, mon père a eu un peu de fièvre, et moi beaucoup de frayeur ; le préfet, que je persiste à trouver très aimable, nous a donné un médecin fort aimable aussi, qui, en deux jours, nous a tirés de peine : l'accès n'a pas reparu, et mon père veut retourner à la chasse ; mais je la lui défends encore.—Comment avez-vous trouvé votre château des montagnes ? Votre tour du nord est-elle toujours à la même place ? Y a-t-il des fantômes ? Je vous demande tout cela, parce que mon père se souvient que vous lui avez promis daims, sangliers, mouflons. . . . Est-ce bien là le nom de cette bête étrange ? En allant nous embarquer à Bastia, nous comptons vous demander l'hospitalité, et j'espère que le château della Rebbia, que vous dites si vieux et

si délabré, ne s'écroulera pas sur nos têtes. Quoique le préfet soit si aimable qu'avec lui on ne manque jamais de sujet de conversation, *by the bye*, je me flatte de lui avoir fait tourner la tête. Nous avons parlé de votre seigneurie. Les gens de loi de Bastia lui ont envoyé certaines révélations d'un coquin qu'ils tiennent sous les verrous, et qui sont de nature à détruire vos derniers soupçons ; votre inimitié, qui parfois m'inquiétait, doit cesser dès lors. Vous n'avez pas d'idée comme cela m'a fait plaisir. Quand vous êtes parti avec la belle vocératrice, le fusil à la main, le regard sombre, vous m'avez paru plus Corse qu'à l'ordinaire . . . trop Corse même. *Basta !* je vous en écris si long, parce que je m'ennuie. Le préfet va partir, hélas ! Nous vous enverrons un message lorsque nous nous mettrons en route pour vos montagnes, et je prendrai la liberté d'écrire à mademoiselle Colomba pour lui demander un bruccio, *ma solenne.* En attendant, dites-lui mille tendresses. Je fais grand usage de son stylet, j'en coupe les feuillets d'un roman que j'ai apporté ; mais ce fer terrible s'indigne de cet usage et me déchire mon livre d'une façon pitoyable. Adieu, Monsieur ; mon père vous envoie *his best love.* Écoutez le préfet, il est homme de bon conseil, et se détourne de sa route, je crois, à cause de vous ; il va poser une première pierre à Corte ; je m'imagine que ce doit être une cérémonie bien imposante, et je regrette fort de n'y pas assister. Un monsieur en habit brodé, bas de soie, écharpe blanche, tenant une truelle ! . . . et un discours ; la cérémonie se terminera par les cris mille fois répétés de *vive le roi !*—Vous allez être bien fat de m'avoir fait remplir les quatre pages ; mais je m'ennuie, Monsieur, je vous le répète, et, par cette raison, je vous permets de m'écrire très longuement. A propos, je trouve extraordinaire que vous ne m'ayez pas encore mandé votre heureuse arrivée dans Pietranera-Castle.

"LYDIA."

"*P.S.* Je vous demande d'écouter le préfet, et de faire ce qu'il vous dira. Nous avons arrêté ensemble que vous deviez en agir ainsi, et cela me fera plaisir."

Orso lut trois ou quatre fois cette lettre, accompagnant mentalement chaque lecture de commentaires sans nombre; puis il fit une longue réponse, qu'il chargea Saveria de porter à un homme du village qui partait la nuit même pour Ajaccio. Déjà il ne pensait guère à discuter avec sa sœur les griefs vrais ou faux des Barricini, la lettre de miss Lydia lui faisait tout voir en couleur de rose; il n'avait plus ni soupçons ni haine. Après avoir attendu quelque temps que sa sœur redescendît, et ne la voyant pas reparaître, il alla se coucher, le cœur plus léger qu'il ne se l'était senti depuis longtemps. Chilina ayant été congédiée avec des instructions secrètes, Colomba passa la plus grande partie de la nuit à lire de vieilles paperasses. Un peu avant le jour, quelques petits cailloux furent lancés contre sa fenêtre; à ce signal, elle descendit au jardin, ouvrit une porte dérobée, et introduisit dans sa maison deux hommes de fort mauvaise mine; son premier soin fut de les mener à la cuisine et de leur donner à manger. Ce qu'étaient ces hommes, on le saura tout à l'heure.

XV

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied; qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait monsieur le préfet de l'excuser, et serait très reconnaissant, s'il daignait prendre la peine de passer chez lui. Peu après ce

message, Orso descendit et demanda à sa sœur si le préfet ne l'avait pas envoyé chercher.

— Il vous prie de l'attendre ici, dit-elle avec la plus grande assurance.

5 Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini ; cependant Orso demandait à Colomba si elle avait fait quelque découverte ; elle répondit qu'elle s'expliquerait devant le préfet. Elle affectait un grand calme, mais son teint et 10 ses yeux annonçaient une agitation fébrile.

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini ; le préfet, en habit de voyage, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupéfaction des habitants de Pietranera, aux aguets depuis le lever du 15 soleil, pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois Barricini, traverser la place en droite ligne et entrer dans la maison della Rebbia. "Ils font la paix !" s'écrièrent les politiques du village.

20 — Je vous le disais bien, ajouta un vieillard, Orso Antonio a trop vécu sur le continent pour faire les choses comme un homme de cœur.

— Pourtant, répondit un rebbianiste, remarquez que ce sont les Barricini qui viennent le trouver. Ils 25 demandent grâce.

— C'est le préfet qui les a tous embobelinés, répliqua le vieillard ; on n'a plus de courage aujourd'hui, et les jeunes gens se soucient du sang de leur père comme s'ils étaient tous des bâtards.

30 Le préfet ne fut pas médiocrement surpris de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge et lui en demanda pardon :

— Si vous aviez demeuré ailleurs, monsieur le préfet, 35 dit-elle, mon frère serait allé dès hier vous présenter ses respects.

Orso se confondait en excuses, protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, dont il était profondément mortifié. Le préfet et le vieux Barricini parurent croire à la sincérité de ses regrets, justifiés d'ailleurs par sa confusion et les reproches qu'il adressait à sa sœur ; mais les fils du maire ne parurent pas satisfaits :

— On se moque de nous, dit Orlanduccio, assez haut pour être entendu.

— Si ma sœur me jouait de ces tours, dit Vincentello, je lui ôterais bien vite l'envie de recommencer.

Ces paroles, et le ton dont elles furent prononcées, déplurent à Orso et lui firent perdre un peu de sa bonne volonté. Il échangea avec les jeunes Barricini des regards où ne se peignait nulle bienveillance.

Cependant tout le monde était assis, à l'exception de Colomba, qui se tenait debout près de la porte de la cuisine, le préfet prit la parole, et, après quelques lieux communs sur les préjugés du pays, rappela que la plupart des inimitiés les plus invétérées n'avaient pour cause que des malentendus. Puis, s'adressant au maire, il lui dit que M. della Rebbia n'avait jamais cru que la famille Barricini eût pris une part directe ou indirecte dans l'événement déplorable qui l'avait privé de son père ; qu'à la vérité il avait conservé quelques doutes relatifs à une particularité du procès qui avait existé entre les deux familles ; que ce doute s'excusait par la longue absence de M. Orso et la nature des renseignements qu'il avait reçus ; qu'éclairé maintenant par des révélations récentes, il se tenait pour complètement satisfait, et désirait établir avec M. Barricini et ses fils des relations d'amitié et de bon voisinage.

Orso s'inclina d'un air contraint ; M. Barricini balbutia quelques mots que personne n'entendit ; ses fils regardèrent les poutres du plafond. Le préfet, continuant sa harangue, allait adresser à Orso la contre-partie de ce qu'il venait de débiter à M. Barricini, lorsque Colomba,

tirant de dessous son fichu quelques papiers, s'avança gravement entre les parties contractantes :

— Ce serait avec un bien vif plaisir, dit-elle, que je verrais finir la guerre entre nos deux familles ; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne rien laisser dans le doute. . . . —Monsieur le préfet, la déclaration de Tomaso Bianchi m'était à bon droit suspecte, venant d'un homme aussi mal famé.—J'ai dit que vos fils peut-être avaient vu cet homme dans la prison de Bastia. . . .

— Cela est faux, interrompit Orlanduccio, je ne l'ai point vu.

Colomba lui jeta un regard de mépris, et poursuivit avec beaucoup de calme en apparence :

— Vous avez expliqué l'intérêt que pouvait avoir Tomaso à menacer M. Barricini au nom d'un bandit redoutable, par le désir qu'il avait de conserver à son frère Théodore le moulin que mon père lui louait à bas prix ? . . .

— Cela est évident, dit le préfet.

— De la part d'un misérable comme paraît être ce Bianchi, tout s'explique, dit Orso, trompé par l'air de modération de sa sœur.

— La lettre contrefaite, continua Colomba, dont les yeux commençaient à briller d'un éclat plus vif, est datée du 11 juillet. Tomaso était alors chez son frère, au moulin.

— Oui, dit le maire un peu inquiet.

— Quel intérêt avait donc Tomaso Bianchi ? s'écria Colomba d'un air de triomphe. Le bail de son frère était expiré ; mon père lui avait donné congé le 1er juillet. Voici le registre de mon père, la minute du congé, la lettre d'un homme d'affaires d'Ajaccio qui nous proposait un nouveau meunier.

En parlant ainsi, elle remit au préfet les papiers qu'elle tenait à la main.

Il y eut un moment d'étonnement général. — Le maire pâlit visiblement; Orso, fronçant le sourcil, s'avança pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

— On se moque de nous! s'écria de nouveau Orlanduccio en se levant avec colère. Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici!

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang-froid. Il demanda à examiner les papiers; le préfet les lui remit sans dire un mot. Alors, relevant ses lunettes vertes sur son front, il les parcourut d'un air assez indifférent, pendant que Colomba l'observait avec les yeux d'une tigresse qui voit un daim s'approcher de la tanière de ses petits.

— Mais, dit M. Barricini rabaissant ses lunettes et rendant les papiers au préfet,—connaissant la bonté de feu M. le colonel. . . . Tomaso a pensé . . . il a dû penser . . . que M. le colonel reviendrait sur sa résolution de lui donner congé. . . . De fait, il est resté en possession du moulin, donc. . . .

— C'est moi, dit Colomba d'un ton de mépris, qui le lui ai conservé. Mon père était mort, et dans ma position je devais ménager les clients de ma famille.

— Pourtant, dit le préfet, ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre . . ., cela est clair.

— Ce qui est clair pour moi, interrompit Orso, c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire.

— J'ai encore à contredire une assertion de ces messieurs, dit Colomba.

Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits étaient sans armes, au moins apparentes; ils avaient la cartouchère à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets.

On peut concevoir l'effet que produisit leur subite apparition. Le maire pensa tomber à la renverse ; ses fils se jetèrent bravement devant lui, la main dans la poche de leur habit, cherchant leurs stylets. Le préfet fit un mouvement vers la porte, tandis qu'Orso, saisissant Brandolaccio au collet, lui cria :

— Que viens-tu faire ici, misérable ?

— C'est un guet-apens ! s'écria le maire essayant d'ouvrir la porte ; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

— Bonnes gens ! dit Brandolaccio, n'ayez pas peur de moi ; je ne suis pas si diable que je suis noir. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur.—Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez. — Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, Curé, tu as la langue bien pendue.

— Monsieur le préfet, dit le licencié, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi, plus connu sous le nom du Curé. . . . Ah ! vous me remettez ! Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire. . . .

— Ne prenez pas cette peine, dit le préfet ; je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous. . . . Monsieur della Rebbia, j'aime à croire que vous n'êtes pour rien dans cet odieux complot. Mais êtes-vous maître chez vous ? Faites ouvrir cette porte. Votre sœur aura peut-être à rendre compte des étranges relations qu'elle entretient avec des bandits.

— Monsieur le préfet, s'écria Colomba, daignez entendre ce que va dire cet homme. Vous êtes ici pour rendre justice à tous, et votre devoir est de rechercher la vérité. Parlez, Giocanto Castriconi.

— Ne l'écoutez pas ! s'écrièrent en chœur les trois Barricini.

— Si tout le monde parle à la fois, dit le bandit en souriant, ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce Tomaso en question. Il recevait de fréquentes visites de M. Orlanduccio. . . .

— C'est faux, s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Deux négations valent une affirmation, observa froidement Castriconi. Tomaso avait de l'argent ; il mangeait et buvait du meilleur. J'ai toujours aimé la bonne chère (c'est là mon moindre défaut), et, malgré ma répugnance à frayer avec ce drôle, je me laissai aller à dîner plusieurs fois avec lui. Par reconnaissance, je lui proposai de s'évader avec moi. . . . Une petite . . . pour qui j'avais eu des bontés, m'en avait fourni les moyens. . . . Je ne veux compromettre personne. Tomaso refusa, me dit qu'il était sûr de son affaire, que l'avocat Barricini l'avait recommandé à tous les juges, qu'il sortirait de là blanc comme neige et avec de l'argent dans la poche. Quant à moi, je crus devoir prendre l'air. *Dixi.*

— Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges, répéta résolûment Orlanduccio. Si nous étions en rase campagne, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte.

— En voilà une de bêtise ! s'écria Brandolaccio. Ne vous brouillez pas avec le Curé, Orlanduccio.

— Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia ? dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— Saveria ! Saveria ! criait Orso, ouvrez la porte, de par le diable !

— Un instant, dit Brandolaccio. Nous avons d'abord à filer, nous, de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage, quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trève en se quittant.

Le préfet lui lança un regard de mépris.

— Serviteur à toute la compagnie, dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement : Allons, Brusco, dit-il à son chien, saute pour M. le préfet !

Le chien sauta, les bandits reprirent à la hâte leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et, à un coup de sifflet aigu, la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement.

— Monsieur Barricini, dit Orso avec une fureur concentrée, je vous tiens pour un faussaire. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous.

— Et moi, monsieur della Rebbia, dit le maire, je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits. En attendant, M. le préfet vous recommandera à la gendarmerie.

— Le préfet fera son devoir, dit celui-ci d'un ton sévère. Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, messieurs !

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et Orlanduccio les suivait à reculons lorsque Orso lui dit à voix basse :

— Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet : c'est à vous que j'en destine, à vous et à votre frère.

Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet et se jeta sur Orso comme un furieux ; mais, avant qu'il pût faire usage de son arme, Colomba lui saisit le bras, qu'elle tordit avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas et heurter rudement contre le chambranle de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlanduccio, mais Vincentello avait le sien et rentrait dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps le préfet se jeta entre les combattants.

— A bientôt, Ors' Anton' ! cria Orlanduccio ; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se donner le temps de faire retraite.

Orso et le préfet demeurèrent un quart d'heure sans parler, chacun à un bout de la salle. Colomba, l'orgueil du triomphe sur le front, les considérait tour à tour, appuyée sur le fusil qui avait décidé de la victoire.

— Quel pays ! quel pays ! s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement. Monsieur della Rebbia, vous avez eu tort. Je vous demande votre parole d'honneur de vous abstenir de toute violence et d'attendre que la justice décide dans cette maudite affaire.

— Oui, monsieur le préfet, j'ai eu tort de frapper ce misérable ; mais enfin je l'ai frappé, et je ne puis lui refuser la satisfaction qu'il m'a demandée.

— Eh ! non, il ne veut pas se battre avec vous ! . . . Mais s'il vous assassine. . . . Vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour cela.

— Nous nous garderons, dit Colomba.

— Orlanduccio, dit Orso, me paraît un garçon de courage, et j'augure mieux de lui, monsieur le préfet. Il a été prompt à tirer son stylet, mais à sa place j'en aurais peut-être agi de même ; et je suis heureux que ma sœur n'ait pas un poignet de petite-maîtresse.

— Vous ne vous battrez pas ! s'écria le préfet ; je vous le défends !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'en matière d'honneur je ne reconnais d'autre autorité que celle de ma conscience.

— Je vous dis que vous ne vous battrez pas !

— Vous pouvez me faire arrêter, monsieur . . ., c'est-à-dire, si je me laisse prendre. Mais, si cela arrivait, vous ne feriez que différer une affaire maintenant inévitable. Vous êtes homme d'honneur, monsieur le préfet, et vous savez bien qu'il n'en peut être autrement.

— Si vous faisiez arrêter mon frère, ajouta Colomba,

la moitié du village prendrait son parti, et nous verrions une belle fusillade.

— Je vous préviens, monsieur, dit Orso, et je vous supplie de ne pas croire que je fais une bravade ; je vous préviens que, si M. Barricini abuse de son autorité de maire pour me faire arrêter, je me défendrai.

— Dès aujourd'hui, dit le préfet, M. Barricini est suspendu de ses fonctions. . . . Il se justifiera, je l'espère. . . . Tenez, monsieur, vous m'intéressez. Ce que je vous demande est bien peu de chose : restez chez vous tranquille jusqu'à mon retour de Corte. Je ne serai que trois jours absent. Je reviendrai avec le procureur du roi, et nous débrouillerons alors complètement cette triste affaire. Me promettez-vous de vous abstenir jusque là de toute hostilité ?

— Je ne puis le promettre, monsieur, si, comme je le pense, Orlanduccio me demande une rencontre.

— Comment ! monsieur della Rebbia, vous, militaire français, vous voulez vous battre avec un homme que vous soupçonnez d'un faux ?

— Je l'ai frappé, monsieur.

— Mais, si vous aviez frappé un galérien et qu'il vous en demandât raison, vous vous battriez donc avec lui ? Allons, monsieur Orso ! Eh bien ! je vous demande encore moins : ne cherchez pas Orlanduccio. . . . Je vous permets de vous battre s'il vous demande un rendez-vous.

— Il m'en demandera, je n'en doute point, mais je vous promets de ne pas lui donner d'autres soufflets pour l'engager à se battre.

— Quel pays ! répétait le préfet en se promenant à grands pas. Quand donc reviendrai-je en France ?

— Monsieur le préfet, dit Colomba de sa voix la plus douce, il se fait tard, nous feriez-vous l'honneur de déjeuner ici ?

Le préfet ne put s'empêcher de rire.

— Je suis demeuré déjà trop longtemps ici . . ; cela ressemble à de la partialité. . . . Et cette maudite pierre ! . . . Il faut que je parte. . . . Mademoiselle della Rebbia . . ., que de malheurs vous avez préparés peut-être aujourd'hui ! 5

—Au moins, monsieur le préfet, vous rendrez à ma sœur la justice de croire que ses convictions sont profondes ; et j'en suis sûr maintenant, vous les croyez vous-même bien établies.

— Adieu, monsieur, dit le préfet en lui faisant un 10 signe de la main. Je vous préviens que je vais donner l'ordre au brigadier de gendarmerie de suivre toutes vos démarches.

Lorsque le préfet fut sorti :

— Orso, dit Colomba, vous n'êtes point ici sur le 15 continent. Orlanduccio n'entend rien à vos duels, et d'ailleurs ce n'est pas de la mort d'un brave que ce misérable doit mourir.

— Colomba, ma bonne, tu es la femme forte. Je t'ai de grandes obligations pour m'avoir sauvé un bon 20 coup de couteau. Donne-moi ta petite main que je la baise. Mais, vois-tu, laisse-moi faire. Il y a certaines choses que tu n'entends pas. Donne-moi à déjeuner ; et, aussitôt que le préfet se sera mis en route, fais-moi venir la petite Chilina, qui paraît s'acquitter à merveille des 25 commissions qu'on lui donne. J'aurai besoin d'elle pour porter une lettre.

Pendant que Colomba surveillait les apprêts du déjeuner, Orso monta dans sa chambre et écrivit le billet suivant : 30

" Vous devez être pressé de me rencontrer ; je ne le suis pas moins. Demain matin nous pourrons nous trouver à six heures dans la vallée d'Acquaviva. Je suis très adroit au pistolet, et je ne vous propose pas cette arme. On dit que vous tirez bien le fusil : prenons 35 chacun un fusil à deux coups. Je viendrai accompagné

d'un homme de ce village. Si votre frère veut vous accompagner, prenez un second témoin et prévenez-moi. Dans ce cas seulement j'aurai deux témoins.

"ORSO ANTONIO DELLA REBBIA."

Le préfet, après être resté une heure chez l'adjoint du maire, après être entré pour quelques minutes chez les Barricini, partit pour Corte, escorté d'un seul gendarme. Un quart d'heure après, Chilina porta la lettre qu'on vient de lire et la remit à Orlanduccio en propres mains.

La réponse se fit attendre et ne vint que dans la soirée. Elle était signée de M. Barricini père, et il annonçait à Orso qu'il déférait au procureur du roi la lettre de menaces adressée à son fils. "Fort de ma conscience, ajoutait-il en terminant, j'attends que la justice ait prononcé sur vos calomnies."

Cependant cinq ou six bergers mandés par Colomba arrivèrent pour garnisonner la tour des della Rebbia. Malgré les protestations d'Orso, on pratiqua des *archere* aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il reçut des offres de service de différentes personnes du bourg. Une lettre arriva même du théologien bandit, qui promettait, en son nom et en celui de Brandolaccio, d'intervenir si le maire se faisait assister de la gendarmerie. Il finissait par ce *post-scriptum :* "Oserai-je vous demander ce que pense monsieur le préfet de l'excellente éducation que mon ami donne au chien Brusco ? Après Chilina, je ne connais pas d'élève plus docile et qui montre de plus heureuses dispositions."

XVI

Le lendemain se passa sans hostilités. De part et d'autre on se tenait sur la défensive. Orso ne sortit pas de sa maison, et la porte des Barricini resta constamment fermée. On voyait les cinq gendarmes laissés en garnison à Pietranera se promener sur la place ou aux environs du village, assistés du garde champêtre, seul représentant de la milice urbaine. L'adjoint ne quittait pas son écharpe ; mais, sauf les *archere* aux fenêtres des deux maisons ennemies, rien n'indiquait la guerre. Un Corse seul aurait remarqué que sur la place, autour du chêne vert, on ne voyait que des femmes.

A l'heure du souper, Colomba montra d'un air joyeux à son frère la lettre suivante qu'elle venait de recevoir de miss Nevil :

"Ma chère mademoiselle Colomba, j'apprends avec bien du plaisir, par une lettre de votre frère, que vos inimitiés sont finies. Recevez-en mes compliments. Mon père ne peut plus souffrir Ajaccio depuis que votre frère n'est plus là pour parler guerre et chasser avec lui. Nous partons aujourd'hui, et nous irons coucher chez votre parente, pour laquelle nous avons une lettre. Après-demain, vers onze heures, je viendrai vous demander à goûter de ce bruccio des montagnes, si supérieur, dites-vous, à celui de la ville.

"Adieu, chère mademoiselle Colomba.—Votre amie,

"Lydia Nevil."

— Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre ? s'écria Orso.

— Vous voyez, par la date de la sienne, que mademoiselle Lydia devait être en route quand votre lettre

est arrivée à Ajaccio. Vous lui disiez donc de ne pas venir ?

— Je lui disais que nous étions en état de siège. Ce n'est pas, ce me semble, une situation à recevoir du monde.

— Bah ! ces Anglais sont des gens singuliers. Elle me disait, la dernière nuit que j'ai passée dans sa chambre, qu'elle serait fâchée de quitter la Corse sans avoir vu une belle vendette. Si vous le vouliez, Orso, on pourrait lui donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis ?

— Sais-tu, dit Orso, que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba ? Tu aurais été un excellent militaire.

— Peut-être. En tout cas je vais faire mon bruccio.

— C'est inutile. Il faut envoyer quelqu'un pour les prévenir et les arrêter avant qu'ils se mettent en route.

— Oui ? vous voulez envoyer un messager par le temps qu'il fait, pour qu'un torrent l'emporte avec votre lettre. . . . Que je plains les pauvres bandits par cet orage ! Heureusement, ils ont de bons *piloni*.[1] . . . Savez-vous ce qu'il faut faire, Orso ? Si l'orage cesse, partez demain de très bonne heure, et arrivez chez notre parente avant que vos amis se soient mis en route. Cela vous sera facile, miss Lydia se lève toujours tard. Vous leur conterez ce qui s'est passé chez nous ; et s'ils persistent à venir, nous aurons grand plaisir à les recevoir.

Orso se hâta de donner son assentiment à ce projet, et Colomba, après quelques moments de silence :

— Vous croyez peut-être, Orso, reprit-elle, que je plaisantais lorsque je vous parlais d'un assaut contre la maison Barricini ? Savez-vous que nous sommes en force, deux contre un au moins ? Depuis que le préfet a suspendu le maire, tous les hommes d'ici sont pour nous. Nous pourrions les hacher. Il serait facile d'entamer

[1] Manteau de drap très épais, garni d'un capuchon.

l'affaire. Si vous le vouliez, j'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes ; ils sortiraient. . . . Peut-être . . . car ils sont si lâches ! peut-être tireraient-ils sur moi par leurs *archere ;* ils me manqueraient. Tout est dit alors : ce sont eux qui attaquent. Tant pis pour les vaincus : dans une bagarre où trouver ceux qui ont fait un bon coup ? Croyez-en votre sœur, Orso ; les robes noires qui vont venir saliront du papier, diront bien des mots inutiles. Il n'en résultera rien. Le vieux renard trouverait moyen de leur faire voir des étoiles en plein midi. Ah ! si le préfet ne s'était pas mis devant Vincentello, il y en avait un de moins.

Tout cela était dit avec le même sang-froid qu'elle mettait l'instant d'auparavant à parler des préparatifs du bruccio.

Orso, stupéfait, regardait sa sœur avec une admiration mêlée de crainte.

— Ma douce Colomba, dit-il en se levant de table, tu es, je le crains, le diable en personne : mais sois tranquille. Si je ne parviens à faire pendre les Barricini, je trouverai moyen d'en venir à bout d'une autre manière. Balle chaude ou fer froid ![1] Tu vois que je n'ai pas oublié le corse.

— Le plus tôt serait le mieux, dit Colomba en soupirant. Quel cheval monterez-vous demain, Ors' Anton' ?

— Le noir. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour lui faire donner de l'orge.

Orso s'étant retiré dans sa chambre, Colomba envoya coucher Saveria et les bergers, et demeura seule dans la cuisine où se préparait le bruccio. De temps en temps elle prêtait l'oreille et paraissait attendre impatiemment que son frère se fût couché. Lorsqu'elle le crut enfin endormi, elle prit un couteau, s'assura qu'il était tranchant, mit ses petits pieds dans de gros souliers, et, sans faire le moindre bruit, elle entra dans le jardin.

[1] *Palla calda u farru freddu*, locution très usitée.

Le jardin, fermé de murs, touchait à un terrain assez vaste, enclos de haies, où l'on mettait les chevaux, car les chevaux corses ne connaissent guère l'écurie. En général on les lâche dans un champ, et l'on s'en rapporte à leur intelligence pour trouver à se nourrir et à s'abriter contre le froid et la pluie.

Colomba ouvrit la porte du jardin avec la même précaution, entra dans l'enclos, et en sifflant doucement elle attira près d'elle les chevaux, à qui elle portait souvent du pain et du sel. Dès que le cheval noir fut à sa portée, elle le saisit fortement par la crinière et lui fendit l'oreille avec son couteau. Le cheval fit un bond terrible et s'enfuit en faisant entendre ce cri aigu qu'une vive douleur arrache quelquefois aux animaux de son espèce. Satisfaite alors, Colomba rentrait dans le jardin, lorsque Orso ouvrit sa fenêtre et cria : "Qui va là ?" En même temps elle entendit qu'il armait son fusil. Heureusement pour elle, la porte du jardin était dans une obscurité complète, et un grand figuier la couvrait en partie. Bientôt, aux lueurs intermittentes qu'elle vit briller dans la chambre de son frère, elle conclut qu'il cherchait à rallumer sa lampe. Elle s'empressa alors de fermer la porte du jardin, et se glissant le long des murs, de façon que son costume noir se confondît avec le feuillage sombre des espaliers, elle parvint à rentrer dans la cuisine quelques moments avant qu'Orso ne parût.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Il m'a semblé, dit Orso, qu'on ouvrait la porte du jardin.

— Impossible. Le chien aurait aboyé. Au reste, allons voir.

Orso fit le tour du jardin, et après avoir constaté que la porte extérieure était bien fermée, un peu honteux de cette fausse alerte, il se disposa à regagner sa chambre.

— J'aime à voir, mon frère, dit Colomba, que vous devenez prudent, comme on doit l'être dans votre position.

— Tu me formes, répondit Orso. Bonsoir.

Le matin avec l'aube Orso était levé, prêt à partir. Son costume annonçait à la fois la prétention à l'élégance d'un homme qui va se présenter devant une femme à qui il veut plaire, et la prudence d'un Corse en vendette. Par-dessus une redingote bleue bien serrée à la taille, il portait en bandoulière une petite boîte de fer-blanc contenant des cartouches, suspendue à un cordon de soie verte; son stylet était placé dans une poche de côté, et il tenait à la main le beau fusil de Manton chargé à balles. Pendant qu'il prenait à la hâte une tasse de café versée par Colomba, un berger était sorti pour seller et brider le cheval. Orso et sa sœur le suivirent de près et entrèrent dans l'enclos. Le berger s'était emparé du cheval, mais il avait laissé tomber selle et bride, et paraissait saisi d'horreur, pendant que le cheval, qui se souvenait de la blessure de la nuit précédente et qui craignait pour son autre oreille, se cabrait, ruait, hennissait, faisait le diable à quatre.

— Allons, dépêche-toi! lui cria Orso.

— Ha! Ors' Anton'! ha! Ors' Anton'! s'écriait le berger, sang de la Madone! etc.

C'étaient des imprécations sans nombre et sans fin, dont la plupart ne pourraient se traduire.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Colomba.

Tout le monde s'approcha du cheval, et, le voyant sanglant et l'oreille fendue, ce fut une exclamation générale de surprise et d'indignation. Il faut savoir que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corses, à la fois une vengeance, un défi et une menace de mort. "Rien qu'un coup de fusil n'est capable d'expier ce forfait." Bien qu'Orso, qui avait longtemps vécu sur le continent, sentît moins qu'un autre l'énormité de l'outrage, cependant, si dans ce moment quelque barriciniste se fût présenté à lui, il est probable qu'il lui eût fait immédiatement expier une insulte qu'il attribuait à ses ennemis.

— Les lâches coquins ! s'écria-t-il, se venger sur une pauvre bête, lorsqu'ils n'osent me rencontrer en face !

— Qu'attendons-nous ? s'écria Colomba impétueusement. Ils viennent nous provoquer, mutiler nos chevaux, et nous ne leur répondrions pas ! Êtes-vous hommes ?

— Vengeance ! répondirent les bergers. Promenons le cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffo, en un tour de main je la ferai flamber.

Un autre proposait d'aller chercher les échelles du clocher de l'église ; un troisième, d'enfoncer les portes de la maison Barricini au moyen d'une poutre déposée sur la place et destinée à quelque bâtiment en construction. Au milieu de toutes ces voix furieuses, on entendait celle de Colomba annonçant à ses satellites qu'avant de se mettre à l'œuvre chacun allait recevoir d'elle un grand verre d'anisette.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, l'effet qu'elle s'était promis de sa cruauté envers le pauvre cheval était perdu en grande partie pour Orso. Il ne doutait pas que cette mutilation sauvage ne fût l'œuvre d'un de ses ennemis, et c'était Orlanduccio qu'il soupçonnait particulièrement ; mais il ne croyait pas que ce jeune homme, provoqué et frappé par lui, eût effacé sa honte en fendant l'oreille à un cheval. Au contraire, cette basse et ridicule vengeance augmentait son mépris pour ses adversaires, et il pensait maintenant avec le préfet que de pareilles gens ne méritaient pas de se mesurer avec lui. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il déclara à ses partisans confondus qu'ils eussent à renoncer à leurs intentions belliqueuses, et que la justice, qui allait venir, vengerait fort bien l'oreille de son cheval.

— Je suis le maître ici, ajouta-t-il d'un ton sévère, et j'entends qu'on m'obéisse. Le premier qui s'avisera de

parler encore de tuer ou de brûler, je pourrai bien le brûler à son tour. Allons ! qu'on me selle le cheval gris.

— Comment, Orso, dit Colomba en le tirant à l'écart, vous souffrez qu'on nous insulte ! Du vivant de notre père, jamais les Barricini n'eussent osé mutiler une bête à nous.

— Je te promets qu'ils auront lieu de s'en repentir ; mais c'est aux gendarmes et aux geôliers à punir des misérables qui n'ont de courage que contre des animaux. Je te l'ai dit, la justice me vengera d'eux . . . ou sinon . . . tu n'auras besoin de me rappeler de qui je suis fils. . . .

— Patience ! dit Colomba en soupirant.

— Souviens-toi bien, ma sœur, poursuivit Orso, que si à mon retour je trouve qu'on a fait quelque démonstration contre les Barricini, jamais je ne te le pardonnerai. Puis, d'un ton plus doux : Il est fort possible, fort probable même, ajouta-t-il, que je reviendrai ici avec le colonel et sa fille ; fais en sorte que leurs chambres soient en ordre, que le déjeuner soit bon, enfin que nos hôtes soient le moins mal possible. C'est très bien, Colomba, d'avoir du courage, mais il faut encore qu'une femme sache tenir une maison. Allons, embrasse-moi, sois sage ; voilà le cheval gris sellé.

— Orso, dit Colomba, vous ne partirez point seul.

— Je n'ai besoin de personne, dit Orso, et je te réponds que je ne me laisserai pas couper l'oreille.

— Oh ! jamais je ne vous laisserai partir seul en temps de guerre. Ho ! Polo Griffo ! Gian' Francè ! Memmo ! prenez vos fusils ; vous allez accompagner mon frère.

Après une discussion assez vive, Orso dut se résigner à se faire suivre d'une escorte. Il prit parmi ses bergers les plus animés ceux qui avaient conseillé le plus haut de commencer la guerre ; puis, après avoir renouvelé ses injonctions à sa sœur et aux bergers restants, il se mit

en route, prenant cette fois un détour pour éviter la maison Barricini.

Déjà ils étaient loin de Pietranera, et marchaient de grande hâte, lorsqu'au passage d'un petit ruisseau qui se perdait dans un marécage le vieux Polo Griffo aperçut plusieurs cochons confortablement couchés dans la boue, jouissant à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'eau. Aussitôt, ajustant le plus gros, il lui tira un coup de fusil dans la tête et le tua sur la place. Les camarades du mort se levèrent et s'enfuirent avec une légèreté surprenante ; et bien que l'autre berger fît feu à son tour, ils gagnèrent sains et saufs un fourré où ils disparurent.

— Imbéciles ! s'écria Orso ; vous prenez des cochons pour des sangliers.

— Non pas, Ors' Anton', répondit Polo Griffo ; mais ce troupeau appartient à l'avocat, et c'est pour lui apprendre à mutiler nos chevaux.

— Comment, coquins ! s'écria Orso transporté de fureur, vous imitez les infamies de nos ennemis ! Quittez-moi, misérables. Je n'ai pas besoin de vous. Vous n'êtes bons qu'à vous battre contre des cochons. Je jure Dieu que si vous osez me suivre je vous casse la tête !

Les deux bergers s'entre-regardèrent interdits. Orso donna des éperons à son cheval et disparut au galop.

— Eh bien ! dit Polo Griffo, en voilà d'une bonne ! Aimez donc les gens pour qu'ils vous traitent comme cela ! Le colonel, son père, t'en a voulu parce que tu as une fois couché en joue l'avocat. . . . Grande bête, de ne pas tirer ! . . . Et le fils . . . tu vois ce que j'ai fait pour lui. . . . Il parle de me casser la tête, comme on fait d'une gourde qui ne tient plus le vin. Voilà ce qu'on apprend sur le continent, Memmo !

— Oui, et si l'on sait que tu as tué ce cochon, on te fera un procès, et Ors' Anton' ne voudra pas parler aux juges ni payer l'avocat. Heureusement personne ne t'a vu, et sainte Nega est là pour te tirer d'affaire.

Après une courte délibération, les deux bergers conclurent que le plus prudent était de jeter le porc dans une fondrière ; projet qu'ils mirent à exécution, bien entendu après avoir pris chacun quelques grillades sur l'innocente victime de la haine des della Rebbia et des Barricini.

XVII

DÉBARRASSÉ de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis. "Le procès que je vais avoir avec ces misérables Barricini, se disait-il, va m'obliger d'aller à Bastia. Pourquoi n'accompagnerais-je pas miss Nevil ? Pourquoi, de Bastia, n'irions-nous pas ensemble aux eaux d'Orezza ?" Tout à coup des souvenirs d'enfance lui rappelèrent nettement ce site pittoresque. Il se crut transporté sur une verte pelouse au pied des châtaigniers séculaires. Sur un gazon d'une herbe lustrée, parsemé de fleurs bleues ressemblant à des yeux qui lui souriaient, il voyait miss Lydia assise auprès de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil, qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient plus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles d'amour qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baiser ce pied ; mais une des mains de miss Lydia n'était pas gantée, et elle tenait une pâquerette. Orso lui prenait cette pâquerette, et la main de Lydia

serrait la sienne ; et il baisait la pâquerette, et puis la main, et on ne se fâchait pas. . . . Et toutes ces pensées l'empêchaient de faire attention à la route qu'il suivait, et cependant il trottait toujours. Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la blanche main de miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

— Où allez-vous ainsi, Ors' Anton' ? disait-elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici ?

— Mon ennemi ! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il ?

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah ! il m'attend ! Tu l'as vu ?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il ?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle ? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

— N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous vouliez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de miss Nevil,

changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini rallumaient sa colère, et l'excitaient à chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis récemment brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés. Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir sortir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au maquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, plantés confusément, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la roideur de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre ; et il

n'était guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

— Misérable lâche ! s'écria Orso. . . .

— Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue ; l'autre le frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant ; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait lentement vers le ciel ; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le maquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le rechargea à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue. C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits, annonçant sans doute l'arrivée de son maître; et jamais honnête homme ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien le peut faire; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparaissait sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude; puis il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il

s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avançait rapidement malgré la roideur de la pente.

— A moi, Brando ! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

— Ho ! Ors' Anton' ! vous êtes blessé ! lui demanda Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres ? . . .

— Au bras.

— Au bras ! ce n'est rien. Et l'autre ?

— Je crois l'avoir touché.

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :

— Salut au seigneur Orlanduccio, dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave :

— Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

— Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh ! il s'en garderait ; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou ! Bon fusil, ma foi ! Quel calibre ! Ça vous écarbouille une cervelle ! Dites donc, Ors' Anton', quand j'ai entendu d'abord pif ! pif ! je me suis dit : Sacrebleu ! ils escofient mon lieutenant. Puis j'entends boum ! boum ! Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : il riposte. . . . Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ?

Le chien le mena à l'autre enclos.

— Excusez ! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double ! rien que cela ! Peste ! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

— Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ! demanda Orso.

— Allons ! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant ! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez

qu'on vous le ramasse. . . . En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui ! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà ! Maintenant qui diable héritera ?

— Quoi ! Vincentello mort aussi ? 5

— Très mort. Bonne santé à nous autres ![1] Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello : il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire : Sommeil de plomb. Pauvre diable ! 10

Orso détourna la tête avec horreur.

— Es-tu sûr qu'il soit mort ?

— Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là . . ., dans la poitrine, à gauche ? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double ! Ah ! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups ! . . . A balle ! . . . Les deux frères ! . . . S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa. . . . On fera mieux une autre fois. . . . Quel coup, Ors' Anton' ! . . . Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes ! 15 20

Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet. 25

— Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à mademoiselle Colomba. . . . Hein ! qu'est-ce que je vois ? cet accroc sur la poitrine ? . . . Rien n'est entré par là ? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer les doigts. . . . Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt ? . . . Pas trop ? . . . C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate. . . . Voilà votre redingote perdue. . . . Pourquoi diable vous 30

[1] *Salute a noi !* Exclamation qui accompagne ordinairement le mot de *mort*, et qui lui sert comme de correctif.

faire si beau ? Alliez-vous à la noce ? . . . Là, buvez une goutte de vin. . . . Pourquoi donc ne portez-vous pas de gourde ? Est-ce qu'un Corse sort jamais sans gourde ?

Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier :

— Coup double ! tous les deux roides morts ! . . . C'est le curé qui va rire. . . . Coup double ! Ah ! voici enfin cette petite tortue de Chilina.

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

— Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein ?

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

— Ce n'est rien, continua le bandit : va voir plus loin, là-bas.

L'enfant fit un nouveau signe de croix.

— Est-ce vous, mon oncle ? demanda-t-elle timidement.

— Moi ! est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien ? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

— Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au maquis de la Stazzona. Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traiterons de notre mieux. Quand nous serons à la croix de Sainte-Christine, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle, et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez tout dire à la petite, Ors' Anton' : elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis. Et d'un ton de tendresse : Va, coquine, disait-il, sois excommuniée,

sois maudite, friponne! Brandolaccio, superstitieux comme beaucoup de bandits, craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président à l'*Annocchiatura*[1] ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

— Où veux-tu que j'aille, Brando? dit Orso d'une voix éteinte.

— Parbleu! vous avez à choisir: en prison ou bien au maquis. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au maquis, Ors' Anton'!

— Adieu donc toutes mes espérances! s'écria douloureusement le blessé.

— Vos espérances? Diantre! espériez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups? . . . Ah çà! comment diable vous ont-ils touché? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

— Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

— C'est vrai, j'oubliais. . . . Pif! pif! boum! boum! . . . coup double d'une main![2] . . . Quand on fera mieux, je m'irai pendre! Allons, vous voilà monté . . ; avant de partir, regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu.

Orso donna des éperons à son cheval; pour rien au monde il n'eût voulu voir les malheureux à qui il venait de donner la mort.

— Tenez, Ors' Anton', dit le bandit s'emparant de la bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement? Eh bien! sans vous offenser, ces deux pauvres

[1] Fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par la parole.

[2] Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse.

jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser. . . . Si beaux . . . si forts . . . si jeunes ! . . . Orlanduccio avec qui j'ai chassé tant de fois. . . . Il m'a donné, il y a quatre jours, un paquet de cigares. . . . Vincentello, qui était toujours de si belle humeur ! . . . C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire . . . et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette. . . . Mais moi, je n'étais pas dans votre vengeance. . . . Je sais que vous avez raison ; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'était une vieille famille. . . . En voilà encore une qui fausse compagnie ! . . . et par un coup double ! c'est piquant.

Faisant ainsi l'oraison funèbre des Barricini, Brandolaccio conduisait en hâte Orso, Chilina et le chien Brusco vers le maquis de la Stazzona.

XVIII

Cependant Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne, et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude. On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité. Vers onze heures une cavalcade assez nombreuse entra dans Pietranera ; c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : "Avez-vous vu mon frère ?" Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

— Peut-être que votre frère aura pris par le haut, dit le guide, nous, nous sommes venus par le bas.

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Miss Nevil s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa le colonel de se mettre à table, et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir d'homme de chercher à rassurer des femmes, le colonel proposa son explication aussi.

— Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du gibier ; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière toute pleine. Parbleu ! ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille : Je parie que c'est della Rebbia qui chasse. Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit.

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni le colonel, ni sa fille, ni le guide, n'avaient fait grande attention à ce point capital.

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et força ses hôtes à se mettre à table ; mais,

sauf le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et, plus tristement encore, s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante, à laquelle personne ne prêtait la moindre attention et qu'interrompaient de longs intervalles de silence.

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval.

— Ah ! cette fois, c'est mon frère, dit Colomba en se levant.

Mais à la vue de Chilina montée à califourchon sur le cheval d'Orso :

— Mon frère est mort ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du chœur d'Othello : "Il vit !" Colomba cessa de l'étreindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

— Les autres ? demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes :

— Rentrons prendre le café.

L'Iris des bandits en avait long à raconter. Son patois, traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à miss Lydia ; mais Colomba écoutait d'un air impassible ; seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter

que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui.—C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus ; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait. A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui fondit en larmes et ne jugea pas à propos de traduire à son père cette partie de la narration.

— Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez.

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie. En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sang-froid, il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer ; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler ; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail pour dire au colonel :

— Deux hommes si adroits ! si terribles ! . . . Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras . . . il les a abattus tous les deux. Quel courage, colonel ! N'est-ce pas un héros ? Ah ! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre ! . . . Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère ! . . . Je l'avais dit : l'épervier déploiera ses ailes ! . . . Vous

vous trompiez à son air si doux. . . . C'est qu'auprès de vous, miss Nevil. . . . Ah ! s'il vous voyait travailler pour lui. . . . Pauvre Orso !

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner* et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pietranera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso était dans le maquis ; qu'il avait un bandit pour le soigner ; qu'il courait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges ; enfin qu'elle ferait en sorte qu'un chirurgien habile se rendît en secret auprès de lui.

— Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second.

Le colonel ne comprenait rien à l'affaire, et sa fille ne faisait que soupirer et s'essuyer les yeux.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse : " Que dira M. le préfet ! " Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre,

baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà roidis, comme pour leur éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. "Vengeance! vengeance!" crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

— Lâches! s'écria-t-elle, vous tirez sur des femmes, sur des étrangers! Êtes-vous Corses? êtes-vous hommes? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez! je vous défie. Je suis seule; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes; cela est digne de vous. . . . Vous n'osez, lâches que vous êtes! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang!

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver. L'adjoint, les

gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison :

— Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle; laissez ce vieillard emporter sa chair. A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre? — Giudice Barricini! souviens-toi du deux août! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire! Mon père y avait inscrit ta dette; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini!

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissiper lentement. Elle referma sa porte, et rentrant dans la salle à manger, dit au colonel :

— Je vous demande bien pardon pour mes compatriotes, Monsieur. Je n'aurais jamais cru que des Corses tirassent sur une maison où il y a des étrangers, et je suis honteuse pour mon pays.

Le soir, miss Lydia s'étant retirée dans sa chambre, le colonel l'y suivit et lui demanda s'ils ne feraient pas bien de quitter dès le lendemain un village où l'on était exposé à chaque instant à recevoir une balle dans la tête, et le plus tôt possible un pays où l'on ne voyait que meurtres et trahisons.

Miss Nevil fut quelque temps sans répondre, et il était évident que la proposition de son père ne lui causait pas un médiocre embarras. Enfin elle dit :

— Comment pourrions-nous quitter cette malheureuse

jeune personne dans un moment où elle a tant besoin de consolation ? Ne trouvez-vous pas, mon père, que cela serait cruel à nous ?

— C'est pour vous que je parle, ma fille, dit le colonel ; et si je vous savais en sûreté dans l'hôtel d'Ajaccio, je vous assure que je serais fâché de quitter cette île maudite sans avoir serré la main à ce brave della Rebbia.

— Eh bien ! mon père, attendons encore, et, avant de partir, assurons-nous bien que nous ne pouvons leur rendre aucun service.

— Bon cœur ! dit le colonel en baisant sa fille au front. J'aime à te voir ainsi te sacrifier pour adoucir le malheur des autres. Restons ; on ne se repent jamais d'avoir fait une bonne action.

Miss Lydia s'agitait dans son lit sans pouvoir dormir. Tantôt les bruits vagues qu'elle entendait lui paraissaient les préparatifs d'une attaque contre la maison ; tantôt, rassurée pour elle-même, elle pensait au pauvre blessé, étendu probablement à cette heure sur la terre froide, sans autres secours que ceux qu'il pouvait attendre de la charité d'un bandit. Elle se le représentait couvert de sang, se débattant dans des souffrances horribles ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, toutes les fois que l'image d'Orso se présentait à son esprit, il lui apparaissait toujours tel qu'elle l'avait vu au moment de son départ, pressant sur ses lèvres le talisman qu'elle lui avait donné. . . . Puis elle songeait à sa bravoure. Elle se disait que le danger terrible auquel il venait d'échapper, c'était à cause d'elle, pour la voir un peu plus tôt, qu'il s'y était exposé. Peu s'en fallait qu'elle ne se persuadât que c'était pour la défendre qu'Orso s'était fait casser le bras. Elle se reprochait sa blessure, mais elle l'en admirait davantage ; et si le fameux coup double n'avait pas, à ses yeux, autant de mérite qu'à ceux de Brandolaccio et de Colomba, elle trouvait cependant que peu de

héros de roman auraient montré autant d'intrépidité, autant de sang-froid dans un aussi grand péril.

La chambre qu'elle occupait était celle de Colomba. Au-dessus d'une espèce de prie-Dieu en chêne, à côté d'une palme bénite, était suspendu à la muraille un portrait en miniature d'Orso en uniforme de sous-lieutenant. Miss Nevil détacha ce portrait, le considéra longtemps, et le posa enfin auprès de son lit, au lieu de le remettre à sa place. Elle ne s'endormit qu'à la pointe du jour, et le soleil était déjà fort élevé au-dessus de l'horizon lorsqu'elle s'éveilla. Devant son lit elle aperçut Colomba, qui attendait immobile le moment où elle ouvrirait les yeux.

— Eh bien ! Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien mal dans notre pauvre maison ? lui dit Colomba. Je crains que vous n'ayez guère dormi.

— Avez-vous de ses nouvelles, ma chère amie ? dit miss Nevil en se levant sur son séant.

Elle aperçut le portrait d'Orso, et se hâta de jeter un mouchoir pour le cacher.

— Oui, j'ai de ses nouvelles, dit Colomba en souriant. Et, prenant le portrait :

— Le trouvez-vous ressemblant ? Il est mieux que cela.

— Mon Dieu ! . . . dit miss Nevil toute honteuse, j'ai détaché . . . par distraction . . . ce portrait. . . . J'ai le défaut de toucher à tout . . . et de ne ranger rien. . . . Comment est votre frère ?

— Assez bien. Giocanto est venu ici ce matin avant quatre heures. Il m'apportait une lettre . . . pour vous, miss Lydia ; Orso ne m'a pas écrit, à moi. Il y a bien sur l'adresse : A Colomba ; mais plus bas : Pour miss N. . . . Les sœurs ne sont point jalouses. Giocanto dit qu'il a bien souffert pour écrire. Giocanto, qui a une main superbe, lui avait offert d'écrire sous sa dictée. Il n'a pas voulu. Il écrivait avec un crayon, couché sur le

dos. Brandolaccio tenait le papier. A chaque instant mon frère voulait se lever, et alors, au moindre mouvement, c'étaient dans son bras des douleurs atroces. C'était pitié, disait Giocanto. Voici sa lettre.

Miss Nevil lut la lettre, qui était écrite en anglais, sans doute par surcroît de précaution. Voici ce qu'elle contenait :

"MADEMOISELLE,

"Une malheureuse fatalité m'a poussé ; j'ignore ce que diront mes ennemis, quelles calomnies ils inventeront. Peu m'importe, si vous, Mademoiselle, vous n'y donnez pas créance. Depuis que je vous ai vue, je m'étais bercé de rêves insensés. Il a fallu cette catastrophe pour me montrer ma folie ; je suis raisonnable maintenant. Je sais quel est l'avenir qui m'attend, et il me trouvera résigné. Cette bague que vous m'avez donnée et que je croyais un talisman de bonheur, je n'ose la garder. Je crains, miss Nevil, que vous n'ayez du regret d'avoir si mal placé vos dons ; ou plutôt, je crains qu'elle me rappelle le temps où j'étais fou. Colomba vous la remettra. . . . Adieu, Mademoiselle, vous allez quitter la Corse, et je ne vous verrai plus ; mais dites à ma sœur que j'ai encore votre estime, et, je le dis avec assurance, je la mérite toujours.

"O. D. R."

Miss Lydia s'était détournée pour lire cette lettre, et Colomba, qui l'observait attentivement, lui remit la bague égyptienne en lui demandant du regard ce que cela signifiait. Mais miss Lydia n'osait lever la tête, et elle considérait tristement la bague, qu'elle mettait à son doigt et qu'elle retirait alternativement.

— Chère miss Nevil, dit Colomba, ne puis-je savoir ce que vous dit mon frère ? Vous parle-t-il de son état ?

— Mais . . . dit miss Lydia en rougissant, il n'en parle pas. . . . Sa lettre est en anglais. . . . Il me charge de dire à mon père. . . . Il espère que le préfet pourra arranger. . . .

Colomba, souriant avec malice, s'assit sur le lit, prit les deux mains de miss Nevil, et la regardant avec ses yeux pénétrants :

— Serez-vous bonne ? lui dit-elle. N'est-ce pas que vous répondrez à mon frère ? Vous lui ferez tant de bien ! Un moment l'idée m'est venue de vous réveiller lorsque sa lettre est arrivée, et puis je n'ai pas osé.

—Vous avez eu bien tort, dit miss Nevil, si un mot de moi pouvait le. . . .

— Maintenant je ne puis lui envoyer de lettres. Le préfet est arrivé, et Pietranera est pleine de ses estafiers. Plus tard nous verrons. Ah ! si vous connaissiez mon frère, miss Nevil, vous l'aimeriez comme je l'aime. . . . Il est si bon ! si brave ! songez donc à ce qu'il a fait ! Seul contre deux et blessé !

Le préfet était de retour. Instruit par un exprès de l'adjoint, il était venu accompagné de gendarmes et de voltigeurs, amenant de plus procureur du roi, greffier et le reste pour instruire sur la nouvelle et terrible catastrophe qui compliquait, ou si l'on veut qui terminait les inimitiés des familles de Pietranera. Peu après son arrivée, il vit le colonel Nevil et sa fille, et ne leur cacha pas qu'il craignait que l'affaire ne prît une mauvaise tournure.

— Vous savez, dit-il, que le combat n'a pas eu de témoins ; et la réputation d'adresse et de courage de ces deux malheureux jeunes gens était si bien établie, que tout le monde se refuse à croire que M. della Rebbia ait pu les tuer sans l'assistance des bandits auprès desquels on le dit réfugié.

— C'est impossible, s'écria le colonel ; Orso della Rebbia est un garçon plein d'honneur ; je réponds de lui.

— Je le crois, dit le préfet, mais le procureur du roi (ces messieurs soupçonnent toujours) ne me paraît pas très favorablement disposé. Il a entre les mains une pièce fâcheuse pour votre ami. C'est une lettre menaçante adressée à Orlanduccio, dans laquelle il lui donne un rendez-vous . . . et ce rendez-vous lui paraît une embuscade.

— Cet Orlanduccio, dit le colonel, a refusé de se battre comme un galant homme.

— Ce n'est pas l'usage ici. On s'embusque, on se tue par derrière, c'est la façon du pays. Il y a bien une déposition favorable ; c'est celle d'une enfant qui affirme avoir entendu quatre détonations, dont les deux dernières, plus fortes que les autres, provenaient d'une arme de gros calibre comme le fusil de M. della Rebbia. Malheureusement cette enfant est la nièce de l'un des bandits que l'on soupçonne de complicité, et elle a sa leçon faite.

— Monsieur, interrompit miss Lydia, rougissant jusqu'au blanc des yeux, nous étions sur la route quand les coups de fusil ont été tirés, et nous avons entendu la même chose.

— En vérité ? Voilà qui est important. Et vous, colonel, vous avez sans doute fait la même remarque ?

— Oui, reprit vivement miss Nevil : c'est mon père, qui a l'habitude des armes, qui a dit : Voilà M. della Rebbia qui tire avec mon fusil.

— Et ces coups de fusil que vous avez reconnus, c'étaient bien les derniers ?

— Les deux derniers, n'est-ce pas, mon père ?

Le colonel n'avait pas très bonne mémoire ; mais en toute occasion il n'avait garde de contredire sa fille.

— Il faut sur-le-champ parler de cela au procureur du roi, colonel. Au reste, nous attendons ce soir un chirurgien qui examinera les cadavres et vérifiera si les blessures ont été faites avec l'arme en question.

— C'est moi qui l'ai donnée à Orso, dit le colonel, et

je voudrais la savoir au fond de la mer. . . . C'est-à-dire . . . le brave garçon ! je suis bien aise qu'il l'ait eue entre les mains ; car, sans mon Manton, je ne sais trop comment il s'en serait tiré.

XIX

Le chirurgien arriva un peu tard. Il avait eu son aventure sur la route. Rencontré par Giocanto Castriconi, il avait été sommé avec la plus grande politesse de venir donner ses soins à un homme blessé. On l'avait conduit auprès d'Orso, et il avait mis le premier appareil à sa blessure. Ensuite le bandit l'avait reconduit assez loin, et l'avait fort édifié en lui parlant des plus fameux professeurs de Pise, qui, disait-il, étaient ses intimes amis.

— Docteur, dit le théologien en le quittant, vous m'avez inspiré trop d'estime pour que je croie nécessaire de vous rappeler qu'un médecin doit être aussi discret qu'un confesseur. Et il faisait jouer la batterie de son fusil. Vous avez oublié le lieu où nous avons eu l'honneur de nous voir. Adieu, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Colomba supplia le colonel d'assister à l'autopsie des cadavres.

— Vous connaissez mieux que personne le fusil de mon frère, dit-elle, et votre présence sera fort utile. D'ailleurs il y a tant de méchantes gens ici que nous courrions de grands risques si nous n'avions personne pour défendre nos intérêts.

Restée seule avec miss Lydia, elle se plaignit d'un grand mal de tête, et lui proposa une promenade à quelques pas du village.

— Le grand air me fera du bien, disait-elle. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré ! Tout en marchant elle lui parlait de son frère ; et miss Lydia, que ce sujet intéressait assez vivement, ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait beaucoup de Pietranera. Le soleil se couchait quand elle en fit l'observation et engagea Colomba à rentrer. Colomba connaissait une traverse qui, disait-elle, abrégeait beaucoup le retour : et, quittant le sentier qu'elle suivait, elle en prit un autre en apparence beaucoup moins fréquenté. Bientôt elle se mit à gravir un coteau tellement escarpé qu'elle était obligée continuellement pour se soutenir de s'accrocher d'une main à des branches d'arbres, pendant que de l'autre elle tirait sa compagne après elle. Au bout d'un grand quart d'heure de cette pénible ascension elles se trouvèrent sur un petit plateau couvert de myrtes et d'arbousiers, au milieu de grandes masses de granit qui perçaient le sol de tous côtés. Miss Lydia était très fatiguée, le village ne paraissait pas, et il faisait presque nuit.

— Savez-vous, ma chère Colomba, dit-elle, que je crains que nous ne soyons égarées ?

— N'ayez pas peur, répondit Colomba. Marchons toujours, suivez-moi.

— Mais je vous assure que vous vous trompez ; le village ne peut pas être de ce côté-là. Je parierais que nous lui tournons le dos. Tenez, ces lumières que nous voyons si loin, certainement c'est là qu'est Pietranera.

— Ma chère amie, dit Colomba d'un air agité, vous avez raison ; mais à deux cents pas d'ici . . . dans ce maquis. . . .

— Eh bien ?

— Mon frère y est : je pourrais le voir et l'embrasser si vous vouliez.

Miss Nevil fit un mouvement de surprise.

— Je suis sortie de Pietranera, poursuivit Colomba, sans être remarquée, parce que j'étais avec vous . . .

autrement on m'aurait suivie. . . . Être si près de lui et ne pas le voir ! . . . Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi voir mon pauvre frère ? Vous lui feriez tant de plaisir !

— Mais, Colomba . . . ce ne serait pas convenable de ma part.

— Je comprends. Vous autres femmes des villes, vous vous inquiétez toujours de ce qui est convenable ; nous autres femmes de village, nous ne pensons qu'à ce qui est bien.

— Mais il est si tard ! . . . Et votre frère, que pensera-t-il de moi ?

— Il pensera qu'il n'est point abandonné par ses amis, et cela lui donnera du courage pour souffrir.

— Et mon père, il sera si inquiet. . . .

— Il vous sait avec moi. . . . Eh bien ! décidez-vous. . . . Vous regardiez son portrait ce matin, ajouta-t-elle avec un sourire de malice.

— Non . . . vraiment, Colomba, je n'ose . . . ces bandits qui sont là. . .

— Eh bien ! ces bandits ne vous connaissent pas, qu'importe ? Vous désiriez en voir ! . . .

— Mon Dieu !

— Voyons, Mademoiselle, prenez un parti. Vous laisser seule ici, je ne le puis pas ; on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Allons voir Orso, ou bien retournons ensemble au village. . . . Je verrai mon frère. . . . Dieu sait quand . . ., peut-être jamais. . . .

— Que dites-vous, Colomba ? . . . Eh bien ! allons ! mais pour une minute seulement, et nous reviendrons aussitôt.

Colomba lui serra la main, et, sans répondre, elle se mit à marcher avec une telle rapidité, que miss Lydia avait peine à la suivre. Heureusement Colomba s'arrêta bientôt en disant à sa compagne :

— N'avançons pas davantage avant de les avoir

prévenus ; nous pourrions peut-être attraper un coup de fusil.

Elle se mit alors à siffler entre ses doigts ; bientôt après on entendit un chien aboyer, et la sentinelle avancée des bandits ne tarda pas à paraître. C'était notre vieille connaissance, le chien Brusco, qui reconnut aussitôt Colomba, et se chargea de lui servir de guide. Après maints détours dans les sentiers étroits du maquis, deux hommes armés jusqu'aux dents se présentèrent à leur rencontre.

— Est-ce vous, Brandolaccio ? demanda Colomba. Où est mon frère ?

— Là-bas ! répondit le bandit. Mais avancez doucement : il dort, et c'est la première fois que cela lui arrive depuis son accident.

Les deux femmes s'approchèrent avec précaution, et auprès d'un feu dont on avait prudemment masqué l'éclat en construisant autour un petit mur en pierres sèches, elles aperçurent Orso couché sur un tas de fougère et couvert d'un *pilone*. Il était fort pâle, et l'on entendait sa respiration oppressée. Colomba s'assit auprès de lui, et le contempla en silence, les mains jointes, comme si elle priait mentalement. Miss Lydia, se couvrant le visage de son mouchoir, se serra contre elle ; mais de temps en temps elle levait la tête pour voir le blessé par-dessus l'épaule de Colomba. Un quart d'heure se passa sans que personne ouvrît la bouche. Sur un signe du théologien, Brandolaccio s'était enfoncé avec lui dans le maquis, au grand contentement de miss Lydia, qui, pour la première fois, trouvait que les grandes barbes et l'équipement des bandits avaient trop de couleur locale.

Enfin Orso fit un mouvement. Aussitôt Colomba se pencha sur lui et l'embrassa à plusieurs reprises, l'accablant de questions sur sa blessure, ses souffrances, ses besoins. Après avoir répondu qu'il était aussi bien

que possible, Orso lui demanda à son tour si miss Nevil était encore à Pietranera, et si elle lui avait écrit. Colomba, courbée sur son frère, lui cachait complètement sa compagne, que l'obscurité, d'ailleurs, lui aurait difficilement permis de reconnaître. Elle tenait une main de miss Nevil, et de l'autre elle soulevait légèrement la tête du blessé.

— Non, mon frère, elle ne m'a pas donné de lettre pour vous . . . ; mais vous pensez toujours à miss Nevil, vous l'aimez donc bien ?

— Si je l'aime, Colomba ! . . . Mais elle . . . elle me méprise peut-être à présent !

En ce moment, miss Nevil fit un effort pour retirer sa main ; mais il n'était pas facile de faire lâcher prise à Colomba ; et, quoique petite et bien formée, sa main possédait une force dont on a vu quelques preuves.

— Vous mépriser ! s'écria Colomba, après ce que vous avez fait. . . . Au contraire, elle dit du bien de vous. . . . Ah ! Orso, j'aurais bien des choses d'elle à vous conter.

La main voulait toujours s'échapper, mais Colomba l'attirait toujours plus près d'Orso.

— Mais enfin, dit le blessé, pourquoi ne pas me répondre ? . . . Une seule ligne, et j'aurais été content.

A force de tirer la main de miss Nevil, Colomba finit par la mettre dans celle de son frère. Alors, s'écartant tout à coup en éclatant de rire :

— Orso, s'écria-t-elle, prenez garde de dire du mal de miss Lydia, car elle entend très bien le corse.

Miss Lydia retira aussitôt sa main et balbutia quelques mots inintelligibles. Orso croyait rêver.

— Vous ici, miss Nevil ! Mon Dieu ! comment avez-vous osé ? Ah ! que vous me rendez heureux !

Et, se soulevant avec peine, il essaya de se rapprocher d'elle.

— J'ai accompagné votre sœur, dit miss Lydia . . . pour qu'on ne pût soupçonner où elle allait . . . et puis, je voulais aussi . . . m'assurer. . . . Hélas ! que vous êtes mal ici !

Colomba s'était assise derrière Orso. Elle le souleva avec précaution et de manière à lui soutenir la tête sur ses genoux. Elle lui passa les bras autour du cou, et fit signe à miss Lydia de s'approcher.

— Plus près ! plus près ! dit-elle : il ne faut pas qu'un malade élève trop la voix. Et comme miss Lydia hésitait, elle lui prit la main et la força de s'asseoir tellement près, que sa robe touchait Orso, et que sa main, qu'elle tenait toujours, reposait sur l'épaule du blessé.

— Il est très bien comme cela, dit Colomba d'un air gai. N'est-ce pas, Orso, qu'on est bien dans le maquis, au bivac, par une belle nuit comme celle-ci ?

— Oh oui ! la belle nuit ! dit Orso. Je ne l'oublierai jamais !

— Que vous devez souffrir ! dit miss Nevil.

— Je ne souffre plus, dit Orso, et je voudrais mourir ici.

Et sa main droite se rapprochait de celle de miss Lydia, que Colomba tenait toujours emprisonnée.

— Il faut absolument qu'on vous transporte quelque part où l'on pourra vous donner des soins, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil. Je ne pourrai plus dormir, maintenant que je vous ai vu si mal couché . . . en plein air. . . .

— Si je n'eusse craint de vous rencontrer, miss Nevil, j'aurais essayé de retourner à Pietranera, et je me serais constitué prisonnier.

— Et pourquoi craigniez-vous de la rencontrer, Orso ? demanda Colomba.

— Je vous avais désobéi, miss Nevil . . . et je n'aurais pas osé vous voir en ce moment.

— Savez-vous, miss Lydia, que vous faites faire à mon

frère tout ce que vous voulez ! dit Colomba en riant. Je vous empêcherai de le voir.

— J'espère, dit miss Nevil, que cette malheureuse affaire va s'éclaircir, et que bientôt vous n'aurez plus rien à craindre. . . . Je serai bien contente si, lorsque nous partirons, je sais qu'on vous a rendu justice et qu'on a reconnu votre loyauté comme votre bravoure.

— Vous partez, miss Nevil ! Ne dites pas encore ce mot-là.

— Que voulez-vous . . . mon père ne peut pas chasser toujours. . . . Il veut partir.

Orso laissa retomber sa main qui touchait celle de miss Lydia, et il y eut un moment de silence.

— Bah ! reprit Colomba, nous ne vous laisserons pas partir si vite. Nous avons encore bien des choses à vous montrer à Pietranera. . . . D'ailleurs, vous m'avez promis de faire mon portrait, et vous n'avez pas encore commencé. . . . Et puis je vous ai promis de vous faire une *serenata* en soixante et quinze couplets. . . . Et puis. . . . Mais qu'a donc Brusco à grogner ? . . . Voilà Brandolaccio qui court après lui. . . . Voyons ce que c'est.

Aussitôt elle se leva, et posant sans cérémonie la tête d'Orso sur les genoux de miss Nevil, elle courut auprès des bandits.

Un peu étonnée de se trouver ainsi soutenant un beau jeune homme, en tête-à-tête avec lui au milieu d'un maquis, miss Nevil ne savait trop que faire, car, en se retirant brusquement, elle craignait de faire mal au blessé. Mais Orso quitta lui-même le doux appui que sa sœur venait de lui donner, et, se soulevant sur son bras droit :

— Ainsi, vous partez bientôt, miss Lydia ? je n'avais jamais pensé que vous dussiez prolonger votre séjour dans ce malheureux pays, . . . et pourtant . . ., depuis que vous êtes venue ici, je souffre cent fois plus en

songeant qu'il faut vous dire adieu. . . . Je suis un pauvre lieutenant, . . . sans avenir, . . . proscrit maintenant. . . . Quel moment, miss Lydia, pour vous dire que je vous aime . . . mais c'est sans doute la seule fois que je pourrai vous le dire, et il me semble que je suis moins malheureux, maintenant que j'ai soulagé mon cœur.

Miss Lydia détourna la tête, comme si l'obscurité ne suffisait pas pour cacher sa rougeur :

— Monsieur della Rebbia, dit-elle d'une voix tremblante, serais-je venue en ce lieu si. . . ? Et, tout en parlant, elle mettait dans la main d'Orso le talisman égyptien. Puis, faisant un effort violent pour reprendre le ton de plaisanterie qui lui était habituel :

— C'est bien mal à vous, monsieur Orso, de parler ainsi. . . . Au milieu du maquis, entourée de vos bandits, vous savez bien que je n'oserais jamais me fâcher contre vous.

Orso fit un mouvement pour baiser la main qui lui rendait le talisman ; et comme miss Lydia la retirait un peu vite, il perdit l'équilibre et tomba sur son bras blessé. Il ne put retenir un gémissement douloureux.

— Vous vous êtes fait mal, mon ami ? s'écria-t-elle en le soulevant ; c'est ma faute ! pardonnez-moi. . . . Ils se parlèrent encore quelque temps à voix basse, et fort rapprochés l'un de l'autre. Colomba, qui accourait précipitamment, les trouva précisément dans la position où elle les avait laissés.

— Les voltigeurs ! s'écria-t-elle. Orso, essayez de vous lever et de marcher, je vous aiderai.

— Laissez-moi, dit Orso. Dis aux bandits de se sauver ; . . . qu'on me prenne, peu m'importe ; mais emmène miss Lydia : au nom de Dieu, qu'on ne la voie pas ici !

— Je ne vous laisserai pas, dit Brandolaccio qui suivait Colomba. Le sergent des voltigeurs est un filleul de l'avocat ; au lieu de vous arrêter, il vous tuera, et puis il dira qu'il ne l'a pas fait exprès.

Orso essaya de se lever, il fit même quelques pas; mais, s'arrêtant bientôt :

— Je ne puis marcher, dit-il. Fuyez, vous autres. Adieu, miss Nevil ; donnez-moi la main, et adieu !

5 — Nous ne vous quitterons pas ! s'écrièrent les deux femmes.

— Si vous ne pouvez marcher, dit Brandolaccio, il faudra que je vous porte. Allons, mon lieutenant, un peu de courage ; nous aurons le temps de décamper par 10 le ravin, là derrière. M. le curé va leur donner de l'occupation.

— Non, laissez-moi, dit Orso en se couchant à terre. Au nom de Dieu, Colomba, emmène miss Nevil !

— Vous êtes forte, mademoiselle Colomba, dit 15 Brandolaccio ; empoignez-le par les épaules, moi je tiens les pieds ; bon ! en avant, marche !

Ils commencèrent à le porter rapidement, malgré ses protestations ; miss Lydia les suivait, horriblement effrayée, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre, auquel 20 cinq ou six autres répondirent aussitôt. Miss Lydia poussa un cri, Brandolaccio une imprécation, mais il redoubla de vitesse, et Colomba, à son exemple, courait au travers du maquis, sans faire attention aux branches qui lui fouettaient la figure ou qui déchiraient sa robe :

25 — Baissez-vous, baissez-vous, ma chère, disait-elle à sa compagne, une balle peut vous attraper.

On marcha ou plutôt on courut environ cinq cents pas de la sorte, lorsque Brandolaccio déclara qu'il n'en pouvait plus, et se laissa tomber à terre, malgré les ex- 30 hortations et les reproches de Colomba.

— Où est miss Nevil ? demandait Orso.

Miss Nevil, effrayée par les coups de fusil, arrêtée à chaque instant par l'épaisseur du maquis, avait bientôt perdu la trace des fugitifs, et était demeurée seule en 35 proie aux plus vives angoisses.

— Elle est restée en arrière, dit Brandolaccio, mais

elle n'est pas perdue, les femmes se retrouvent toujours. Écoutez donc, Ors' Anton', comme le curé fait du tapage avec votre fusil. Malheureusement on n'y voit goutte, et l'on ne se fait pas grand mal à se tirailler de nuit.

— Chut ! s'écria Colomba ; j'entends un cheval, nous sommes sauvés.

En effet, un cheval qui passait dans le maquis, effrayé par le bruit de la fusillade, s'approchait de leur côté.

— Nous sommes sauvés ! répéta Brandolaccio. Courir au cheval, le saisir par les crins, lui passer dans la bouche un nœud de corde en guise de bride, fut pour le bandit, aidé de Colomba, l'affaire d'un moment :

— Prévenons maintenant le curé, dit-il.

Il siffla deux fois ; un sifflet éloigné répondit à ce signal, et le fusil de Manton cessa de faire entendre sa grosse voix. Alors Brandolaccio sauta sur le cheval. Colomba plaça son frère devant le bandit, qui d'une main le serra fortement, tandis que de l'autre il dirigeait sa monture. Malgré sa double charge, le cheval, excité par deux bons coups de pied dans le ventre, partit lestement et descendit au galop un coteau escarpé où tout autre qu'un cheval corse se serait tué cent fois.

Colomba revint alors sur ses pas, appelant miss Nevil de toutes ses forces, mais aucune voix ne répondait à la sienne. . . . Après avoir marché quelque temps à l'aventure, cherchant à retrouver le chemin qu'elle avait suivi, elle rencontra dans un sentier deux voltigeurs qui lui crièrent : "Qui vive ?"

— Eh bien ! Messieurs, dit Colomba d'un ton railleur, voilà bien du tapage. Combien de morts ?

— Vous étiez avec les bandits, dit un des soldats, vous allez venir avec nous.

— Très volontiers, répondit-elle ; mais j'ai une amie ici, et il faut que nous la trouvions d'abord.

— Votre amie est déjà prise, et vous irez avec elle coucher en prison.

— En prison? c'est ce qu'il faudra voir; mais, en attendant, menez-moi auprès d'elle.

Les voltigeurs la conduisirent alors dans le campement des bandits, où ils rassemblaient les trophées de leur expédition, c'est-à-dire le *pilone* qui couvrait Orso, une vieille marmite et une cruche pleine d'eau. Dans le même lieu se trouvait miss Nevil, qui, rencontrée par les soldats, à demi-morte de peur, répondait par des larmes à toutes leurs questions sur le nombre des bandits et la direction qu'ils avaient prise.

Colomba se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille: "Ils sont sauvés."

Puis, s'adressant au sergent des voltigeurs:

— Monsieur, lui dit-elle, vous voyez bien que mademoiselle ne sait rien de ce que vous lui demandez. Laissez-nous revenir au village, où l'on nous attend avec impatience.

— On vous y mènera, et plus tôt que vous ne le désirez, ma mignonne, dit le sergent, et vous aurez à expliquer ce que vous faisiez dans le maquis à cette heure avec les brigands qui viennent de s'enfuir.

— Monsieur le sergent, dit Colomba, vous ne ferez pas mal de faire attention à vos paroles. Cette demoiselle est une parente du préfet, et il ne faut pas badiner avec elle.

— Parente du préfet! murmura un voltigeur à son chef; en effet, elle a un chapeau.

— Le chapeau n'y fait rien, dit le sergent. Elles étaient toutes les deux avec le curé, qui est le plus grand enjôleur du pays, et mon devoir est de les emmener. Aussi bien, n'avons-nous plus rien à faire ici. Sans ce maudit caporal Taupin, . . . l'ivrogne de Français s'est montré avant que je n'eusse cerné le maquis . . . sans lui, nous les prenions comme dans un filet.

— Vous êtes sept? demanda Colomba. Savez-vous, Messieurs, que si par hasard les trois frères Gambini,

Sarocchi et Théodore Poli se trouvaient à la croix de Sainte-Christine avec Brandolaccio et le curé, ils pourraient vous donner bien des affaires. Si vous devez avoir une conversation avec le *commandant de la campagne*[1] je ne me soucierais pas de m'y trouver. Les balles ne connaissent personne la nuit.

La possibilité d'une rencontre avec les redoutables bandits que Colomba venait de nommer parut faire impression sur les voltigeurs. Toujours pestant contre le caporal Taupin, le chien de Français, le sergent donna l'ordre de la retraite, et sa petite troupe prit le chemin de Pietranera, emportant le *pilone* et la marmite. Quant à la cruche, un coup de pied en fit justice. Un voltigeur voulut prendre le bras de miss Lydia; mais Colomba le repoussant aussitôt :

— Que personne ne la touche ! dit-elle. Croyez-vous que nous ayons envie de nous enfuir ? Allons, Lydia, ma chère, appuyez-vous sur moi, et ne pleurez pas comme un enfant. Voilà une aventure, mais elle ne finira pas mal ; dans une demi-heure nous serons à souper. Pour ma part, j'en meurs d'envie.

— Que pensera-t-on de moi ? disait tout bas miss Nevil.

— On pensera que vous vous êtes égarée dans le maquis, voilà tout.

— Que dira le préfet ? . . . que dira mon père surtout ?

— Le préfet ? . . . vous lui répondrez qu'il se mêle de sa préfecture. Votre père ? . . . à la manière dont vous causiez avec Orso, j'aurais cru que vous aviez quelque chose à dire à votre père.

Miss Nevil lui serra le bras sans répondre.

— N'est-ce pas, murmura Colomba dans son oreille, que mon frère mérite qu'on l'aime ? Ne l'aimez-vous pas un peu ?

[1] C'était le titre que prenait Théodore Poli.

— Ah ! Colomba, répondit miss Nevil souriant malgré sa confusion, vous m'avez trahie, moi qui avais tant de confiance en vous !

Colomba lui passa un bras autour de la taille, et, l'embrassant sur le front :

— Ma petite sœur, dit-elle bien bas, me pardonnez-vous ?

— Il le faut bien, ma terrible sœur, répondit Lydia en lui rendant son baiser.

Le préfet et le procureur du roi logeaient chez l'adjoint de Pietranera, et le colonel, fort inquiet de sa fille, venait pour la vingtième fois leur en demander des nouvelles, lorsqu'un voltigeur, détaché en courrier par le sergent, leur fit le récit du terrible combat livré contre les brigands, combat dans lequel il n'y avait eu, il est vrai, ni morts ni blessés, mais où l'on avait pris une marmite, un *pilone* et deux filles qui étaient, disait-il, les maîtresses ou les espionnes des bandits. Ainsi annoncées, comparurent les deux prisonnières au milieu de leur escorte armée. On devine la contenance radieuse de Colomba, la honte de sa compagne, la surprise du préfet, la joie et l'étonnement du colonel. Le procureur du roi se donna le malin plaisir de faire subir à la pauvre Lydia une espèce d'interrogatoire qui ne se termina que lorsqu'il lui eut fait perdre toute contenance.

— Il me semble, dit le préfet, que nous pouvons bien mettre tout le monde en liberté. Ces demoiselles ont été se promener, rien de plus naturel par un beau temps ; elles ont rencontré par hasard un aimable jeune homme blessé, rien de plus naturel encore.

Puis, prenant à part Colomba :

— Mademoiselle, dit-il, vous pouvez mander à votre frère que son affaire tourne mieux que je ne l'espérais. L'examen des cadavres, la déposition du colonel, démontrent qu'il n'a fait que riposter, et qu'il était seul au moment du combat. Tout s'arrangera, mais il faut qu'il

quitte le maquis au plus vite et qu'il se constitue prisonnier.

Il était près de onze heures lorsque le colonel, sa fille et Colomba se mirent à table devant un souper refroidi. Colomba mangeait de bon appétit, se moquant du préfet, du procureur du roi et des voltigeurs. Le colonel mangeait, mais ne disait mot, regardant toujours sa fille qui ne levait pas les yeux de dessus son assiette. Enfin, d'une voix douce, mais grave :

— Lydia, lui dit-il en anglais, vous êtes donc engagée avec della Rebbia ?

— Oui, mon père, depuis aujourd'hui, répondit-elle en rougissant, mais d'une voix ferme.

Puis elle leva les yeux, et, n'apercevant sur la physionomie de son père aucun signe de courroux, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion.

— A la bonne heure, dit le colonel, c'est un brave garçon ; mais, par Dieu ! nous ne demeurerons pas dans son diable de pays ! ou je refuse mon consentement.

— Je ne sais pas l'anglais, dit Colomba, qui les regardait avec une extrême curiosité ; mais je parie que j'ai deviné ce que vous dites.

— Nous disons, répondit le colonel, que nous vous mènerons faire un voyage en Irlande.

— Oui, volontiers, et je serai la *surella Colomba*. Est-ce fait, colonel ? Nous frappons-nous dans la main ?

— On s'embrasse dans ce cas-là, dit le colonel.

XX

Quelques mois après le coup double qui plongea la commune de Pietranera dans la consternation (comme dirent les journaux), un jeune homme, le bras gauche en

écharpe, sortit à cheval de Bastia dans l'après-midi, et se dirigea vers le village de Cardo, célèbre par sa fontaine, qui, en été, fournit aux gens délicats de la ville une eau délicieuse. Une jeune femme, d'une taille élevée et d'une beauté remarquable, l'accompagnait montée sur un petit cheval noir dont un connaisseur eût admiré la force et l'élégance, mais qui malheureusement avait une oreille déchiquetée par un accident bizarre. Dans le village, la jeune femme sauta lestement à terre, et, après avoir aidé son compagnon à descendre de sa monture, détacha d'assez lourdes sacoches attachées à l'arçon de sa selle. Les chevaux furent remis à la garde d'un paysan, et la femme chargée des sacoches qu'elle cachait sous son mezzaro, le jeune homme portant un fusil double, prirent le chemin de la montagne en suivant un sentier fort raide et qui ne semblait conduire à aucune habitation. Arrivés à un des gradins élevés du mont Quercio, ils s'arrêtèrent, et tous les deux s'assirent sur l'herbe. Ils paraissaient attendre quelqu'un, car ils tournaient sans cesse les yeux vers la montagne, et la jeune femme consultait souvent une jolie montre d'or, peut-être autant pour contempler un bijou qu'elle semblait posséder depuis peu de temps que pour savoir si l'heure d'un rendez-vous était arrivée. Leur attente ne fut pas longue. Un chien sortit du maquis, et, au nom de Brusco prononcé par la jeune femme, il s'empressa de venir les caresser. Peu après parurent deux hommes barbus, le fusil sous le bras, la cartouchière à la ceinture, le pistolet au côté. Leurs habits déchirés et couverts de pièces contrastaient avec leurs armes brillantes et d'une fabrique renommée du continent. Malgré l'inégalité apparente de leur position, les quatre personnages de cette scène s'abordèrent familièrement et comme de vieux amis.

— Eh bien ! Ors' Anton', dit le plus âgé des bandits au jeune homme, voilà votre affaire finie. Ordonnance de non-lieu. Mes compliments. Je suis fâché que

l'avocat ne soit plus dans l'île pour le voir enrager. Et votre bras ? . . .

— Dans quinze jours, répondit le jeune homme, on me dit que je pourrai quitter mon écharpe.—Brando, mon brave, je vais partir demain pour l'Italie, et j'ai voulu te dire adieu, ainsi qu'à M. le curé. C'est pourquoi je vous ai priés de venir.

— Vous êtes bien pressé, dit Brandolaccio ; vous êtes acquitté d'hier et vous partez demain ?

— On a des affaires, dit gaîment la jeune femme. Messieurs, je vous ai apporté à souper : mangez, et n'oubliez pas mon ami Brusco.

— Vous gâtez Brusco, mademoiselle Colomba, mais il est reconnaissant. Vous allez voir. Allons, Brusco, dit-il, étendant son fusil horizontalement, saute pour les Barricini.

Le chien demeura immobile, se léchant le museau et regardant son maître.

— Saute pour les della Rebbia !

Et il sauta deux pieds plus haut qu'il n'était nécessaire.

— Écoutez, mes amis, dit Orso, vous faites un vilain métier ; et s'il ne vous arrive pas de terminer votre carrière sur cette place que nous voyons là-bas,[1] le mieux qui vous puisse advenir, c'est de tomber dans un maquis sous la balle d'un gendarme.

— Eh bien ! dit Castriconi, c'est une mort comme une autre, et qui vaut mieux que la fièvre qui vous tue dans un lit, au milieu des larmoiements plus ou moins sincères de vos héritiers. Quand on a, comme nous, l'habitude du grand air, il n'y a rien de tel que de mourir dans ses souliers, comme disent nos gens de village.

— Je voudrais, poursuivit Orso, vous voir quitter ce pays . . . et mener une vie plus tranquille. Par exemple, pourquoi n'iriez-vous pas vous établir en Sardaigne, ainsi

[1] La place où se font les exécutions à Bastia.

qu'ont fait plusieurs de vos camarades ? Je pourrais vous en faciliter les moyens.

— En Sardaigne ! s'écria Brandolaccio. *Istos Sardos !* que le diable les emporte avec leur patois. C'est trop mauvaise compagnie pour nous.

— Il n'y a pas de ressource en Sardaigne, ajouta le théologien. Pour moi, je méprise les Sardes. Pour donner la chasse aux bandits, ils ont une milice à cheval ; cela fait la critique à la fois des bandits et du pays.[1] Fi de la Sardaigne ! C'est une chose qui m'étonne, monsieur della Rebbia, que vous, qui êtes un homme de goût et de savoir, vous n'ayez pas adopté notre vie du maquis, en ayant goûté comme vous avez fait.

— Mais, dit Orso en souriant, lorsque j'avais l'avantage d'être votre commensal, je n'étais pas trop en état d'apprécier les charmes de votre position, et les côtes me font mal encore quand je me rappelle la course que je fis une belle nuit, mis en travers comme un paquet sur un cheval sans selle que conduisait mon ami Brandolaccio.

— Et le plaisir d'échapper à la poursuite, reprit Castriconi, le comptez-vous pour rien ? Comment pouvez-vous être insensible au charme d'une liberté absolue sous un beau climat comme le nôtre ? Avec ce porte-respect (il montrait son fusil), on est roi partout, aussi loin qu'il peut porter la balle. On commande, on redresse les torts. . . . C'est un divertissement très moral, Monsieur, et très agréable, que nous ne nous refusons point. Quelle plus belle vie que celle de chevalier errant, quand on est mieux armé et plus sensé que don Quichotte ? Tenez, l'autre jour, j'ai su que l'oncle de la petite Lilla Luigi, le vieux ladre qu'il est, ne voulait pas lui donner une dot,

[1] Je dois cette observation critique sur la Sardaigne à un ex-bandit de mes amis, et c'est à lui seul qu'en appartient la responsabilité. Il veut dire que des bandits qui se laissent prendre par des cavaliers sont des imbéciles, et qu'une milice qui poursuit à cheval les bandits n'a guère de chances de les rencontrer.

je lui ai écrit, sans menaces, ce n'est pas ma manière ; eh bien ! voilà un homme à l'instant convaincu ; il l'a mariée. J'ai fait le bonheur de deux personnes. Croyez-moi, monsieur Orso, rien n'est comparable à la vie de bandit. Bah ! vous deviendriez peut-être des nôtres sans une certaine Anglaise que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont ils parlent tous, à Bastia, avec admiration.

— Ma belle-sœur future n'aime pas le maquis, dit Colomba en riant, elle y a eu trop peur.

— Enfin, dit Orso, voulez-vous rester ici ? Soit. Dites-moi si je puis faire quelque chose pour vous ?

— Rien, dit Brandolaccio, que de nous conserver un petit souvenir. Vous nous avez comblés. Voilà Chilina qui a une dot, et qui, pour bien s'établir, n'aura pas besoin que mon ami le curé écrive des lettres sans menaces. Nous savons que votre fermier nous donnera du pain et de la poudre en nos nécessités : ainsi, adieu. J'espère vous revoir en Corse un de ces jours.

— Dans un moment pressant, dit Orso, quelques pièces d'or font grand bien. Maintenant que nous sommes de vieilles connaissances, vous ne me refuserez pas cette petite cartouche qui peut vous servir à vous en procurer d'autres.

— Pas d'argent entre nous, lieutenant, dit Brandolaccio d'un ton résolu.

— L'argent fait tout dans le monde, dit Castriconi ; mais dans le maquis on ne fait cas que d'un cœur brave et d'un fusil qui ne rate pas.

— Je ne voudrais pas vous quitter, reprit Orso, sans vous laisser quelque souvenir. Voyons, que puis-je te laisser, Brando ?

Le bandit se gratta la tête, et, jetant sur le fusil d'Orso un regard oblique :

— Dame, mon lieutenant . . . si j'osais . . . mais non, vous y tenez trop.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien . . . la chose n'est rien. . . . Il faut encore la manière de s'en servir. Je pense toujours à ce diable de coup double et d'une seule main. . . . Oh ! cela ne se fait pas deux fois.

— C'est ce fusil que tu veux ? . . . Je te l'apportais ; mais sers-t'en le moins que tu pourras.

— Oh ! je ne vous promets pas de m'en servir comme vous ; mais, soyez tranquille, quand un autre l'aura, vous pourrez bien dire que Brando Savelli a passé l'arme à gauche.

— Et vous, Castriconi, que vous donnerai-je ?

— Puisque vous voulez absolument me laisser un souvenir matériel de vous, je vous demanderai sans façon de m'envoyer un Horace du plus petit format possible. Cela me distraira et m'empêchera d'oublier mon latin. Il y a une petite qui vend des cigares, à Bastia, sur le port ; donnez-le-lui, et elle me le remettra.

— Vous aurez un Elzevir, Monsieur le savant ; il y en a précisément un parmi les livres que je voulais emporter.—Eh bien ! mes amis, il faut nous séparer. Une poignée de main. Si vous pensez un jour à la Sardaigne, écrivez-moi ; l'avocat N. vous donnera mon adresse sur le continent.

— Mon lieutenant, dit Brando, demain, quand vous serez hors du port, regardez sur la montagne, à cette place ; nous y serons, et nous vous ferons signe avec nos mouchoirs.

Ils se séparèrent alors ; Orso et sa sœur prirent le chemin de Cardo, et les bandits, celui de la montagne.

XXI

Par une belle matinée d'avril, le colonel sir Thomas Nevil, sa fille, mariée depuis peu de jours, Orso et Colomba,

sortirent de Pise en calèche pour aller visiter un hypogée étrusque, nouvellement découvert, que tous les étrangers allaient voir. Descendus dans l'intérieur du monument, Orso et sa femme tirèrent des crayons et se mirent en devoir d'en dessiner les peintures ; mais le colonel et Colomba, l'un et l'autre assez indifférents pour l'archéologie, les laissèrent seuls et se promenèrent aux environs.

— Ma chère Colomba, dit le colonel, nous ne reviendrons jamais à Pise à temps pour notre *luncheon*. Est-ce que vous n'avez pas faim ? Voilà Orso et sa femme dans les antiquités ; quand ils se mettent à dessiner ensemble, ils n'en finissent pas.

— Oui, dit Colomba, et pourtant ils ne rapportent pas un bout de dessin.

— Mon avis serait, continua le colonel, que nous allassions à cette petite ferme là-bas. Nous y trouverons du pain, et peut-être de l'*aleatico*, qui sait ? même de la crème et des fraises, et nous attendrons patiemment nos dessinateurs.

— Vous avez raison, colonel. Vous et moi, qui sommes les gens raisonnables de la maison, nous aurions bien tort de nous faire les martyrs de ces amoureux, qui ne vivent que de poésie. Donnez-moi le bras. N'est-ce pas que je me forme ? Je prends le bras, je mets des chapeaux, des robes à la mode ; j'ai des bijoux ; j'apprends je ne sais combien de belles choses ; je ne suis plus du tout une sauvagesse. Voyez un peu la grâce que j'ai à porter ce châle. . . . Ce blondin, cet officier de votre régiment, qui était au mariage . . . mon Dieu ! je ne puis pas retenir son nom ; un grand frisé, que je jetterais par terre d'un coup de poing. . . .

— Chatworth ? dit le colonel.

— A la bonne heure ! mais je ne le prononcerai jamais. Eh bien ! il est amoureux fou de moi.

— Ah ! Colomba, vous devenez bien coquette. . . . Nous aurons dans peu un autre mariage.

— Moi ! me marier ? Et qui donc élèverait mon neveu . . . quand Orso m'en aura donné un ? qui donc lui apprendrait à parler corse ? . . . Oui, il parlera corse, et je lui ferai un bonnet pointu pour vous faire enrager.

— Attendons d'abord que vous ayez un neveu ; et puis vous lui apprendrez à jouer du stylet, si bon vous semble.

— Adieu les stylets, dit gaiement Colomba ; maintenant j'ai un éventail, pour vous en donner sur les doigts quand vous direz du mal de mon pays.

Causant ainsi, ils entrèrent dans la ferme, où ils trouvèrent vin, fraises et crème. Colomba aida la fermière à cueillir des fraises pendant que le colonel buvait de l'*aleatico*. Au détour d'une allée, Colomba aperçut un vieillard assis au soleil sur une chaise de paille, malade, comme il semblait ; car il avait les joues creuses, les yeux enfoncés ; il était d'une maigreur extrême, et son immobilité, sa pâleur, son regard fixe, le faisaient ressembler à un cadavre plutôt qu'à un être vivant. Pendant plusieurs minutes, Colomba le contempla avec tant de curiosité qu'elle attira l'attention de la fermière.

— Ce pauvre vieillard, dit-elle, c'est un de vos compatriotes, car je connais bien à votre parler que vous êtes de la Corse, Mademoiselle. Il a eu dès malheurs dans son pays ; ses enfants sont morts d'une façon terrible. On dit, je vous demande pardon, Mademoiselle, que vos compatriotes ne sont pas tendres dans leurs inimitiés. Pour lors, ce pauvre monsieur, resté seul, s'en est venu à Pise, chez une parente éloignée, qui est la propriétaire de cette ferme. Le brave homme est un peu timbré ; c'est le malheur et le chagrin. . . . C'est gênant pour madame, qui reçoit beaucoup de monde ; elle l'a donc envoyé ici. Il est bien doux, pas gênant ; il ne dit pas trois paroles dans un jour. Par exemple, la tête

a déménagé. Le médecin vient toutes les semaines, et il dit qu'il n'en a pas pour longtemps.

— Ah ! il est condamné ? dit Colomba. Dans sa position, c'est un bonheur d'en finir.

— Vous devriez, Mademoiselle, lui parler un peu corse ; cela le ragaillardirait peut-être d'entendre le langage de son pays.

— Il faut voir, dit Colomba avec un sourire ironique. Et elle s'approcha du vieillard jusqu'à ce que son ombre vînt lui ôter le soleil. Alors le pauvre idiot leva la tête et regarda fixement Colomba, qui le regardait de même, souriant toujours. Au bout d'un instant, le vieillard passa la main sur son front, et ferma les yeux comme pour échapper au regard de Colomba. Puis il les rouvrit, mais démesurément ; ses lèvres tremblaient ; il voulait étendre les mains ; mais, fasciné par Colomba, il demeurait cloué sur sa chaise, hors d'état de parler ou de se mouvoir. Enfin de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

— Voilà la première fois que je le vois ainsi, dit la jardinière. Mademoiselle est une demoiselle de votre pays ; elle est venue pour vous voir, dit-elle au vieillard.

— Grâce ! s'écria celui-ci d'une voix rauque ; grâce ! n'es-tu pas satisfaite ? Cette feuille . . . que j'avais brûlée . . . comment as-tu fait pour la lire ? . . . Mais pourquoi tous les deux ? . . . Orlanduccio, tu n'as rien pu lire contre lui. . . . Il fallait m'en laisser un . . . un seul. . . . Orlanduccio . . . tu n'as pas lu son nom. . . .

— Il me les fallait tous les deux, lui dit Colomba à voix basse et dans le dialecte corse. Les rameaux sont coupés ; et, si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée. Va, ne te plains pas ; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans !

Le vieillard poussa un cri, et sa tête tomba sur sa poitrine. Colomba lui tourna le dos, et revint à pas

lents vers la maison en chantant quelques mots incompréhensibles d'une *ballata* : "Il me faut la main qui a tiré, l'œil qui a visé, le cœur qui a pensé. . . ."

Pendant que la jardinière s'empressait à secourir le vieillard, Colomba, le teint animé, l'œil en feu, se mettait à table devant le colonel.

— Qu'avez-vous donc ? dit-il, je vous trouve l'air que vous aviez à Pietranera, ce jour où, pendant notre dîner, on nous envoya des balles.

— Ce sont des souvenirs de la Corse qui me sont revenus en tête. Mais voilà qui est fini. Je serai marraine, n'est-ce pas ? Oh ! quels beaux noms je lui donnerai : Ghilfuccio-Tomaso-Orso-Leone !

La jardinière rentrait en ce moment.

— Eh bien ! demanda Colomba du plus grand sang-froid, est-il mort, ou évanoui seulement ?

— Ce n'était rien, Mademoiselle ; mais c'est singulier comme votre vue lui a fait de l'effet.

— Et le médecin dit qu'il n'en a pas pour longtemps ?

— Pas pour deux mois, peut-être.

— Ce ne sera pas une grande perte, observa Colomba.

— De qui diable parlez-vous ? demanda le colonel.

— D'un idiot de mon pays, dit Colomba d'un air d'indifférence, qui est en pension ici. J'enverrai savoir de temps en temps de ses nouvelles. Mais, colonel Nevil, laissez donc des fraises pour mon frère et pour Lydia.

Lorsque Colomba sortit de la ferme pour remonter dans la calèche, la fermière la suivit des yeux quelque temps.

— Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, eh bien ! je suis sûre qu'elle a le mauvais œil.

1840

FIN DE COLOMBA

NOTES

N.B.—For the sake of brevity the references to previous notes are indicated simply by—cf. p. , l. ; instead of—cf. note to p. , l. .

I

MOTTO: **Pè far**, etc. These lines, the last two of the last stanza of Maria Felice's *Vocero* (funeral dirge, cf. p. 15, footnote 1)—

Of such a mighty race	A poor orphaned child.
Thou leavest behind an only sister	*But to avenge thy death,*
Of kith and kin bereft ;	*Rest assured, even she will suffice.*

Niolo, a picturesque mountain-district in Corsica, inhabited by a race of primitive fierceness.

PAGE LINE

1. 2. **Irlandais, officier.** Notice the omission of the article before nouns standing in apposition to a preceding noun.

3. **descendre à**, here *to put up at.* Thus 'descendre à terre,' *to go ashore, to alight.*

6. **se singulariser**, *to distinguish one's self from the common herd.*

touriste, a term of Engl. coinage, now quite current in French.

7. **nil admirari**, i.e. *not to be dazzled with anything ;* cf. Horace, *Epist.* i. 6—

'Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum.'

9. **qu'appartenait**, etc. ; verb before its subj. in relat. clause, when the subj. is expanded, as here.

fille unique, *only daughter ;* 'fils unique,' *only son.*

9-10. **la Transfiguration** ; one of Raphael's masterpieces, in the picture-gallery of the Vatican in Rome.

PAGE LINE

1. 11. **usine**, f., as distinguished from 'fabrique,' denotes *extensive manufactory, ironworks*, etc.; 'usine à gaz,' *gasworks*.

12. **en somme** (or 'somme toute'), (1) *on the whole, in the main;* (2) *after all, finally*. The homonym 'somme,' *short sleep, nap*, is masc., in accordance with its derivation from the Lat. 'somnus.'

13. **manquer de**, *to be wanting* (*deficient*) *in, to lack*, etc.; whilst 'manquer à' = *to fail, neglect, slight*, etc. Without prep. = *to miss, miscarry, not to succeed*, etc.

couleur locale; **caractère**, m., here *characteristic feature, originality*.

14. **explique qui pourra**; a terse idiomatic form of 'que celui qui peut expliquer, explique.' Notice the use of *qui* for *celui qui:* as 'Qui m'aime, aime mon chien.' Thus *que* for *ce qui:* as 'Advienne que pourra,' *come what may*.

15. **il y a quelques années**. Mérimée alludes to his first attempts at authorship (about 1825; cf. Biographical Notice), written in the style of the so-called romantic school (Victor Hugo, Alex. Dumas, etc.), whose motto was, 'Point de salut sans la couleur locale.'

18. **aurait**. Notice this use of the conditional to denote *would be likely to have* . . .

19. **honnêtes gens**, *well-bred people;* whilst 'gens honnêtes,' *honest* (*respectable, decent*) *people*. The exact words of M. Jourdain, the would-be gentleman, in Molière's *Bourgeois Gentilhomme*, Act III. Sc. iii., are 'Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.'

2. 2. **rien**, without 'ne,' *anything*, in its original sense (Lat. 'rem'), which has become negative by its frequent association with 'ne,' expressed or understood. Notice also the partitive use of the adj. ('d'inconnu') after indef. pronouns and numerals, as 'Quelquechose de nouveau'; cf. also ll. 6-7, 'ce que . . . de plus beau.'

5. **ne dise**; 'ne,' and the subjunct. after 'sans que,' introducing a consecutive clause.

5-6. **ce Raphaël**, *i.e.* 'ce tableau de R.,' a very common ellipsis; cf. p. 150, l. 14, 'un Horace,' *a copy of H.*

8. **il est**, impers., here *it takes* . . .

PAGE LINE

2. 9. **le plus simple c'est.** Note the use of 'ce' to emphasise the subj. put after its predicate, as here, instead of the normal order, 'Tout condamner . . . *est* le plus simple.'

parti pris, partic. perf. of 'prendre (son) parti,' *to make up one's mind;* hence 'de parti pris' = *with a foregone conclusion.*

12. **Segni,** the ancient *Signia,* a town in Latium on a northern slope of the Volscian hills (Monti lepini), celebrated for its temple of Jupiter Urius. There still remain the ruins of ancient cisterns, walls, and gates, constructed of irregular Cyclopean blocks, attributed to the Pelasgians, the primitive inhabitants of Greece.

13. **or,** adv. of time (fr. Lat. 'hora'), *now, well now.*

16. **en question,** *above-mentioned,* or *aforesaid.*

renfort, lit. *reinforcement;* fig. 'à grand renfort de,' *with a liberal supply of.* Hence 'enluminé à —,' *daubed with.*

terre de Sienne, *burnt Sienna,* the well-known pigment.

23. **avoir tort,** *to be wrong;* 'avoir le tort de,' *to be guilty of the offence of . . .*

ennuyer, not 'to annoy,' but *to bore;* cf. 'ennuyeux' (*wearisome*) in the next line.

26. **c'est;** 'ce' here redundant correlative of 'ce que,' *what;* cf. l. 9.

27. **misérable,** not 'miserable,' but *wretched, worthless.*

27-28. **faire dix lieues.** Note the use of 'faire' for *to walk, travel,* etc.

28. **au grand soleil;** 'grand' in the sense of *broad, open,* etc., as 'au grand jour,' *in broad daylight;* here *blazing, glaring, burning.*

la campagne de Rome; 'campagne' here proper noun; *the Campagna* around Rome, celebrated in antiquity for its extraordinary fertility, now a scene of desolation and a hotbed of fevers.

29. **méchant.** Like many adjectives, 'méchant' bears different meanings according as it is placed before or after its noun: placed after = *ill-natured, vicious,* etc.; placed before = *wretched, worthless, scrubby, paltry,* as here.

PAGE LINE

2. 29. **rouge**, here *red-legged.*

31. **ancien.** In speaking of retired officials, etc., 'ancien' has the force of the prefix *ex-*; here *late, former.*

venir de . . ., with infinit., *to have just . . .*; whilst 'venir à,' *to happen* (*chance*) *to*; and 'venir,' without prep., *to come and . . .*

34. **ne . . . nullement**, *not at all, not in the least.*

3. 1-2. **parler chasse.** Notice the omission of 'de' after 'parler,' as 'parler politique'; cf. 'to talk shop.' Thus 'causer chasse,' p. 13, l. 5.

3. **soit**; the subjunct. depends on a chief clause denying or restricting the purport of the dependent clause.

4. **force**; here used adverbially, means *a great many, lots of.* Quoth the lion in the fable—

> 'Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
> J'ai dévoré force moutons.'
>
> LA FONTAINE, *Les animaux malades.*

7-8. **se faire une mauvaise affaire**; 'affaire' (even without 'mauvais') may mean *quarrel, dispute*; hence here *to fall out, to get into hot water, to come to loggerheads*, etc. 'Se' is in the dat., whilst in 'se tirer d'affaire,' *to get out of a scrape*, it is acc.

9. **maquis** (or 'makis'), an Italian word (*macchia*), used in Corsica to denote a wilderness overgrown with brushwood and shrubs so as to form an impenetrable thicket.

se font payer. Notice the causative meaning of 'faire,' followed by infinit. active, *to get, to cause*, etc.

11. **moufion**, *a wild ram*, peculiar to Corsica.

12. **fameux**, here different from l. 26, *capital, first-rate.*

difficile, here *hard to get at.*

20. **achever de . . .** (with infinit.), *to put the finishing touch to*; may be turned adverbially—*completely.*

25. **cuivre**, lit. *copper*; but here in the sense of 'cuivre jaune,' *brass.*

28. **passer**, here *to slip, to thrust.*

31. **en . . . le prix**; 'en' with def. art. = 'son, sa, ses,' if referring to a noun not denoting a person, 'J'aime ce pays et j'*en* admire *le* climat.'

PAGE LINE

4. 2. **tête à tête**, *face to face;* here *alone, privately.*

3. **une quinzaine** (*de jours* implied), *a fortnight* (more or less). The suffix *-aine*, added to numerals, often implies an approximate number; 'une centaine,' *about a hundred.*

7. **la grotte**, etc; a grotto formed by two huge granite blocks roofed in by a third block, in the *Casone* garden in Ajaccio.

dont parlait le capitaine; in relative clauses the verb is often placed before its subject, when longer; this in order better to balance the sentence; cf. p. 1, l. 9.

10. **eût obtenu**, subjunct. in relat. clause, if the chief clause contains an adj. in the superlative (here 'la première').

12. **irriter**, here fig. *to stimulate, stir up, coax, give a fillip to*, etc.

16. **se faire une fête de**, *to look forward to something with delight, to relish the idea of;* 'se' is in dat., as p. 3, l. 7.

17. **coucher au bivac** (*bivouac*, fr. Germ. 'Beiwache'=*by the watch-fire*), here like 'bivouaquer,' *to sleep in the open air.*

en Asie Mineure. Notice the use of 'en' instead of 'dans' or 'à' before names of *countries* used indefinitely; if qualified by an adj. or apposition, use 'dans' with the def. art., thus—'Il est allé en Italie' (but 'dans l'Italie du Nord'). 'Asie Mineure,' however, is treated as a compound noun.

18. **bref**, adj. used adverbially, lit. 'briefly,' here *in short, to make a long story short.* The adverbial form is 'brièvement.'

avoir réponse à; verbal phrase, hence without article.

jamais Anglaise; art. omitted after 'jamais,' as not infrequently in English after *never.*

21. **passer**, here *to pass over, skip.*

24. **servir de**, *to serve for, to act as;* 'servir à,' *to be good for.*

27. **s'enquérir de**, *to make inquiries about*, is used reflexively only.

on. Notice the free use of 'on' in cases where in English *we, they*, or *people* would be preferred.

27-28. **en partance pour**, *bound for, about to sail.*

PAGE LINE

4. 28-29. **dès le jour même**; after the noun, '**même**' often stands emphatically for *very*, as here—*on that very day*; 'le même jour,' *the same day*.

30. **devait** . . .; distinguish carefully between the imperf. 'devait,' *was to*, and the condit. 'devrait,' *ought to, should*.

faire marché, verbal phrase; cf. l. 18; *to come to terms, to strike a bargain*, etc.

31. **patron**, here *captain* or *master* (of a merchantman).

aller, with infinit., *to be about* (or *going*) *to* . . .

faire voile, *to set sail*. Notice 'voile,' masc. *veil*; fem. *sail*.

32. **telles quelles**, *such as they were, moderately good*.

chambre, here, of course, in the sense of 'case,' *berth*.

33-34. **un . . . sien matelot**; this adjectival use of poss. pron. (*mien* and *sien* only), though obsolete, still obtains in colloquial language in the sense of *of mine, of his* (*hers*)—

> 'Voici le fait: depuis quinze ou vingt ans en çà,
> Au travers *d'un mien pré* certain ânon passa.'
>
> RACINE, *Plaideurs*, i. 7.

35. **la bouille-abaisse** (or **bouillabaisse**) (from 'bouillon abaissé,' *broth boiled down*), a high-seasoned fish-soup, the favourite dish of the Provençaux.

5. 3. **s'arranger pour**, *to take care, to make it a point*.

raser les côtes, *to hug the shore*, or *to coast along* . . .

4. **pût**; the subjunct. depends on 'de façon que,' to denote purpose, *so that, so as to*.

II

8. **la Canebière**, the most picturesque street of Marseilles, a main artery, leading to the harbour.

10. **petit-cousin**, *second cousin*; in distinction from 'cousin germain,' *first cousin*.

11. **lequel**, instead of 'qui,' to indicate that the relat. pron. refers to the first antecedent ('petit-cousin'), whilst 'qui' might be mistaken as referring to the last ('fils

PAGE LINE

aîné'). Thus, 'Salomon, fils de David, *lequel* bâtit le temple.'

5. 13. **passer**, here (differently from p. 3, l. 28, and p. 4, l. 21), *to take over;* hence 'passeur,' *ferryman.*

14. **charmant garçon**; not to be rendered literally; say *a gentlemanly* (or *very nice*) *fellow.*

15. **chasseurs à pied**, *light infantry;* whilst 'chasseurs à cheval,' *light cavalry.*

16. **l'Autre**, *Napoleon the first*, as he was familiarly called by his adherents after his downfall. During the Bourbon reaction it was hardly safe even to mention his name.

18. **vienne**, subjunct. depending on a verb of allowing ('je consens à').

22. **arme**, here *branch of the service*, as 'l'arme de l'artillerie, de l'infanterie, des cuirassiers,' etc.; 'armes spéciales,' *scientific corps.*

26-27. **à la petite moue**; 'à' here *by*, denoting the test or token by which a fact is ascertained, or an inference is drawn.

27-28. **en trois points**, lit. *in three parts* (*heads*), i.e. *exhaustive, elaborate.* Hence 'éloge —,' *panegyric.*

29. **comme il faut**, *gentlemanly, well-bred.*

30. **Caporaux**; in the early democratic periods in the history of Corsica, the village communities used to elect officers (*caporali*) invested with the same authority as the *tribunes of the people* in ancient Rome. See farther on, p. 9, from l. 23 to p. 10, l. 5.

6. 2. **s'apercevoir de**, *to be* (*become*) *aware of, to notice;* many transitive verbs take 'de' if used reflexively.

4. **eût . . . fût . . .**; subjunct. depending on 'trouver singulier,' expressing *surprise.*

5. **pieusement**, lit. *piously;* here, however, *single-mindedly, innocently, i.e.* in ignorance of the meaning of 'caporal,' as explained farther on, pp. 9-10.

6. **il s'agit de**, *the question* (*talk*) *is about*, or *the matter* (*person*) *concerned is.* The reflexive form answers the Engl. passive voice; cf. Lat. 'agitur.'

caporal; cf. l. 30, which explains the misapprehension.

8. **emmener** (pronounce 'anmener'); distinguish between

PAGE LINE

'emmener' and 'amener'; the difference of meaning is evident from the prefixes 'en'—or 'em' before a labial—(Lat. 'inde,' *hence*), and 'à' (Lat. 'ad,' *towards*); hence 'emmener,' *to take away* (or *along with*); 'amener,' *to bring*.

6. 10. **il n'y a pas à . . .**, *there is no occasion for . . .*

se gêner, *to stand on ceremony, to put one's self out of the way.*

11-12. **baïonnette au bout**, etc., *with fixed bayonet.*

14. **parent**, here in the sense of *relative, kinsman.*

16. **le cœur ferme**, adjectival phrase, *stout-hearted, steady;* here, however, *seasick-proof*, alluding to the expression 'avoir mal au cœur,' *to be sick.*

24. **redingote** is the frenchified form of the Engl. *riding-coat;* here *frock-coat.*

25. **le teint** (from 'teindre,' *to dye*); hence *complexion.* Notice that the French 'complexion' means *bodily disposition, constitution.*

26. **bien fendu**, lit. *well-slit*, i.e. *large and well-shaped.*

l'air franc et spirituel, *with a candid and bright cast of countenance.*

27. **effacer les épaules**, *to throw back* (*draw in*) *one's shoulders.*

29. **courir les rues**, fig. *to be very common, to be as plentiful as blackberries.*

29-30. **la garde nationale.** The French *National Guard*, a kind of urban militia, was first instituted in 1789, under the name of 'garde bourgeoise,' for the security of the city of Paris; since then repeatedly disbanded and reorganised.

31. **la tenue**, lit. *bearing;* here *uniform.*

corps de garde, *guard-house, guard-room.* 'Habitudes du . . .,' *bad manners contracted in the barrack-room.* 'The Balafré had some barrack tastes and likings.'—WALTER SCOTT, *Q. Durward.*

7. 2: **sans gêne**; cf. p. 6, l. 10; *not over ceremonious, free and easy.*

dire tout bas, *to whisper, to say under one's breath.*

5. **qui**, for 'celui qui'; cf. p. 1, l. 14.

PAGE LINE

7. 10. **de travers**, advl. phrase; lit. *obliquely, awry, crosswise*, etc.; fig. *wrong, amiss;* hence 'quelque chose — dans la tête' = *a bee in the bonnet, rats in the upper story, a screw loose*, etc.

14. **avoir bonne tournure**, *to have a good presence* (or *figure*).

15. **aussi**, followed by inversion of subj. and verb, as here, means *hence, consequently, accordingly.*

18. **mon brave**; 'brave' is thus often used familiarly by superiors (or superior persons) to inferiors, in the sense of *worthy, good.*

20. **donner un coup de coude à**, *to nudge.* Numerous compound nouns and phrases are formed in French by means of *coup:* 'coup d'œil,' *glance;* 'coup de pied,' *kick;* 'coup de poing,' *cuff;* 'coup de couteau,' *stab*, etc.

20-21. **père du filleul**, etc.; cf. p. 5, l. 10.

23. **7e léger**; cf. p. 5, l. 15; *the 7th Regiment of Light Infantry.*

28. **se mordit les lèvres.** Notice here the use of *reflex. pron.* with *def. art.* for possess. adj. (here *ses*), especially in speaking of parts of the body or mental qualities—'Je *me* suis foulé *le* pied,' *I have sprained* my *foot.* Thus, p. 15, l. 20; p. 18, ll. 3-4; p. 19, l. 9.

31. **eût**; the subjunct., depending on **avant que**, denoting an action not yet realised.

32. **assez**, here *tolerably, fairly.*

33. **accent prononcé**, *a strong provincial* (here *foreign*) *accent.*

35. **nous autres**, *we* (or *as for us*) *Corsicans;* 'autres' is thus used emphatically (with *nous* and *vous* only) to denote contradistinction; cf. p. 134, ll. 7-9.

8. 1. **ait été**, concessive subjunct., dependent on 'bien que' (= 'quoique'), *although.*

4. **s'apercevoir de**; cf. p. 6, l. 2; 'en' stands for 'de lui' when not referring to a person; cf. p. 3, l. 31.

5. **ton dégagé**, *offhand manner.*

6. **ne put**; 'pas' may be left out with 'pouvoir' and a few other verbs noticed farther on.

PAGE LINE

8. 6. **s'empêcher de**, with infinit., *to help*, with verb in *-ing*.

8. **lui**, here *for her*.

9. **se promettre de**, *to resolve;* 'journal,' here *diary*.

16. **le pur toscan**; Italian, as spoken in *Tuscany*, especially in Florence, is considered the purest; cf. 'lingua toscana in bocca romana.'

18. **patois**, *country* (or *provincial*) *dialect;* hence 'notre patois' here, *Italian as spoken in Corsica.*

29. **capisco**; *Ital.*, 1st pers. sing., pres. indicat. of 'capire,' *to understand, comprehend.*

30. **semestre**, *six months;* hence *half-year's duty* (or *salary*); 'en —,' milit. term, *on six months' furlough.*

32. **en demi-solde**, *on half-pay.*

9. 5. **chercher une phrase**, *to cudgel one's brains for an appropriate expression.*

9. **avoir de quoi**, *to have enough* (*money, means*, etc.) *to . . .*, or *to have wherewith* (*wherewithal*) *to . . .* 'Il n'y a pas de quoi,' *there is no occasion for it, don't mention it!*

tenir, in the imperat., *take this!*

11. **faire entrer**, in the sense of 'glisser,' *to slip.*

14. **se redresser**, lit. *to draw one's self up;* fig. *to bridle* (*perk*) *up.*

16. **éclater de rire** (or 'rire aux éclats'), *to burst out laughing.*

17. **demeurer ébahi**, lit. *to remain gaping* (*open-mouthed*), i.e. *lost in amazement, dumbfoundered.*

21-22. **vous le jeter à la tête**; for 'vous . . . la,' cf. p. 7, l. 28.

29-30. **se laisser aller** (or **tomber**) **à la renverse**, *to fall on one's back* (or *backwards*).

30. **se mettre à**, with infinit., *to set* (*begin*) *to . . .*

de plus belle; idiomatic phrase ('façon' implied), *more than ever;* here *even louder than before, with renewed merriment.*

31. **éclater en chœur**, *to re-echo the bursts of merriment. Ch* pronounced = *k*, as in most words derived from Greek.

33. **le quiproquo** (pronounce 'kiproko'), lit. Lat. 'quid

PAGE LINE

pro quo,' *one thing for another;* i.e. *mistake, misconception.*

9. 36. **galons,** *stripes* worn by non-commissioned officers as a distinguishing badge; 'le galon,' *lace-work, braid, trimming.* Prov., 'Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre,' *store is no sore.*

10. 1. **commune,** lit. *commons, township, parish;* here *village community.*

4. **tenir à,** here *to regard* (*esteem*) *as;* '— honneur,' *to take pride in, to make it a point of honour.*

8. **vouloir bien,** *to be so kind as* (or *kind enough*) *to . . .;* is often used to express consent: 'Je le veux bien,' *I am agreed.*

12. **en vouloir à quelqu'un,** *to bear malice* (or *owe a grudge*) *to some one;* it may also mean *to have a design upon;* 'Ce renard en veut à mes poules.'

12-13. **le moins du monde,** advl. phrase, *the least in the world;* 'pas —,' *not the slightest.*

13. **présenter,** here in the sense of *to introduce;* hence 'présentation,' *introduction.*

22. **guinder** (fr. Germ. 'winden,' akin to Engl. 'to wind'), *to hoist, heave;* 'se —,' fig. *to give one's self airs, to attitudinise.* 'Guindé,' *stilted, prim.*

pont (naval), *deck.*

23. **penaud,** *chapfallen, down in the mouth.*

24. **dater de,** here *to trace one's origin so far back as . . .*

25. **prier à,** *to invite* (*ask*) *to;* 'prier de,' *to request* (*desire*) *to,* etc.

26. **poignée,** f. (fr. 'poing,' *fist*), lit. *fistful,* i.e. *handful;* '— de main,' *shake of the hand;* 'se donner une (la) —,' *to shake hands.*

27. **froncer le sourcil** (*l* silent), *to knit the eyebrows, to frown.*

28. **ce que c'était que . . .** Notice the emphatic use of 'que' before a noun or infinit. standing as a subject after its predicate:—

Normal order (subj. first).—'César était un grand homme.'
Emphatic order (subj. last).—'*C'*était un grand homme *que* César.'

30. **lui trouver.** This peculiar use of the dat. of person with a few verbs—as 'trouver,' 'savoir,' 'connaître'

PAGE LINE

—may be turned either by the prep. *in*, or by the verb *to have*:—'Je *lui* trouve . . .,' *I can discern in him* (or *her*) . . . 'Je *lui* sais de grands talents,' *I know he* (or *she*) *has great parts.*

10. 30. **un certain je ne sais quoi de**, *a certain indefinable touch of* . . .; cf. Lat. 'nescio quis.'

36. **tirailleur** (fr. 'tirailler,' *to fire away*), *sharpshooter, skirmisher.*

en, here *as, in the way of* . . .

11. 4. **Vittoria**, a town in the Basque province of Alava, north-western Spain, renowned for Wellington's victory over the French under Jourdan (1813).

4-5. **il doit**, impers.; '— m'en souvenir,' *I cannot but* (or *have good reason to*) *remember it.* 'Souvenir' is here used in its primitive impersonal form (fr. Lat. 'subvenit mihi,' *it comes under my mind*).

5. **se . . . la**; cf. p. 7, l. 28.

6. **journée**, f., fr. 'jour,' m. Notice the use of derived nouns in *-ée* to express *duration* or *fulness*: 'année,' 'soirée,' 'matinée,' 'poignée' (cf. p. 10, l. 26), 'journée' (cf. p. 12, l. 8).

7. **nous avaient tué**; 'nous' is in the dat. (as may be seen from the non-agreement of 'tué'), *from our ranks*; i.e. *had inflicted on us the loss of* . . .

8. **la retraite décidée**, absolute participial construction, *as soon as the retreat was decided on.*

9. **filer**, trans., lit. *to spin*; intrans. *to bolt, to take to one's heels.*

grand (or **bon**) **train**, advl. phrase, *fast, at great speed* (*rate*); hence 'filer grand train,' *to beat a precipitate retreat.*

11. **drôle**, adj., lit. *droll, queer, odd, funny*; here subst. *scamp, rascal.* 'Un drôle de corps,' *a queer fellow, odd fish.*

15. **aigle**, masc., *eagle*; here fem. (*standard*), 'l'aigle romaine, française.'

17. **fanfare**, f., *flourish of trumpets* (hence 'brass band').

19. **mordre sur**, lit. *to bite*; fig. *to attack, assail, charge, fall upon, close with*, etc.

voilà . . . qui . . ., a Gallicism which may be

PAGE LINE

turned by—*there now! what should my dragoons do but . . .*

11. 20. **faire demi-tour**, *to face* (*wheel*) *round.*

22. **diable de . . .**, appositive genit. used as adj.; hence 'cette —,' *that infernal, accursed, confounded . . .*

25-26. **à force de**, *by dint of, through, by much* (*repeated*) . . ., etc.

26. **ne plus partir**; in the sense of 'rater,' *to miss fire;* here *wouldn't go off.*

28. **on eût dit**, lit. 'one would have said,' *i.e. as if they were, just like.* Thus with condit. pres., 'On dirait d'un démoniaque.'

29. **serrer la botte**, here *to give the spur, clap spurs.*

31. **montrer de la main**, *to point* (*single*) *out.*

32. **al capello bianco**, Ital., *at* (i.e. *aim at*) *the white hat.*

34. **me . . . la**; cf. p. 9, l. 21.

35. **18e léger**; cf. p. 7, l. 23.

36. **à ce que . . .**, *as . . ., according to what, if I am to believe what . . .*

12. 2. **soutenir**, here *to cover.*

5. **et par hasard**, lit. 'by chance'; here *by the way*, or *I wonder if . . .*

8. **journée**, f.; cf. p. 11, l. 6.

17-18. **que . . . belle!** Notice the place of the adj. at the end of a sentence introduced by 'que!' *how!* Said the fox to the raven: '*Que* vous êtes *joli! que* vous me semblez *beau!*'

18. **il y a . . . que je n'ai . . .**, *I have not . . . for . . .*

23. **sauvage**, here *wild, romantic.*

24. **à ce compte**, *if that's the case, in that case, if so.*

26. **ne . . . guère**, *hardly, scarcely, not particularly, not much.*

28. **Pise**, Ital. *Pisa*, on the Arno, forty-nine miles west of Florence; one of the oldest cities of Italy, which still has its walls standing and a citadel; formerly a seaport, it now stands four miles from the sea.

29. **collège**, m., lit. 'college'; in France, *second grade school.*

PAGE LINE

12. 30. **Campo-Santo.** The beginning of this ancient national cemetery was several loads of earth brought from Jerusalem towards 1200. In 1278-83 the ground was surrounded by cloisters, the walls of which were adorned with frescoes by Orcagna.

le Dôme, Ital. *Duomo,* the cathedral built in the eleventh century in the shape of a Latin cross, with a magnificent façade of four superimposed rows of pilasters and arches. Near the cathedral stands the round marble campanile, the *Leaning Tower of Pisa,* about 180 feet high, peculiar in that it deviates about 14 feet from the perpendicular—a peculiarity not due to original design, but to the sinking of the foundations.

32. **Orcagna**; nickname of 'Andrea di Cione,' Italian painter, sculptor, and architect of the fourteenth century, to whom are attributed the fresco paintings 'Death' and 'The Last Judgment' in the Campo Santo.

33. **tant elle est restée,** etc., *so deep an impression did it make.*

34. **craindre que ne,** with subjunct.; the use of 'ne' after verbs and phrases of *fearing* is easily accounted for: 'She had rather (hoped) he would *not* . . .'

13. 1. **mal à la tête**; for def. art. instead of possess. adj., cf. p. 9, l. 21.

3. **faire un signe de tête,** *to nod, bow;* '— majestueux,' *to bow like a queen.*

5. **causer chasse,** etc.; cf. p. 3, ll. 1-2, 'parler chasse.'

7. **avaient dû,** with infinit. = *must have* with part. perf.

bien des, here adv. of quantity = 'beaucoup de.'

8. **intelligence,** f., here *understanding, terms,* etc.

en; in accordance with its original meaning (Lat. 'inde,' *thence, from this*) 'en' is often used in the sense of *on that account, for that very reason.*

tour à tour, *by turns, alternately.*

9-10. **ils chassèrent,** here, of course, only in anticipation.

15-16. **fut se coucher**; a quaint turn for the more common 'alla se coucher.'

III

PAGE LINE

13. 17. **se jouer**, lit. *to disport one's self;* here *to flicker;* 'lune' here = 'clair de lune,' l. 20 ('se jouer de . . .,' *to make* (*a fool*) *light of* . . .)

18. **gré**, m. (fr. Lat. 'gratum'), lit. *thanks;* then *good-will, liking, taste;* hence 'au gré de,' *agreeable to, at the mercy of;* here *urged on* (*wafted*) *by* . . . Cf. 'à mon gré,' *to my mind* (*taste*); 'de bon (plein) gré,' *willingly, of one's own accord,* etc.

19. **avoir envie de**, *to have a mind* (*inclination*) *to* . . ., *to feel disposed to* . . .

20. **profane**, here substantival in the sense of *outsider, commonplace* (*unromantic*) *fellow;* cf. l. 9.

21. **par un clair de lune.** Notice the use of 'par' with nouns denoting atmospherical phenomena—'par ce temps,' *in this weather.*

22. **deux grains**; 'grain' here, as in Engl., in the sense of *the slightest gleam* (*spark*).

24. **dormir sur les deux oreilles**, *to sleep soundly* (*like a top*). Cf. Lat. 'Dormire in utramvis (alteram) aurem.'

26-27. **ne . . . personne . . . que**, *no one else but* (*except*) . . .

27. **lequel**, for *qui;* cf. p. 5, l. 11.

28. **complainte**, f.; cf. *vocero*, p. 15, footnote.

14. 1. **lieux communs**, lit. *commonplaces*, i.e. *hackneyed* (*trite*) *passages.*

4. **lui échappait**, dat. of person after verbs of *taking, depriving, asking, removing from*, etc.

4-5. **il est question de**, in the sense of 'il s'agit de,' p. 6, l. 6.

11. **les sables**, lit. *the sands;* fig. *desert;* hence 'miel des sables' = *honey* (*manna*) *in the desert.*

12. **courroux**, m., in poetical style = 'colère,' f.

14. **n'attendirent jamais**, fig. *never dared to face.*

15-16. **Vittolo tua Sampiero Corso.** In the sixteenth century *Sampiero*, surnamed *Corso* (1497-1567), who from a shepherd boy had risen in French service to the rank of a commander of the Italian mercenaries,

PAGE LINE

attempted to free his native island from the yoke of the Genoese. For three whole years (1564-67) he successfully withstood the oppressors commanded by the famous generals Doria and Spinola, until, despairing of conquering him by fair means, they bribed his squire Vittolo, by whom he was foully murdered.

14. 17. **croix d'honneur**, *Cross of the Legion of Honour*, a French order instituted by Napoleon (1802) as a token of reward for military and civil services rendered to the country. The motto is *Honneur et Patrie.*

22. **il me faut**, impers., *I want, I must have* (*get at*) . . .

23. **pensé**, here *premeditated.*

27. **d'un mouvement de tête**; cf. p. 13, l. 3, 'signe de tête.'

28. **panneau**, m., lit. *panel;* here in the sense of 'écoutille,' *hatch;* 'grand —,' *main hatchway.*

32. **fort bas**; cf. p. 7, l. 2.

15. 1. **prendre . . . à**, *to catch some one in the very act of . . .* This by way of a taunt at her disparaging remarks, p. 12, ll. 21-22.

3. **cette lune-ci**, *such an effect of moonlight.*

4. **tout occupée à . . .**, *deeply absorbed* (*engrossed*) *in . . .*

5. **le corse**, *i.e.* 'la langue corse,' whilst 'La Corse,' *Corsica.*

FOOTNOTE 1, l. 3. **à leur défaut**, lit. *in want of them*, i.e. *if there are none left.*

15. **à tue-tête**, advl.; lit. *head-splitting*, i.e. *at the top of his voice, in stentorian tones.*

17. **distraction**, f., is one of the many words which, though identical in spelling and derivation, have different shades of meaning in French and English :—Fr. 'distraction' = *listlessness, absence of mind, abstraction, relaxation*, etc. Engl. *distraction* = Fr. 'trouble, transport, angoisse, démence,' etc.

18. **se promettre bien**; cf. p. 8, l. 9.

19. **le mot de l'énigme**, lit. *the word* (i.e. *solution*) *of the enigma.*

16. FOOTNOTE, l. 4. **la mise en demeure**, law term, *requisition, summons.*

PAGE LINE

16. 2. **injure**, f., *injury;* here *insult, taunt.* 'Dire des injures,' *to call names.*

5. **se servir de**, *to make use of, to use.*

9. **à propos de**, *concerning, about.*

10. **Vannina d'Ornano**, Sampiero's wife (cf. p. 14, l. 15), suspected of treasonable designs against the freedom of Corsica, was strangled by her husband.

14. **trouver**, here in the sense of *to think.*

que ce soit, subjunct. depending on a verb of thinking used interrogatively.

16. **guerre à mort**, *war to the knife.*

21-22. **lui . . . le**, in possessive relation ; cf. p. 2, l. 21.

24-25. **demander . . . aux** ; cf. p. 14, l. 14.

26. **c'était** ; for emphatic 'ce,' cf. p. 2, l. 9.

28. **ce devait être**, *he must have been;* only if followed by 'être' can 'devoir' take 'ce' for its subj.

17. 11. **excéder**, lit. *to exceed;* here fig. *to tire* (*weary, bore*) *to death.*

23-24. **faire subir un interrogatoire à . . .**, law term, *to subject to examination, to cross-question.* Note that 'to cause a person to do or suffer something' is rendered by—

faire with *infinit.*, with *acc. of the thing*, and *dat. of person* :—

Il fait	subir	un interrogatoire	'au matelot'

or, if the person is expressed by a personal pronoun—

Il 'lui' fait subir un interrogatoire (cf. p. 43, l. 29, and p. 45, l. 12).

25. **ballata**, Ital. ; cf. p. 15, footnote.

28. **susdit**, *above-mentioned;* 'il y avait,' *before, previously* (speaking at a time past); 'il y a,' *ago* (speaking now).

29. **ne revînt** ; 'ne' and the subjunct. depend on 'douter.'

31. **de la viande fraîche**, i.e. *mincemeat;* euphemistic term for *carnage, bloodshed, butchery.*

32. **traduction faite de**, partic. absolute ; cf. p. 11, l. 8.

35. **lesquelles**, for 'qui'; cf. p. 5, l. 11.

rechercher en justice, law term, *to prosecute, to arraign, to sue*, etc.

18. 1. **attendu que**, law term, *whereas, considering;* here *inasmuch as.*

manche, fem. *sleeve;* masc. *handle;* 'avoir dans sa

PAGE LINE

manche,' lit. *to have . . . up one's sleeve* (as a juggler has his implements in his sleeves), i.e. *to have in one's pocket* (*at one's disposal*).—'C'est une autre paire de manches,' *that's another pair of shoes.*

18. 4. **faire cas de . . .**, *to set store by, to value.*

conseiller, lit. *councillor;* here *judge.*

5. **cour royale** (as it was called under the monarchy), now *cour d'appel*, to which appeals may be made from the decisions of the 'tribunaux de première instance.'

9. **à l'égard de**, *with respect to, towards.*

10. **un personnage**, m., *a character, somebody worth her notice.*

romanesque, *romantic* (as applied to persons of an adventurous turn of mind):—'aventure (esprit, passion, idée, goût, etc.) romanesque'; not to be confounded with 'romantique,' applied to scenery, literature, etc. (as opposed to classic):—'aspect (site, situation, etc.) romantique; poésie (école, poème) romantique.'

11. **air d'insouciance** = *nonchalance*, i.e. *listlessness.*

12. **prévenir**, (1) lit. *to come* (*go*) *before;* hence (2) *to be beforehand with, forestall*, etc.; and (3) as here, *to prejudice, to bias*, etc.

13-14. **de plus**, adv., here used adjectively—*additional.*

15. **laisser percer**, lit. *to allow to pierce through;* hence fig. *to disclose, to lay bare, to betray.*

17. **Fiesque.** Count *Fieschi* (1523-47), of a noble family of Genoa, organised a plot for the overthrow of the famous admiral Doria. The conspiracy was all but successful, when, stepping from one galley to another, Fieschi missed his footing and was drowned in the harbour.

18. **beau**, here *dignified, meritorious, noble.*

21. **soit**, subjunct. depending on a verb of emotion (here 'aimer'); cf. p. 6, l. 4.

24. **avoir l'usage du monde** (or **de la vie**), *to be accustomed to move in good society.*

29. **l'école militaire**, founded in the reign of Louis XV. (at Vincennes), was abolished during the first Revolution, but re-established by Napoleon (1803) at Fontainebleau, and transferred (1808) to Saint Cyr. Napoleon himself had been trained in the provincial 'école militaire' of Brienne (1779-84).

PAGE LINE

18. 32. **comme on peut le penser**; 'on' with a verb in the active voice is often best turned by the Engl. passive —*as may easily be imagined;* for 'le,' cf. p. 34, l. 8.

19. 2. **condamner**; in this verb and its derivatives the *m* is silent.

6-7. **défi en règle**, *a challenge in due form.*

8. **sacramentelles**, here *consecrated by usage, time-honoured.*

qu'échangent; for the verb before its subj., cf. p. 4, l. 7.

9. **tendre**, here *to lay.* Notice that with 'l'un l'autre' the preposition is placed between 'l'un' and 'l'autre.'

17. **décider**, here in the sense of *to take for granted, to come to the conclusion.*

19. **excepté** only agrees with its noun if placed last, but is left unchanged if put first.

bien entendu, lit. *well understood;* here *of course.*

20. **les mânes**, m. pl., *manes, shades,* i.e. *ghosts of the departed.*

26. **anonyme**, here rather *nameless* than *anonymous.*

27. **faire apercevoir**, *to disclose.*

30. **ou bien**, *or else, or perhaps, or maybe.*

34. **galanterie**, *gallantry;* here in the sense of *good style.*

35. **dandy**; in adopting this now all but obsolete Engl. term, the French have only come by their own again, *i.e.* 'dandin,' derived from 'dandiner' (Germ. 'tändeln,' Engl. 'dandle').

20. 4. **classique**, *i.e.* as in the old classic tragedies.

5. **se trouver**, *to happen to be.*

6. **les Sanguinaires** (*u* silent), Ital. *Isole Sanguinarie,* off Punta della Parata, islands of red granite; hence called *the blood-red islands.*

10. **Punta**, Ital., lit. *point;* here *cape;* 'P. di Girato,' or 'Parata,' cf. l. 6, west of Ajaccio.

12. **fût**; the subjunct. depends on 'pour que,' expressing purpose.

Attila, the famous king of the Huns († 453 A.D.), whose devastating hosts (the scourge of God), sweeping over the whole continent, laid everything under fire and sword.

PAGE LINE

20. 13. **vînt**; the subjunct. depends on 'il faudrait que,' expressing necessity.

15. **fabrique**, here *edifice of characteristic architecture.*

Castellamare, on the southern shore of the bay of Naples.

16. **Misène**, Ital. *Miseno*, west of Naples, at the entrance of the bay.

18. **pelée**, lit. *peeled;* here *bare, naked.*

pas une, *not a single;* 'pas' without 'ne,' which can only be used with a verb.

20. **se détacher**, *to project, stand out;* hence *to catch the eye.*

21. **un fond**, here *background;* **funéraire**, here *mortuary.*

33. **s'animer**, *to get lively (exciting).*

21. 1. **Cours**, the Ital. *Corso*, i.e. *the main walk, parade*, in Italian towns.

3. **aux aguets** (fr. 'guetter,' *to watch*), *on the look-out.*

IV

5. **est né** (15th of August 1769); here the Fr. present = Engl. past.

6. **s'être procuré**, not 'avoir,' all reflex. verbs being conjugated with 'être' in compound tenses.

catholique, here in the sense of *orthodox, correct, fair.*

7. **tenture**, *hangings;* 'papier de la —,' *wall paper.*

8. **se sentir saisir de**, *to be overcome with a feeling of, to become a prey to . . .* Notice the active infinit. for Engl. part. perf.

12. **coup de tête**, in the sense of 'escapade,' *wild-goose chase, headstrong freak;* cf. p. 7, l. 20.

12-13. **c'eût été.** Notice (1) the use of emphatic 'ce,' cf. p. 2, l. 9; (2) the use of past perf. subjunct. ('eût été') for condit. perf. ('aurait été').

15. **de son mieux**, *to the best of her ability, as best she could.*

20. **pût**; for subjunct., cf. p. 4, l. 10.

se . . . voir. Fr. reflex. = Engl. passive; cf. p. 6, l. 10; see also l. 31, 'se passer.'

PAGE LINE

21. 21. **faire tourner la tête à . . .**, lit. *to turn the head of, to bewitch.* For the use of 'à,' cf. p. 17, l. 23.

22. **se presser**, *to be in a hurry.*

23. **se plaire à . . .**, *to take a fancy to, to feel at home in.*

25. **ours**, a sly allusion to della Rebbia's Christian name 'Orso,' Ital., *bear.*

28. **dommage**, m., lit. *damage;* 'il est dommage,' *it is a pity.*

29. **perte**, lit. *loss;* here *ruin, destruction.*

31. **passer**, speaking of time, *to spend.*

31-32. **comme il suit**, *as follows.*

22. 5. **demeurer à**, with infinit., *to keep on doing a thing;* hence '— tard à,' *to stay (sit) up late at . . .*

6. **je ne sais quelle** (Lat. 'nescio quis') may be turned by *some . . . or other.*

7. **préfet**, the magistrate invested by the Government with the administration of a department.

8. **s'ennuyer**; cf. p. 2, l. 23.

la plupart de, *the majority of, most of.*

10. **aussi**, here *accordingly, hence.*

11. **parfaitement reçu**, *given a most hearty welcome.*

13. **venir de**, with infinit., *to have just,* with part. perf., cf. p. 2, l. 31.

sortir de table, *to rise from table (dinner).*

14. **tout près de**, *on the point of, about to . . .*

17. **virtuose** (fr. Ital. *virtuoso*), *crack performer, star.*

18. **se taire**, *to be silent (hushed).*

25-26. **monsieur votre père**; in accordance with the Fr. custom, in speaking of near relatives of the person addressed—thus, 'madame votre mère,' 'mademoiselle votre sœur,' p. 29, l. 11.

27. **s'épuiser**; cf. p. 4, l. 10.

29. **en sa qualité de . . .**, briefly, *as a . . .*, or *being a . . .*

30. **satellite**, here disparagingly, in the sense of *henchman, understrapper, creature.*

33. **monde**; cf. p. 18, l. 24.

35. **tout en**, with part. pres., *whilst.*

23. 1. **connaître**, here *to make the acquaintance of . . .*

PAGE LINE

23. 7. **à demi-voix**, *in an undertone, under his breath.*

8. **encore plus bas**; cf. p. 7, l. 2.

11. **lui**; for dat. of pers., cf. p. 14, l. 4; p. 16, l. 24.

16-17. **à ce qu'il**, *by what;* for 'à,' cf. p. 11, l. 36.

27. **ce n'est . . ., que . . .**; cf. p. 10, l. 28.

28. **la grande nation**, supply *française;* a standing expression dating from Napoleon's time.

29. **à part**, lit. *aside;* here *by themselves.*

30. **pour qu'on**, etc., in accordance with p. 18, l. 32, turn by the passive—*for it to be . . .*

33. **avoir besoin de**, lit. *to be in need of, to have occasion for;* here *must needs;* for subjunct. 'ait,' cf. p. 16, l. 14.

36. **pensée**, f., lit. *thought;* here rather *opinion, meaning.*

24. 3. **appuyer sur**, lit. *to lean on;* fig. *to lay stress on, emphasise, accentuate.*

prendre, here *to assume.*

4. **comporter**, *to admit of, to allow;* turn the imperf. by *would allow.*

6. **aller voir**, *to call upon.*

la préfecture (fr. 'préfet,' cf. p. 22, l. 7), (1) *the prefect's office* or *residence*, as here, *county-hall;* (2) *county-town.*

8. **il faut que**, with subjunct., here not expressing necessity so much as, *it requires nothing less than . . .*

allasse; notice the sequence of tenses.

9. **ce que c'est que**, *what* (i.e. *what sort of a man*) . . . *is.* For the emphatic use of the second 'que,' cf. p. 10, l. 28. Thus, 'qu'est-ce que c'est que cela?' *what is that?*

11. **je ne saurais . . .**, the conditional pres. of 'savoir,' used negatively = 'ne pouvoir,' *not to be able to;* thus here, *I really cannot say as much.*

12. **singulier**, lit. *singular, queer, strange.*

emphatique, here *stuck up, pompous, consequential.*

14. **assoupi**, *drowsy, dozing, napping;* 'plus qu' —,' *fast asleep.*

15. **coup d'œil**, m. (cf. p. 7, l. 20), *glance, look, peep*, etc.; 'jeter un —,' *to cast a glance, to glance.*

PAGE LINE

24. 17. **je crois l'avoir.** Notice the use of the infinit. after 'croire'; in Engl. a dependent clause is generally used, *I think I have . . .*

20. **esprit,** here *wit, good judgment* (*sense*).

23. **marquis de Mascarille.** 'Mascarille,' a typical character of the rascally valet in several of Molière's earlier plays. The reference here to the two lines (ll. 21-22), 'il faut que vous l' (*i.e.* l'esprit) y ayez mis,' in the *Précieuses Ridicules* (1659) is, however, not strictly correct, as the words are spoken by 'Cathos,' one of the 'Précieuses': 'Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.'—Sc. ix.

26. **un peu . . .,** here *something of a . . .*; cf. also l. 36, where it means *rather.*

ce que pensent; for verb before subj., cf. p. 4, l. 7.

36. **en . . .,** here *as a . . .*; cf. p. 10, l. 36.

25. 1. **un peu,** here *rather.*

bien intimes, *of a strictly confidential character.*

dont . . ., depending on 'se mêler,' which takes 'de' before its complement, whilst *to meddle* takes *with.*

3. **ce mot-là,** *i.e.* 'étranger,' l. 1; whilst 'l'autre' refers to 'en amie,' p. 24, l. 36.

6. **se trouver,** with infinit., *to happen to.*

15. **gentleman** is often used for want of an exact equivalent in French.

17-18. **connussent,** subjunct., depending on a negative statement in the principal clause; here 'il n'y avait plus.' Cf. p. 3, l. 3.

18. **il vous plaît**; turn the French impers. verb by the passive, *you are pleased to.*

25. **de retour,** advl. phrase, *on your return,* or *once back again.*

27. **quelqu'un,** *i.e.* 'une certaine personne,' *who shall be nameless.*

28. **à résister.** Notice that 'à' with infinit. often answers the Engl. *in* with verb in *-ing;* in this case 'à' stands for 'dans,' which never precedes an infinitive.

31. **en vouloir à**; cf. p. 10, l. 12.

à l'anglaise, *in the English fashion* (*style*); *i.e.* here

PAGE LINE

with a hearty shake of hands; which is not the custom in France between ladies and gentlemen, unless on intimate terms.

25. 33. **pénétré**, fig. *deeply affected* (*concerned*).

36. **songer à**, lit. *to dream;* here in the sense of 'penser à,' but with more intensitive force.

26. 1. **obséder**, here *to haunt, overawe* (like a nightmare).

3. **faire tomber**, *to drop* (*let fall*) *purposely.*

4. **cuiller**, f. (the *r* is sounded, as in the other form of spelling 'cuillère'); '— à thé,' *tea-spoon;* 'cuillerée à café,' *tea-spoonful.*

14. **trouée**, lit. *holed, pierced, full of holes*, etc.; '— aux coudes,' *out at elbows.*

15. **bandoulière**, f., *shoulder-belt, bandoleer;* 'en —,' *slung over the shoulder.*

16. **pendant à . . .**, here *stuck in . . .*

17. **l'arçon**, m.; as the word means *saddle-bow*, 'de la selle' need not necessarily be added.

18. **mélodrame**, lit. *drama with music;* 'brigand de —,' *stage-brigand.*

19. **en voyage**, adjl. phrase, *travelling . . .*

22. **bleu foncé**, *dark blue.* Compound adjectives of colour, and those derived from nouns, do not agree in gender and number with the noun they qualify; cf. 'des yeux bleus'; but 'des yeux bleu clair,' *light blue eyes.*

23. **expression**, here *cast of countenance.*

on lisait; the imperf. is often used to express possibility—*one could read.*

26. **seoir (à)**, obsol., *to sit;* now *to suit, to be becoming.*

27. **châtain** (fr. 'châtaigne,' *chestnut*); hence *chestnut colour* or *nut-brown.*

29. **propre** does not cover the same ground as the Engl. *proper;* here 'propre'=*tidy, neat;* notice also 'propres termes,' *own* (*exact, very*) *words;* cf. p. 28, l. 21.

30. **tout le temps**, here *plenty of time.*

27. 1. **au**; 'à' denoting salient feature=*with;* thus 'l'homme au masque de fer,' *the man* in (with) *the iron mask.*

s'arrêter à; cf. p. 22, l. 5.

2. **à**, here *to judge from;* cf. p. 5, l. 26.

PAGE LINE

27. 4. **houssine**, f. (fr. 'houx,' *holly-tree*), *switch;* 'coup de —'; cf. p. 7, l. 20.

monture; applied to any animal used for riding; here *nag.*

5. **prendre le grand trot**, *to set off at full trot* (*canter*).

7-8. **sauter à bas de**, *to alight from.*

11. **levât**, subjunct., depending on 'sans que,' *without*, with verb in *-ing;* cf. p. 2, l. 5.

16. **désigner du doigt**; cf. p. 11, l. 31.

33. **se nommer** = 'décliner son nom,' *to state* (*tell*) *one's name.*

34. **vouloir bien**; cf. p. 10, l. 8.

28. 6-7. **se faire prier**, *to require pressing* (*much persuasion*).

8. **pièce**, lit. *piece;* here *room.*

servir de; cf. p. 4, l. 24.

13. **gens du monde**; cf. p. 8, l. 24; *fashionable people, gentlefolks.*

14-15. **sentir la province**, *to smack* (*savour*) *of country breeding;* notice the absence of prep.; thus 'sentir le tabac.' For the subjunct. cf. p. 3, l. 3.

15. **chez elle**, here not 'at her home,' but *in her*, or *in her person.*

sauver, lit. *to save, rescue;* here *to cover, redeem, extenuate.*

16. **par cela même**, *for that very reason.*

19. **jusqu'à**, with infinit., *so far as to.*

20. **lui**, so-called dat. of advantage, *for her.*

21. **propre**; cf. p. 26, l. 29.

24. **que rend**, verb before subj.; cf. p. 4, l. 7.

30. **les belles armes**; here the def. art. assumes its original demonstrative force ('le,' 'la,' 'les' being derived fr. Lat. *ille, illa, illos*)—*what fine arms these are!*

34. **je voudrais bien.** Notice the use of the conditional to moderate the imperative sense of 'vouloir'; hence, 'je voudrais bien que vous eussiez,' *I should like you to have.*

35. **en . . . un semblable.** When the obj. of a verb is a numeral or indef. pron., the latter is complemented

PAGE LINE

by 'en' put before the verb: 'As-tu un chien?—J'*en* ai *deux* (*plusieurs, beaucoup*, etc.)—Il *en* a *un* très beau.' Thus in the next line.

28. 36. **dans**, here *among*.

29. 1. **s'en sert**; cf. p. 16, l. 5.

3. **pièces**, f., here, differently from p. 28, l. 8, *head of game*.

4. **s'établir**, here *to arise, begin*, etc.; hence 'aussitôt s'établit,' *this led at once to* (*was the signal for*) . . .

6. **à**; cf. p. 5, l. 26.

7. **tout d'un coup**, *all of a sudden, suddenly;* hence 'briller —,' *to flash*.

8. **tout à l'heure**, here retrospective, *a short time* (*little while*) *ago, just now*. This phrase has also prospective force—*by and by*.

10. **refusait**; here the imperf. implies continuation—*O. persisted in his refusal*.

11. **mademoiselle votre sœur**; cf. p. 22, l. 5.

13. **se le faire dire**, etc., *to require telling twice;* cf. p. 28, ll. 6-7—'se faire prier.'

14. **Manton**, name of a gunsmith of old reputation. '"It's a capital gun—it's a Joe Manton, that cost forty guineas."—"And a fool and his money are soon parted, nephew; there is a Joe Miller for your Joe Manton."'—WALTER SCOTT, *Antiquary*.

15. **gros calibre**, *heavy* (*large*) *bore*.

16. **bien porter la balle**, *to have a long range;* hence 'portée,' f., *reach* (of firearms). Notice that 'la balle' is *bullet;* 'le boulet,' *cannon-ball*.

17. **s'embarrasser dans**, *to get entangled* (*stick fast*) *in;* here *to stammer*.

18. **fort à propos**, here (differently fr. p. 16, l. 9) *just in the nick of time*.

tirer d'affaire; cf. p. 3, l. 7; here *to get out of a scrape* (*difficulty*, etc.); cf. p. 3, l. 7.

20. **faire quelque résistance**; in the sense of 'se faire prier,' p. 28, ll. 6-7.

se mettre à table, *to sit down to dinner;* cf. p. 22, l. 13.

21. **en**, *as a . . . that she was;* cf. p. 24, l. 36.

PAGE LINE

29. 23. **voilà qui est . . .**, *that is . . .*, *and no mistake*, or, *that is what I call . . .*; cf. p. 11, l. 19.

24. **se promettre de**, with infinit., *to vow;* cf. p. 8, l. 9.

25. **ce jeune représentant**, masc., though applied to a female, the fem. form of this being rather unusual.

26. **pour**, here in the sense of 'quant à,' *as for, as regards.*

27-28. **ne dît ou ne fît**; the use of 'ne' and the subjunct. depends on 'de crainte que'; cf. p. 12, l. 34.

28. **sentît**, subjunct. denoting contingency, *which might possibly . . .*; 'sentir son village,' cf. p. 28, ll. 14-15.

31. **considérer fixement**, *to stare at, to rivet the eyes upon, to watch intently.*

34. **se soustraire à**, *to evade, avoid, elude, shun, fight shy of*, etc.

30. 5. **régner**, here *to prevail.*

8. **pièce voisine**; cf. p. 28, l. 8.

11. **il devait**, *was to;* cf. p. 4, l. 30; whilst 'devrait,' *ought to . . .*

faire, here *to take up.*

15. **du Dante**, *i.e.* Dante Alighieri (1265-1321), the famous Italian poet, author of the greatest epic poem since Homer, the *Divina Commedia.* As in Italian, the def. art. is used before the names of some celebrated writers and artists—'le Dante,' 'l'Arioste,' 'le Guerchin,' etc.

16. **l'enfer**, Ital. *Inferno*, the *Vision of Hell*, is the first part of the 'Divina Commedia,' the second is *Purgatorio*, and the third *Paradiso.*

17. **Francesca da Rimini** was given by her father in marriage to Lanciotto, son of Malatesta, lord of Rimini, a man of extraordinary courage, but deformed in his person. His brother, Paolo, who, unhappily, possessed those graces which the husband of Francesca wanted, engaged her affections; and being taken in adultery, they were both put to death by the enraged Lanciotto—as related by herself in *Inferno*, Canto V.

18. **tercet**, the Ital. *terza rima*, stanzas of three verses in which the first and third verse of the first stanza rhyme together, whilst the second verse rhymes with the first and third of the following stanza:—

PAGE LINE

'Quand Michel-Ange eut peint la chapelle Sixtine,
Et que de l'échafaud, sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la cité latine,

'Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux ;
Ses pieds ne savaient plus comment marcher sur terre ;
Il avait oublié le monde dans les cieux.'

THÉO. GAUTIER.

30. 19. **à deux**, in the sense of 'tête-à-tête,' *face to face.*

20. **à mesure que**, lit. *in proportion as ;* '. . . qu'il,' with verb in imperf. = *as he went on*, with verb in *-ing.*

21. **prunelles**, f. pl. (diminut. of 'prune'; hence lit. *little plum*), *pupils of the eyes.*

24 **admirable**, etc., in apposition to the preceding clause ; hence without art. ; cf. p. 1, l. 2.

organisation, here *temperament, cast of mind.*

28. **que . . . beau!** cf. p. 12, ll. 17-18.

33. **faire lire**, *to get to read ;* cf. p. 26, l. 3.

36. **retenir**, lit. *to retain ;* hence *to remember.*

31. 2-3. **n'en avait mis à** ; (1) note the use of 'ne' after a comparat. ; (2) 'en,' referring to 'expression,' cf. p. 28, l. 35 ; (3) 'mettre à,' with infinit., *to employ* (*show*) *in*, with verb in *-ing.*

10. **sauvagesse**, lit. *savage woman ;* fam. *hoyden, tomboy.*

ne . . . que, *only, nothing but.*

Pater, i.e. *Pater noster, the Lord's Prayer*, 'l'oraison dominicale' ; thus in Germ. 'Vater unser' ; 'ne savoir que son . . .,' *to be quite untutored.*

10-11. **je me trompe** ; for Fr. reflex. = Engl. passive, cf. p. 6, l. 10 ; thus here 'se tromper,' *to be mistaken.*

11. **être du métier**, *to be one of* (*belong to*) *the profession* (*craft*).

11-12. **tout enfant** ; advl. phrase of time, *when quite a child* (*a mere child*).

12. **s'escrimer**, lit. *to fence, to spar*, etc. (through Ital. 'schermire' ; fr. O. Germ. 'skirman' ; Mod. Germ. 'schirmen' ; Engl. 'screen') ; 's'escrimer à,' *to endeavour, to strive hard.*

13. **voceratrice** ; cf. footnote to p. 15.

14. **la ronde**, *round ;* 'à la . . .,' *around, round about.*

PAGE LINE

31. 16. **ouïr** (fr. Lat. 'audire'), now all but obsol., and only used in the part. perf. with an infinit.: 'ouï dire,' and, as here, 'ouï parler de,' *heard of.*

19. **contrarié de** (fr. 'contrarier,' *to cross, thwart,* etc.); hence *annoyed* (*vexed, provoked*) *at.*

19-20. **s'être . . . rappelé**; cf. p. 21, l. 5.

21. **avoir beau**, with infinit., *to do something to no purpose;* this may be turned by *it was in vain that he . . .*, or *in vain did he . . .* Thus, 'tu as beau faire (dire),' *do* (*say*) *what you will.*

plat, lit. *flat;* fig. *commonplace, pointless, shallow.*

23. **c'était**; cf. p. 2, l. 9.

28. **tapis**, m., *carpet, rug;* '— de table,' *table-cover;* 'tapisserie,' f., *tapestry, hangings.*

29. **mettre la main**, etc., *to shade the eyes with the hand.*

30. **ces oiseaux**, *i.e.* 'les autruches,' *ostriches.*

croire . . . être; cf. p. 24, l. 17.

32. **mal assurée**, lit. *ill assured*, i.e. *faltering, tremulous.*

serenata, Ital. (fr. 'sera,' *evening*); hence *evening* (*night*) *music, i.e.* 'sérénade,' f.

33. **palombe**, a kind of ringdove found in the Pyrenees; the general term for *ringdove* is 'ramier,' or 'pigeon ramier.'

32. 11. **fût-il**; inversion of subj. and verb in concessive clauses, as in Engl. and Germ. *were he* ('wäre er auch') = *though he were.*

12. **abattu en terre** (or, more usually, 'à terre'), *hurled to the ground.* 'Une tuile tombe *à* terre'; 'un arbre tombe *par* terre' (i.e. *along*).

20. **vouloir que**, with subjunct. = Engl. *to want* (*wish*) *to*, with infinitive.

21. **faire mettre en musique**, *to have . . . set in music.*

26. **crapaudine** (fr. 'crapaud,' *toad*), lit. *toadstone, ironwort;* 'à la —' (term of cookery), cut open and broiled, i.e. *spitchcocked.* 'There were as good *spitchcocked eels* on the board as ever were ta'en out of the Isis.'—WALTER SCOTT, *Kenilworth*, i.

28. **ménager** (fr. 'ménage,' m., *household*); hence lit. *to husband, spare,* etc.; here *to dispose, manage, arrange.*

PAGE LINE

32. 30. **vedette**, f., *mounted sentry, vidette;* 'être en —,' lit. *to stand on vidette;* fig., as here, *to stand on a line by itself* (as 'Dear Sir' in a letter).

38. **supplice**, m., lit. *punishment, rack, torture;* hence fig. 'être au —,' *to sit on thorns, to be on pins and needles.*

33. 1. **l'heure de dormir**, *bedtime.*

9. **le naturel**, *temperament, disposition;* 'de son —,' *naturally . . .*

13. **travail**, m., here *workmanship;* for *le . . . en*, cf. p. 3, l. 31.

19. **il le faut bien**, *it is indeed necessary, it cannot be helped.*

20. **méchantes gens**; 'gens,' m. and f., plur. of obsol. 'gent,' f., has this peculiarity that adjs. take the *fem.* inflection if standing *before* it, but are treated as *masc.* if standing *after* it:—'Les *vieilles* gens sont *soupçonneux.*' Other peculiarities need not be gone into here.

21. **en**, here *with it.*

23. **le geste de**, *a gesture as if to . . .*

27. **pas comme cela qu'il faut . . .**, *not the proper way to . . .*

29-30. **se lever sur son séant**, *to sit up;* 'séant,' part. pres. of the obsol. 'seoir,' *to sit* (cf. p. 26, l. 26); hence subst. *sitting posture*, as here.

30. **remonter le coup**, *to strike upwards.*

33. **abandonner**, here *to let fall.*

35. **Phidias** (*s* sounded), the greatest sculptor of ancient Greece (born at Athens about 500 B.C.); one of his masterpieces was the statue, in ivory and gold, of the goddess Athêna—the 'Minerve' mentioned in the same line.

sculpter (*p* silent, as in all its derivatives), *to carve.*

34. 2. **in medias res**; 'se lancer . . .,' *to take the bull by the horns.*

> 'Semper ad eventum festinat, et in medias res
> Non secus ac notas auditorem rapit.'
>
> HORACE, *Ars poetica*, i. 148.

3. **tout**, lit. *everything;* here *everybody.*

PAGE LINE

34. 3. **et . . . et**; a Latinism, *both . . . and.* This line is a reminiscence of a passage in Racine's *Iphigénie*, i. 1: 'Mais tout dort, *et* l'armée, *et* les vents, *et* Neptune.'

5. **ignorer**, *not to know, to be ignorant of;* whilst Engl. *to ignore* = 'méconnaître' (p. 37, l. 30), 'faire semblant de ne pas connaître,' etc.

7. **est mort**, Fr. pres. for Engl. preterite; cf. 'est né,' p. 21, l. 4; 'mourir assassiné,' *to be murdered.*

8. **l'est.** Notice the use of the neutral pron. 'le' referring to an adj. or verb, here 'assassiné.'

9. **le premier**, lit. *the first;* here *any chance . . .* Thus 'le premier venu.'

galère, f., lit. *galley.* In France convicts had in former times to work as galley-slaves, hence the term 'galérien.'

10. **argenterie**, *silver-plate.*

11-12. **pour lequel**, not 'pour qui'; cf. p. 5, l. 10.

14-15. **se perdre**, *to be lost;* cf. p. 6, l. 10.

17. **singulièrement**, not 'singularly' here, but *especially, particularly.*

24. **tant il y a que**, *however that may have been, anyhow.*

consacré, lit. *consecrated;* here *time-honoured, traditional, sanctioned by usage.* Cf. 'sacramentelles,' p. 19, l. 18.

25. **toutefois**, adv., *however;* not to be confounded with 'toutes les fois.'

26. **en . . . d'autres**; cf. p. 28, l. 35.

27. **c'est que**, here *the fact is that . . .*

28. **génois** (fr. 'Gènes'), *Genoese;* cf. p. 14, l. 15.

29. **s'expatrier**, *to leave one's native country.*

35. 2. **tripot**, m., *gambling-hell.*

3. **chevrier** (fr. 'chèvre,' *goat*), hence *goatherd.* Thus 'vacher' fr. 'vache,' 'porcher' fr. 'porc,' etc.

4-5. **passer son temps**, *to spend one's time;* 'mal —,' *to have a bad time of it.*

8. **s'expliquer**, *to explain;* 'se' here is not reflex., but reciprocal.

9. **de part et d'autre**, *on both sides, mutually;* '— ce furent de . . .,' *there was an interchange of . . .*

PAGE LINE

35. 9. **grandes politesses**, *honeyed phrases, fair (soft) words.*

11. **lier**, lit. *to tie, bind, fasten*, etc. ; 'se —,' *to become intimate, to make friends, to form an intimacy*, etc.

12. **on le vit bien** ; cf. p. 4, l. 27, and p. 8, l. 32.

14-15. **ne . . . plus que**, *only.*

16-17. **il y avait bien . . . qu'ils ne . . .**, *they had not . . . for fully . . .* ; cf. p. 12, l. 18 ; 'se' (dat.) is reciprocal.

18. **en étiquette**, *on terms of chilly politeness.*

19-20. **fut**, *became ;* whilst 'était militaire,' *was (already then) . . .*

25. **Bastia**, on the north-east coast of Corsica, the most important town in the island.

26. **être décoré**, *to receive a medal ;* here *the cross of the Legion of Honour* (p. 14, l. 17).

27. **attendu que** ; cf. p. 18, l. 1.

protéger, here in a disparaging sense, *to take under one's wing (for selfish purposes).*

28. **à Vienne** ; G. being in the French army, which had then (1809) its headquarters in the capital of Austria.

31. **causes perdues**, lit. *lost lawsuits*, i.e. lost through his connivance with the opposite party.

32. **on n'a jamais su**, *it never transpired.*

34. **rapporter**, here differently from l. 28, *to bring in, to yield.*

35. **quoi qu'il en soit**, *however that may be, be that as it may ;* 'quoi que,' *however, whatever ;* 'quoique,' *although.*

36. **avoir connaissance de**, *to be informed of.*

36. 6. **ne dût**. Note the use of 'ne,' with subjunct., after 'ne pas douter que.'

déconvenue, *discomfiture, disappointment.*

10. **les Cent Jours**, a historical term denoting approximately the duration of Napoleon's second reign, *i.e.* from the 20th of March, 1815, when he arrived in Paris after his return from Elba, until the 29th of June, the day that he left Paris for Rochefort, where he went on board the *Bellerophon.*

12. **cachet**, *seal ;* here *official seals.*

registres de l'état civil, the municipal records in which births, marriages, and deaths are registered.

PAGE LINE

36. 16. **sourd**, lit. *deaf, dull;* fig. *secret, lurking;* hence 'guerre sourde' = *underhand warfare* (*strife*).

17. **assigner**, *to cite, to serve a writ on;* '— en réparation de dommages,' *to sue for damages.*

19. **faire enlever**, *to cause to be removed;* cf. p. 3, l. 9.

20. **les armes**, here *armorial bearings, coat of arms.*

22. **plant**, m., *sapling, plantation;* not to be confounded with 'plante,' f.

23. **auprès de**, lit. *near;* here *at the hands of, with.*

25. **garde champêtre**, *rural policeman, game-keeper.*

27. **destitué**, p.p., not *destitute*, but *dismissed, discharged, turned out.*

29. **bois**, m., here *grove.*

33. **en attendant**, prep., *awaiting, pending.*

35. **creuser une fosse**, *to dig a grave;* 'fossé,' masc., *ditch.*

35-36. **en . . . une**; cf. p. 28, l. 35.

mander, *to send* (*call*) *for.*

37. 1. **afin que force restât à la loi**; obsolete law-term, *so that the law might take its course*, or *to enforce the law.*

2. **se trouver en présence**, *to meet face to face.*

3. **l'on put craindre**; turn the Fr. active by the passive (cf. p. 18, l. 32), *it was to be feared*, or *there was danger.*

ne s'engageât; cf. p. 12, l. 34.

4. **les restes**, *the mortal remains.*

7. **chemin du bois.** Notice the use of 'de' to denote direction—'la route de Paris,' *the way to Paris.*

11-12. **l'avantage . . . adversaires**, may be turned by *his adversaries were in superior numbers.*

13. **armer (un fusil)**, *to cock, to place at full cock.*

14. **coucher en joue**, lit. *to lay to the cheek*, i.e. *to aim* (*level the gun*) *at.*

16. **naturellement**, here *instinctively.*

Panurge, a character in the works of Rabelais (1495-1553), who, like his cousin Falstaff, was as fond of good cheer as he was shy of fisticuffs:—'Ce dist, Panurge s'enfouït le grand pas de paour des coups, lesquels il craignoit naturellement.'—*Pantagruel*, ii. xxi.

PAGE LINE

37. 19. **prendre le plus long**; supply *chemin.*

20. **s'aviser de**, *to take it into one's head.*

22. **rebbianistes**, *i.e.* 'ceux du parti della Rebbia.'

26. **dresser un procès-verbal**, *to draw up an official report* (*minutes*).

29. **fouler**, *to full, press, squeeze*, etc.; '— aux pieds,' *to trample under foot.*

lui, here emphatic='lui-même,' i.e. *no less a person than.*

30. **méconnaître**, *to ignore, disregard, disown;* cf. p. 34, l. 5.

31. **buonapartiste**, for 'bonapartiste.' The French Legitimists used to make it a point to write and pronounce Napoleon's surname in its original Italian form (Buonaparte), so as to emphasise the Corsican usurper's foreign origin. For this purpose, too, it was actually contended that he was born before Corsica was annexed to France, and hence not a born Frenchman.

32. **successibilité**, *right of succession.*

34. **prévu**, lit. *foreseen, forecast*, etc.; 'prévu par' (law), *provided against, met by.*

Code, m. (Lat. 'codex'), *collection* (*compendium*) *of the laws;* 'code pénal,' *criminal law.*

35. **nuire à**, lit. *to harm, hurt*, etc.; 'nuire à l'effet,' *to defeat the purpose.*

36. **procureur**, *proctor, attorney*, etc.; '— du roi' (or '— impérial,' now '— de la république'), *public prosecutor.* 'Procureur général,' magistrat chargé du ministère public près d'une cour supérieure. 'Procureur de la république,' magistrat qui remplit les mêmes fonctions auprès d'un tribunal de première instance; cf. p. 18, l. 5.

38. 1. **député**, lit. *deputy;* here *member of parliament.*

3. **s'évanouir**, lit. *to faint, swoon, vanish*, etc.; fig. *to come to nothing, to vanish into thin air, to be scattered to the winds, to end in smoke.*

7. **d'un autre côté**, here *in another direction.*

exhumer (the reverse of 'inhumer,' p. 36, l. 30), lit. *to exhume, disinter;* fig. *to rake up, fish out.*

PAGE LINE

38. 8. **d'après**, here *on the strength of, by means of.*

contester à, *to dispute;* cf. p. 14, l. 4.

9. **cours d'eau**, lit. *watercourse*, i.e. *stream.*

12. **arrêt**, lit. *arrest;* 'rendre un —,' *to give* (*pronounce*) *judgment.*

13. **déposer entre les mains de . . .**, *to hand over to . . .*

15. **lui maire**, stands in apposition to 'le'; cf. p. 37, l. 29.

16. **se désister de**, lit. *to desist from;* here law term, *to waive.*

prétentions, here *claims.*

18. **intervenir dans**, *to intervene, interpose, interfere with.*

19. **tirer parti de**, *to make the most of, to turn to account.*

22-23. **jeter des doutes sur**, *to cast aspersions* (*a slur*) *on, to bespatter.*

23. **faire passer pour**, *to give out for.*

24. **trafiquer**, lit. *to traffic, trade, deal in*, etc.; '— de,' *to misuse, sell to the highest bidder.*

25-26. **punir exemplairement**, *to make an example of.*

32. **sur ces entrefaites**, advl. phrase, *in the meantime, meanwhile, at this juncture.*

33. **en justice**, *by evidence.*

34. **le jour tombant**, partic. absolute, *at the decline of day, at nightfall, dusk.*

la femme is here used in accordance with the practice of law-courts; masc., 'le sieur.'

36. **coup de feu**, *report of a gun, shot.*

39. 14. **armé**; cf. p. 37, l. 13.

17. **se débattre**, *to struggle;* '— contre la mort,' *to be in the agony of death* (*at death's door, last gasp*).

21. **mousse**, f., lit. *moss;* here *froth, spume;* 'mousse,' masc., *cabin-boy.*

40. 2-3. **ceindre son écharpe**, lit. *to gird on his scarf.* In the discharge of their functions, mayors, prefects, by way of official insignia, wear an 'écharpe tricolore.'

4. **le jeune V.** Notice the use of the def. art. with proper names preceded by a qualifying noun or adj.— 'Le général Roberts,' 'Le docteur Purgon,' 'La belle Venise.'

11. **trouble**, m., does not cover exactly the same ground

PAGE LINE

as the Engl. *trouble;* here the sense is *mental agitation, confusion, tremor, flutter,* etc.; plur. *disturbances.*

40. 12. **scellé**, m., lit. *seal,* used as a law term only—'apposer (mettre) le scellé (les scellés),' 'mettre (être) sous les scellés,' *to affix the seals.* Pending a judicial inquiry, arising from the death, bankruptcy, or delinquency of a person, the papers, desks, rooms, etc., of that person are put under seal by order of the magistrate.

13. **recherche**, f., lit. *researches;* here *inquiry, inquest, investigation.*

15. **lorsque vint le juge.** Notice the inversion (optional) of verb and subj. in clauses introduced by an adv. or advl. conj.; here, if 'vint' were placed after the lengthy subj., the sentence would not be so well balanced.

juge d'instruction, *examining magistrate.*

28. **au crayon,** *in pencil writing;* notice the use of 'à' to express agency, instrumentality, or material—'peindre à l'huile.'

31. **feuillet**, m., *leaflet,* diminit. of 'feuille,' f., *leaf, sheet;* cf. l. 22, 'feuilleter,' *to turn over the leaves.*

où, here relat. pron. = 'sur lequel' in the next line.

32. **aurait été,** conditional of 'indirect statement,' *i.e.* the statement of another person, for the accuracy of which the narrator, by the use of this mood, 'ipso facto' declines responsibility; cf. l. 34, where 'aurait' is virtually dependent on 'au dire de Colomba,' hence not *would have been,* but *must have been;* cf. also p. 53, l. 2.

34. **au dire de,** here substantival infinit., *by what . . . said,* or *according to . . .'s account;* '— tout le monde,' *by all accounts.*

41. 7. **constater,** *to establish the fact* (not *to state*); cf. p. 18, l. 32.

10. **brigadier,** formerly *brigadier-general,* now *corporal of cavalry;* '— de gendarmerie,' *sergeant of police.*

14. **déposition,** here *statement, evidence;* cf. l. 26, 'déposer,' *to give evidence.*

15. **hors de,** prep., lit. *out of;* here *beside.*

22. **à tâtons** (fr. 'tâter,' *to feel, touch*), *groping, feeling one's way;* hence 'chercher —,' *to grope for.*

PAGE LINE

41. 31-32. **pris de**, *taken* (*infected*) *with.*

34. **faire feu**, *to fire;* here *to be fired.*

42. 1. **adjoint**, lit. *adjunct;* here *deputy mayor.*

3. **rappeler**, lit. *to recall, call back*, etc.; here *to remind.*

10. **voltigeur** (fr. 'voltiger,' *to vault, flutter*), lit. *vaulter, tumbler;* as a military term (*rifleman, skirmisher*), 'voltigeur' is obsol.; we now say 'tirailleur,' p. 10, l. 36, or 'chasseur à pied,' p. 5, l. 15.

11. **en**; cf. p. 3, l. 36.

23. **soupçonnât**; for the subjunct. after negations, cf. p. 3, l. 3.

25. **conclusion**, *the result* (*upshot*) *of all this was that.*

28. **procès**, m., *law-suit, litigation;* hence 'être en —,' *to be at law.*

43. 4. **copie des pièces de l'instruction**, *minutes* (*abstract*) *of evidence.*

5. **particulier**, here *private*, or *confidential.*

9. **faire bouillonner**, lit. *to get up the steam;* fig. *to set boiling, to set astir, to fire.*

10. **préjugé**, m., lit. *prejudice;* here rather *foregone conclusion.*

13. **créance**; same derivation and partly the same meaning as 'croyance'; here *credit, credence, trust.*

18. **marier**, *to give in marriage;* whilst 'se marier,' *to be* (*get*) *married*, etc.; 'épouser,' *to marry.*

19. **avoir assez de valeur**, here *to yield enough, to fetch a sufficiently high price.*

21-22. **soit que . . . soit que**, with subjunct., lit. *be it that*, or *either because . . . or . . .*

23-24. **souffrir . . . de . . .**, here *to blush for, to be mortified at.*

27. **gîte**, m., *lodging, quarters, lair;* 'venir prendre un —,' *to take up one's quarters.*

28. **revanche**, lit. *revenge, retaliation*, etc.; hence *return-match;* 'en —,' *in return, by way of compensation.*

29. **lui faire tirer . . .**; for dat. of pers., cf. p. 17, l. 23. If, however, the infinit. has no direct obj., the name of pers. is put in the acc.—'Je *le* fais traduire.' 'Je *lui* fais traduire une page.'

PAGE LINE

43. 29. **et le reste**, here = *etc.*

30. **la veille**, *on the eve of . . .*

44. 2. **en toute liberté**, *at ease, unrestrained.*

3. **emplette**, f., *purchase;* hence 'faire des (or 'aller aux') emplettes,' *to go shopping.*

5. **fou**, lit. *fool;* here *gannet*, supposed to be stupid, hence also called *booby.*

6. **perdît**, the subjunct. depends on ne comprenaient pas'; cf. p. 3, l. 3, 'perdre sa poudre,' *to waste powder and shot.*

13. **penser de . . .**, *to have an opinion about*, as here; whilst 'penser à,' *to think of*—'À quoi pensez-vous? *What are you thinking of?* cf. p. 71, l. 7; and 'penser,' with infinit., *to intend*, 'Je pense partir aujourd'hui'; or *to be well nigh* (*near*), 'J'ai pensé me rompre le cou.'

17-18. **se sentir**, with infinit.; cf. p. 21, l. 8.

21. **enfoncer**, lit. *to sink to the bottom, to immerse*, etc.; hence 's'enfoncer dans,' *to penetrate* (*plunge*) *into.*

24. **se détromper**, *to be undeceived, to dismiss from the mind.*

26. **attendre**, lit. *to wait, await;* '— de,' *to expect from;* so also 'vouloir de,' l. 28.

28. **enfin**, lit. *at last, finally;* here, however, *after all, really.*

29. **que j'essaye** (or 'essaie'), subjunct. in dependent clause after a verb of wishing, here 'veut-elle,' l. 28.

33. **quand** has adversative force here = 'quand même,' *although, even though.*

36. **n'en . . . rien**, *nothing of the sort* (*kind*).

45. 2. **tort**, m., *wrong;* 'à tort,' adv., *wrongly, unfairly.*

3. **c'est que**, *the fact is;* cf. p. 34, l. 27.

nous autres Corses; cf. p. 7, l. 35.

7. **une fois que**, lit. *once that*, i.e. *when once;* 'que' is freely used in the sense of 'quand' referring to nouns, phrases, etc., of time—'le jour que,' *on the day when.*

aura conduit, fut. perf. instead of the Engl. perf.; cf. p. 1, l. 14; cf. l. 8, fut. 'tournera,' for Engl. pres.

12. **se réunir**, lit. *to reunite;* here *to co-operate, concur, combine.* The prefix 're —' does not always imply

PAGE LINE

reiteration; thus 'réunir' may mean *to unite* as well as *reunite*. Cf. 'remplir' = 'emplir.'

45. 12. **lui faire regarder**; cf. p. 17, l. 23, and p. 43, l. 29.

28. **accès**, lit. *access*; fig. *fit, attack*.

humeur noire; an almost literal turn for *melancholy* (black bile), or *brown study*. Cf. 'broyer du noir,' *to have the blues*.

31. **bonne**, here *kind*.

32-33. **Nous . . . moi.** When the components of a complex subj. are of different persons it is customary to sum them up by the pers. pron. of the 1st pers. plur., if the subj. consists of 1st pers. with 2nd or 3rd pers., as here; or by 2nd pers. plur., if the subj. consists of 2nd and 3rd pers.

33. **ce que me dit un**, etc.; cf. p. 4, l. 7.

36. **chasseur**, lit. *huntsman*; here *sportsman*; 'plus grand,' here *better*.

46. 1. **quoi de**; (1) for this use of 'de' cf. p. 9, l. 9; (2) supply a verb, or turn by *I fail to see anything* . . .

8-9. **heureusement que** = 'il est heureux que.'

12. **manquer à**; cf. p. 1, l. 13.

13. **s'attendre à**, *to expect*; cf. p. 44, l. 26.

15. **Indiens**, here *Hindoos*; l. 16, 'la compagnie,' *the old East India Company*.

17. **faire droit à**, *to do justice to, listen to, comply with*. Notice the optional omission of 'pas' after 'si ne . . .'

23. **ménager**; here, differently from p. 32, l. 28, *to use gently, to bear with*.

30. **détourner**, *to turn away*, etc.; 'se —,' *to turn aside* (*round*).

47. 3. **en**, *as a*; cf. p. 24, l. 36; whilst 'traiter de,' *to call*.

9. **je sus**, pret., not *I knew* (which would be 'je savais'), but *I learnt* (*mastered*).

10. **scarabée.** By the Egyptians the scarabæus was venerated during its life, and often embalmed after death. Several mystical ideas were associated with the scarabæus; the number of its 'toes,' thirty, symbolised the days of the month; the time it deposited the balls containing the eggs was supposed to

PAGE LINE

refer to the lunar month; the movement of the ball referred to the action of the sun on the earth, and personified that luminary. The custom of engraving scarabæus gems passed from the Egyptians to the Greeks and Romans.

47. 10. **s'il vous plaît**, *if you please;* here *you must know*, or *allow me to tell you.*

18. **s'aviser de**; cf. p. 37, l. 20.

19. **couramment**; fr. adj. 'courant,' *fluent;* adjs. in *-ant* or *-ent* form their advs. by assimilating *-nt* to the initial *m* of the advl. suffix *-ment* (Lat. abl. 'mente'); cf. p. 48, l. 25, 'évidemment.'

20. **savant en -us**, i.e. *a scholar whose name ends in -us.* In the age of the 'Renaissance' of letters (from the sixteenth century onwards) it was customary for scholars to Latinise or Grecise their names—

'Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en *us;*
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine:
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine;
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.'

MOLIÈRE, *Les Fâcheux.*

23. **sortir**, here *come forth.* The sentence is a suggestive allusion to the well-known lines in Corneille's *Cid*, V. sc. i., where Chimène exhorts Don Rodrigue (*i.e.* the Cid) to win her hand by coming off victorious in the impending duel with his rival—

'Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.'

27. **dites-vous**; the reflex. 'vous' is in the dat.; *bear in mind.*

28. **savoir**; here again, as p. 35, l. 32, 'savoir' means *to learn*, or *to hear;* hence *sorry to hear that you have been . . .*

28-29. **faire . . . peine**, *to grieve, afflict.*

33. **laisser là**, *to leave alone.*

34. **faire de la poésie**, *to sacrifice to the Muses.*

VIII

PAGE LINE

48. 2. **se quitter**; 'se' here is reciprocal.

3. **de très bon matin**, *very early in the morning, with the lark.*

4. **la veille au soir**; cf. p. 43, l. 30.

5. **faire exception à**, *to wean one's self of, to break (a habit).*

9. **avoir sur le cœur**, *to feel sore at, be stung to the quick.*

10. **ton de légèreté**, *airiness, levity.*

11. **cru**, with infinit.; cf. p. 24, l. 17.

démêler, lit. *to unravel, disentangle*, etc.; here *to discern, discover.*

12. **naissant**, *nascent, springing up, rising.*

15. **le matin**, *in the morning.* Notice the absence of prep. in advl. phrases of time; thus 'le dimanche,' *on Sundays.*

19. **tirer vanité de**, *to take a pride in, to plume one's self on;* 'pour que,' with subjunct. (cf. p. 20, l. 12) = Engl. *for him to . . .*, with infinit.

20. **se déranger**, *to trouble (inconvenience) one's self, to put one's self out of the way.*

22. **aura réveillée**, fut. perf., to express *what must have* (or *probably has*) *happened.*

24. **pendu**; the italics imply reference to Lydia's own expression, p. 47, l. 28.

25. **fort bas**; cf. p. 14, l. 32.

27. **bouder**, lit. *to pout (at);* here transit., *to sulk, to be sulky with.*

29. **servante**; here, of course, a mere polite form—*your humble servant.*

30. **à bientôt**, here in the sense of 'au revoir.'

49. 8. **grand'chose**, for 'grande chose.' 'Adjectives which in Latin had two different terminations for the masc. and the fem. (as *bonus, bona*) also had two in French; and those which had only one termination for these genders in Latin (as *grandis*) had but one in French also; hence "une *grand* femme," "une âme *mortel*," etc. The fourteenth century, in ignorance of this

PAGE LINE

distinction, supposed it to be a mere irregularity, and accordingly reduced this class of adjectives to the form of the first class, and wrote *grande, cruelle, mortelle*, etc., to correspond to *bonne*, etc. A trace of this older form remains in the expressions, *grand'mère, grand'route, grand'chose*, etc. — phrases which are relics of the older language.'—BRACHET.

49. 11. **antiquité**, f., here *relic of ancient times;* '— dans la famille,' *family heirloom;* cf. also l. 12.

15. **ne . . . trop**, *hardly.*

24. **voyez**, lit. *see;* here *come!*

26. **roi Théodore**, 'king of Corsica,' otherwise Baron Théodore de Neuhoff, born at Metz in 1686, was successively in the French, Swedish, and Spanish service. As representative of the Emperor Charles VI, he was induced to head a Corsican rising against the Genoese; and, with the support of Turkey and the Bey of Tunis, landed in Corsica in March 1736, and was crowned king as Théodore I. Repeatedly driven to flight, he settled in London, where he died in 1756.

30. **en laque**; adjl. phrase, *lacker(ed);* thus p. 50, l. 9, 'de rose,' *rosy.*

35. **oserais**, conditional; cf. p. 28, l. 34; for 'pas' omitted, cf. p. 8, l. 6.

50. 3. **charger à balle**, *to load with a ball-cartridge.*

4. **conjurer**, here *to guard against, ward off, counteract;* 'pour —,' *as a spell against.*

12. **joie maligne**, lit. *malignant (derisive) joy*, i.e. *boding no good (portending mischief)*; cf. l. 15, 'sourire sardonique.'

16. **expédition**, here *raid, foray.*

24. **s'éloigner au galop de . . .**, *gallop away as fast as their ponies would carry them.*

25. **se dirigeant vers**, *taking the way to*, or *making for.*

26. **lunette**, f.; for 'lunette d'approche,' or 'lunette de (à) longue vue,' p. 19, l. 27, *field-glass* (plur. *spectacles*).

27. **longer** (fr. 'long'), *to walk (ride, skirt) along.*

31. **se trouver**; cf. p. 19, l. 15.

33. **pensé-je.** The final *e* mute of a verb in *-er* in the 1st pers. sing., pres. indic., is, for the sake of euphony,

PAGE LINE

accented, as here: 'y pensé-je?'; here 'y' (lit. *about it*) for 'à lui' (*of him*). For 'penser de' and 'penser à,' cf. p. 44, l. 13.

50. 34. **connaissance de voyage,** *travelling acquaintance,* i.e. one that suggests: *out of sight out of mind,* 'loin des yeux, loin du cœur.'

51. 4. **à Almack's.** Almack's (subsequently Willis's), a suite of assembly rooms in King Street, St. James's, built in 1765 by a Scotchman named Macall, who inverted his name to hide his origin and obviate all prejudice. Balls, presided over by a committee of ladies of the highest rank, used to be given at these rooms; and to be admitted to them was nearly as great a distinction as to be introduced at Court.

5. **faire fureur,** *to be all the rage* (*craze*), *to take the town by storm.*

8-9. **à la corse**; cf. p. 25, l. 31.

9. **un Conrad,** the hero of Byron's *Corsair,* as described in Canto i. 9.

IX

19. **rude,** here *abrupt, steep.*

20. **au pas,** *at a walking-pace.*

25. **fille unique,** *only daughter;* cf. p. 1, l. 9.

26. **un bon parti,** here *a good match.*

52. 8-9. **lever les épaules,** *to shrug one's shoulders.*

9. **de sa dot** (*t* sounded), *with her dowry.*

10. **en bas de chez nous,** *below* (*farther down there*) *our manor.*

11. **taille,** f., lit. *cutting;* hence *shape, stature;* 'pierre de —,' *hewn stone, freestone.*

élever d'un étage, *to raise one story higher.*

13. **bel Missere,** footnote 3—

> 'Dead is Count Henry, the handsome lord;
> And Corsica will go from bad to worse.'

14. **folle** (f. of 'fou'), *madcap* (not *foolish*).

14-15. **tu, vous.** Notice that Orso, in addressing Colomba, says *tu* (implying familiarity), whilst she uses *vous,*

PAGE LINE

suggestive of the respect due to the head of the family.

52. 20. **traite**, f., here *journey* (*ride*, etc.) *performed at one stretch*, i.e. *stage;* not to be confounded with 'trait,' m.

deviser, fam., *to converse, chat, discourse.*

26. **compère**, *fellow-godfather.* 'Compère' and 'commère' express the mutual relation in which the 'parrain' (*godfather*) and 'marraine' (*godmother*) stand to one another. Figuratively, 'compère' is mostly used in a disparaging sense: 'un rusé —,' *a cunning blade;* whilst 'commère' answers to the Engl. *gossip.* In fables it is often used with names of animals:—

'Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.'—LA FONTAINE.

53. 2. **aurait fait**; not *would have done*, as the condit. perf. here expresses a supposed case; hence *who perchance had* . . . Cf. p. 40, l. 32—

'Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.'
LA FONTAINE.

3. **malheur**, here euphemistically for *crime.* The *italics* in the text imply that in Corsica such a crime is regarded merely in the light of a mischance.

4. **vinssent**; the subjunct. depends on the consecutive conjunct. 'sans que'; cf. p. 2, l. 5.

toucher à, here *to adjoin, to border* (*verge*) *upon.*

6. **ne . . . manquer de rien**, *to lack nothing;* cf. p. 1, l. 13.

7. **porter loin**, *to have a long range;* cf. p. 29, l. 16.

8. **mieux que**, used substantivally, *something better;* here *better game.*

11. **le plomb** (pron. = 'plon'), lit. *lead;* hence *shot.*

18. **guet**, lit. *watch;* hence *ambush;* 'faire le guet' (or 'être aux aguets'), *to lie in wait for* (*ambush*), *to be on the watch for;* cf. p. 21, l. 3. Cf. 'guetter,' *to watch.*

26. **gens**, here *men.*

faire partir, *to dispatch.*

braves; cf. p. 7, l. 18.

33-34. **se donner le ridicule de . . .**, *to make a fool* (*an exhibition*) *of one's self by . . .*

PAGE LINE

53. 35. **fainéant**, lit. *do-nothing* ('faire néant'); here *loafer, truant, tramp, vagabond.*

aies, subjunct., depending on an expression of feeling; cf. p. 6, l. 4.

36. **prévenir**, lit. *to forestall;* cf. p. 18, l. 12; '— de,' *to inform of.*

54. 2. **il appartient à**, impers., *it behoves* (*befits, devolves on*), *it is the concern of*, etc.

5-6. **à leur rencontre**, lit. *to their meeting*, i.e. *to meet them.*

7. **evviva**, Ital. = Fr. 'vive!' *long live!*

9. **casaque à capuchon**, lit. *cassock with a cowl* (*hood*), i.e. *kind of burnouse* (*burnoose*).

12. **on en parlera de**, etc.; 'en' here redundantly for the sake of emphasis—*this gun will be talked about, I warrant you!*

16. **grand gaillard**, *tall strapping fellow.*

17. **teint**, m. *complexion*, p. 6, l. 25; 'au — couleur de brique,' *ruddy-faced, red as a lobster.* 'A countenance hardened by climate and exposure to a right brick-dust complexion.'—WALTER SCOTT, *Antiquary.*

que . . . de joie; cf. p. 17, l. 18.

18. **le cher homme**; for demonstr. 'le,' cf. p. 28, l. 30.

19. **vouloir croire**, here *to take one's word for it, to take one's advice.*

19-20. **faire l'affaire de**, *to do for.*

22-23. **ne perdra . . . attendre**, lit. *will lose nothing by waiting*, i.e. *forbearance is no acquittance.*

32. **salle de police**, *defaulters' room, guard-room;* 'jours de —,' *days' arrest.*

35. **entendre**, here *to expect, insist upon.*

55. 5. **faire demi-tour**; cf. p. 11, l. 20.

10. **matou**, lit. *tom-cat;* fig. *ape, monkey, baboon*, in which latter sense it is used in the next line.

11. **toi-même**, *you are another!*

barbe blanche, *greybeard.*

14. **croupe**, f., lit. *crupper;* 'en croupe,' *behind* (on a horse, mule, etc.) (Walter Scott often uses the term 'en croupe.')

PAGE LINE

55. 16. **être à . . .**, *to belong to, to be devoted to (a partisan of).*

20. **de par** (strictly 'de part'), here *in the name of . . .*

27. **être en mesure de**, *to be able (in a position) to . . .*

31. **en vouloir à . . .**; cf. p. 10, l. 12.

34. **outre**, f., *leather bottle, i.e.* 'it will be too riddled (and hence too leaky) for a leather bottle.'

56. 4. **se porter en masse . . .**, *to turn out in their hundreds;* 'à sa rencontre,' *to go to meet him;* cf. p. 54, l. 5.

6. **pas**, m., *step;* '— de leurs portes' = 'seuil,' *doorstep, threshold.*

11. **Cargèse** (Ital. Carghese), on the west coast, at the northern extremity of the 'Golfe de Sagone.'

M. de Marbœuf; de Marbœuf, a French general, who was appointed Governor of Corsica (1770) two years after the island had been ceded by the Genoese to the French (1768).

13. **alignement**, m., *straight line;* (milit.) 'alignement!' dress!

14. **palier**, *landing;* here *ledge.*

15. **bourg**, *large village, market-town.*

16. **auge**, *channel, spout;* here *trough.*

où, here relat. pron. *into which.*

27. **place**, f., here *village green.*

32. **schiste**, m. (*sch* = Engl. *sh*), *rock of slaty structure, slate.*

57. 3. **de haut** (or 'de hauteur'), lit. *of height*, i.e. *high.*

4. **tout bonnement**, *simply, plainly.*

5. **arriver**, here *to reach, approach.*

6. **roide** (or 'raide'), lit. *stiff;* here *steep.*

8. **mâchecoulis**, *machicolation*, i.e. in old castles, projecting gallery on the rampart, through the loop-holes of which the approaches to the wall could be surveyed and defended; cf. p. 58. ll. 5-10.

11. **marteler** (fr. O. Fr. 'martel,' *hammer*), *to hammer;* here *to batter.*

12. **ne . . . que**, *except, save.*

16. **chambranle**, m., ornamental casing of a door, window, or chimney-piece; here *window-case (-frame).*

PAGE LINE

57. 16-17. **se faire une idée de,** *to imagine, to picture to one's self.*

19. **se rattacher à . . .,** *to be connected with.*

31. **engager,** here *to induce.*

34. **pousser,** here *to urge (spur) on.*

58. 5. **pratiquer,** lit. *to practise;* here *to contrive, open.*

6. **meurtrière,** f., *loophole* (p. 57, l. 8), *i.e.* an aperture through which small arms may be fired at an enemy; see also ll. 8-10.

ménager; cf. p. 32, l. 28; here = 'pratiquer,' l. 5.

7. **bûche,** f., *log of wood;* hence 'bûcher,' *pile, stake.*

10. **à couvert,** *under cover.*

13. **bien,** here *by hook or by crook.*

16. **approchant de,** *bordering on.*

21. **n'eussent-ils**; after 'peut-être,' as after 'aussi,' p. 7, l. 15, and a few other adverbs, the verb is as a rule put in the interrogative order of words.

22. **lui faire,** etc.; cf. p. 17, l. 23, and p. 45, l. 12.

26. **la Colomba**; as with the names of famous artists, etc., the def. art. is often used familiarly with the names of notorious personages.

28. **viande de boucherie**; cf. 'viande fraîche,' p. 17, l. 31.

28-29. **à bon marché,** *at a fair market-price (bargain), cheap.*

X

59. 2. **promener,** transit., *to carry throughout the length and breadth.*

11-12. **faire asseoir,** *to seat.*

12. **lui bambin,** in apposition to 'le,' l. 11; cf. p. 37, l. 29; here = 'tout enfant,' p. 31, l. 12.

14. **envoyer aux arrêts,** *to put under arrest;* cf. 'salle de police,' p. 54, l. 32.

15. **ne . . . jamais que,** *never otherwise than.*

17. **place de bataille,** *place in the line.*

19. **bonnet de police,** *forage-cap, undress cap.*

19-20. **à midi cinq minutes,** *12.5 P.M.,* the forage-cap being allowed before noon only.

PAGE LINE

59. 21. **Quatre-Bras**, a village in Belgium, about 10 miles S.S.E. of Waterloo, situated at the intersection of the high roads from Brussels to Charleroi, and from Nivelles to Namur, whence its name ('four arms'). Two days before the battle of Waterloo, Quatre-Bras was the scene of a desperate fight between the English under Wellington, and the French under Ney. The honours of the field remained with the former.

32. **en**; cf. p. 13, l. 8; *on that account.*

60. 2. **savoir bon gré de . . .**, *to be thankful for;* cf. p. 13, l. 17.

6-7. **se reconnaître**, here *to recover one's self, to take breathing time.*

8. **repasser**, here transit., *to turn (pass) over.*

10. **où**, here relat. pron., cf. p. 56, l. 16.

où chacun semblait être; a relat. clause is often best turned by an attributive genit. :—*he was painfully aware of everybody's apparent expectation as to his line of conduct towards the B.*

10-11. **de sa conduite**, etc., depends on 'attente' (not on 'être').

13. **celle du monde**, *that of people generally*, i.e. *public opinion.*

devoir, here *to be expected to.*

16. **il fallait**, here *it required nothing less than . . .*; cf. p. 24, l. 8.

24. **indu(e)**, *undue*, i.e. *unduly late, ill-timed, unseasonable.*

30. **barre . . . porte**, in one word *cross-bar.*

32. **pieds nus** (or 'nu-pieds,' invariable), *bare-footed.*

33. **mauvais**, here *shabby, threadbare.*

34. **mèche**, f., lit. *wick, match;* here *lock.*

61. 2. **à la paysanne**, adjl. phrase, *homely, rustic;* cf. p. 25, l. 31.

5. **Chili**; fam. abbreviation of 'Chilina' or 'Micheline.'

6. **il se porte bien?** as in Engl., interrogation may be expressed by mere inflection of the voice.

7. **à vous servir**, *at your service.*

8. **tarder**, *to be late in coming;* 'il est tard,' being impers., can only mean '*it* is late.'

8-9. **rester à**, with infinit.; cf. 'demeurer à,' p. 22, l. 5.

PAGE LINE

61. 11. **Dame!** (fr. Lat. 'domine Deus,' abbreviated) *Lor!*

16. **voilà les châtaignes venues,** *chestnuts are now in season* (*ripe*); in Corsica, as in other hilly districts in southern Europe, chestnuts are the staple food of the poorer classes.

19. **ménager,** *to spare, to be sparing of;* the subjunct., 'qu'il la ménage,' may be turned by infinit.

20-21. **faire la charité,** *to give alms.*

25. **placer,** here *to give away, dispense, dole out*

62. 1. **je n'entends pas que**; for peremptory meaning of 'entendre,' cf. p. 54, l. 35.

5. **prévenir**; cf. p. 18, l. 12; here *to caution, warn;* 'en' may refer to a following clause only if that clause is co-ordinate; it would be wrong to say, 'Je vous en préviens que je donnerai,' etc.

8. **autant vaut** (or 'vaudrait'), impers., 'il' implied; lit. *as much is it worth,* i.e. *we might as well* (*as soon*) . . .

14. **enfin**; cf. p. 44, l. 28.

18. **lui.** Notice this emphatic use of the *disjunct.* pers. pron. 'lui' for 'il'; in the 1st and 2nd pers. this is not allowed.

XI

24. **être longtemps à,** with infinit.; cf. p. 22, l. 5, and p. 55, l. 16.

25. **à peine levé,** partic. perf. absol., *scarcely* (*hardly*) *had he, when* . . .

27. **établir**; cf. 'pratiquer,' p. 58, l. 5.

29. **qui fond**; for Fr. relat. clause = Engl. verb in *-ing,* cf. p. 60, l. 10; cf. also 'le voilà qui vient,' *there he comes;* distinguish between 'fondre,' *to melt, cast,* and 'fonder,' *to found.*

63. 4. **jet,** m., lit. *cast, jet, gush,* etc.; '— de plomb,' *parings;* 'couper,' here *to trim off.*

9. **de calibre**; cf. p. 29, l. 15; here *of the right bore.*

12. **au dépourvu,** *unawares, unprovided, empty-handed;* 'pris au —' ('à l'improviste'), *caught napping.*

15. **je l'aurais oublié, que** . . . Note that this chief

PAGE LINE

clause is virtually a dependent concessive clause, whilst the real chief clause is introduced by 'que'; the meaning is, 'Tu me le rappellerais, "quand même" (*even though*) je l'aurais oublié.'

63. 16. **n'est-il pas**, impers., *has there not*, etc.

23. **le**; cf. p. 34, l. 8.

26. **peu**, often used by way of a negat. prefix, thus here 'peu commun,' *uncommon.*

64. 2. **serrer**, lit. *to clasp, grasp, squeeze*, etc.; here *to put by, lay (lock) up.*

se gâter, *to be (get) spoiled*, etc. Thus 'le temps se gâte,' *the weather is breaking up.*

12. **que le jour où** takes up Colomba's sentence left unfinished (l. 9), but not in the way intended by her. Note 'où' referring to *time when.*

18. **je m'étonne**, Fr. reflex. for Engl. passive; cf. p. 6, l. 6; for subjunct. 'sois,' cf. p. 6, l. 4.

19-20. **faire la cour à . . .**, *to court, to pay one's addresses to . . .*

23. **vouloir de**, *to want to have; to care for, to put up with.*

25. **là-bas**, *yonder, over the-way;* 'bas' does not necessarily imply *down* or *below.*

26. **folie**; cf. 'folle,' p. 52, l. 14; thus here not *folly*, but *sheer madness, infatuation.*

28. **câlinerie**, *coaxing, cajolery, blandishment.*

32-33. **pour quand viendra**; 'quand' may be turned by *the day when;* for fut. = Engl. pres., cf. p. 45, l. 7.

65. 1. **en**; cf. p. 28, l. 35, and p. 31, l. 2; for inversion of verb and subj., see p. 4, l. 17.

3. **lui faisait**; for dat. of pers. with 'faire' and infinit., cf. p. 17, l. 23, and p. 43, l. 29.

endosser, lit. *to endorse*, i.e. *to put on the back, to put on.*

11. **Ambigu-Comique**, a playhouse on the Boulevard Saint-Martin in Paris, the home of melodrama, stage-brigands, etc.; cf. 'mélodrame,' p. 26, l. 18.

14. **c'est que**; cf. p. 34, l. 27.

avoir bonne façon, *to look stylish, genteel.*

17. **brave**, here *well-dressed, smart, spruce.*

20. **faire venir**, *to send for, to order.*

PAGE LINE

65. 23. **sache**, subjunct. depending on impers. phrase, 'il est honteux que.'

24-25. **sortir de nourrice**, lit. *to come out of nursing;* fig. *to be past the spoon, out of leading-strings* (*long-clothes*).

27. **ce qui me manque** ('me' indir. obj.) may mean *what ails me, what I lack, what I am deficient in*, etc.

31-32. **être aux petits soins pour**, *to be all attention to, to coddle, cozen*, etc.

66. 16. **à la bonne heure**, *well and good!* advl. phrase denoting (1) approbation, *all right!* or (2) *as you please! so be it, I don't mind.*

19. **chien de garde**, *watch-dog.*

20. **à grands pas**, *with giant* (*rapid*) *strides;* 's'éloigner —,' *to set off at a good pace.*

24-25. **tantôt . . . tantôt**, *now . . . now, at one time . . . at another, sometimes . . . sometimes.*

29. **armer**; cf. p. 37, l. 13.

30. **se tenir immobile**, *not to stir.*

33. **coude**, m., lit. *elbow;* fig. *bend, sudden turn, angle.*

36. **percer**, lit. *to pierce;* here *to stand out, project.*

67. 3. **se rattacher**; cf. p. 57, l. 19; here *may be traced to . . .*

10. **un tel**, *such a one, so and so.*

15. **se mettre à genoux** = 's'agenouiller,' *to kneel down.*

19-20. **faire du pouce . . . le signe**; 'de' for Engl. *with*, to denote the instrument.

68. 10. **rendre**, here *to describe, depict.*

14-15. **courir la campagne**, lit. *to scour the country, to roam about.*

17. **le grand air**, *the open air;* cf. p. 2, l. 28.

20. **on le sait déjà**; cf. p. 18, l. 32.

21. **supposer**, here in the sense of *to trump up, fabricate.*

25. **revenir assaillir**, *to return to the charge, to keep haunting* (*besetting*).

28. **salon**, lit. *drawing-room*, i.e. *fashionable company.*

29. **ce qui . . . de corse**; cf. p. 12, l. 17.

32. **entamer**, lit. *to make the first cut into . . .;* '— une querelle,' *to pick a quarrel, to fasten a quarrel on.*

PAGE LINE

68. 36. **l'expédient accepté**, partic. absol., *this plan once adopted.*

69. 5. **repasser**; cf. p. 60, l. 8.

6-7. **M. Shandy**, *i.e.* Sterne's *Tristram Shandy.*

16. **consacré à**; cf. p. 34, l. 24.

27. **chercher**, here *to look about.*

de quel côté, *which way.*

se sauver, *to escape, to make one's escape.*

31. **avoir honte de**, *to be ashamed of* . . .

32-33. **le plus . . . que**; the superlat. here may be rendered by the posit. of equality, *as . . . as.*

36. **pain**, here *loaf;* cf. 'pain de sucre.'

70. 1. **mignonne**, fem. of 'mignon,' *darling, chuck*, etc.; it also means a kind of small type, *minion.*

5. **pour vous servir**; cf. 'à vous servir,' p. 61, l. 7.

9. **Lucquois** (fr. 'Lucques,' *Lucca*), i.e. *labourers from Lucca;* like the Irish in England, employed by farmers at harvest-time.

11. **voulût**, subjunct. depending on a condit. clause, to express a supposed case.

dépens, masc. plur. (not to be confounded with 'dépense,' fem.), *cost, expense, detriment.* Cf. La Fontaine's moral to 'Le Corbeau et le Renard'—

'Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.'

te; for the dat. after verbs of taking, asking, etc., cf. p. 14, l. 4.

14. **être homme à**, *to be the man to*, i.e. *likely to.*

se laisser prendre . . ., *to allow* (*suffer*) *one's self to be deprived of;* for the Fr. active. infin. instead of the Engl. passive, cf. p. 6, l. 6.

21. **curé.** Notice that 'curé' does not mean *curate* (which answers to the Fr. 'vicaire'), but *parson, parish-priest, rector, vicar;* cf. 'la cure,' *spiritual charge, parsonage-house, vicarage.*

montrer, *to teach;* 'lire' is the second obj. of 'montrer,' which takes 'à' before an infinit.

25. **faire entendre**, *to utter;* here rather *to give.*

26. **aigu**, lit. *acute, sharp, pointed;* here *shrill.*

29. **cépée**, f. (fr. 'cep,' *vine-plant*): (1) *cluster of young*

PAGE LINE

shoots growing on the same stock; (2) *young wood,* as here.

70. 31. **ciste** (or **cyste**), masc., *cistus, rock-rose.*

71. 2. **vous changent**; 'vous,' ethic dat. to express the speaker's appeal to the listener; cf. 'John lays *you* plots.'—SHAKESPEARE, *King John,* III. iv.

allons! *come! come!*

3. **les anciens,** here *veterans.*

5. **déchirer une cartouche**; for muzzle-loaders one end of the cartridge has to be bitten off.

16. **me veut**; 'me' is in the dat.; here=*of me.*

19. **châtaignes**; cf. p. 61, l. 16.

le bas de, lit. *at the bottom of;* here *lower* . . .

21. **façon,** here *ceremony.*

24. **compatriote**; here, of course, *Napoleon.*

réformer, lit. *to reform;* here milit. term, *to discharge, to pay off, dismiss;* (not to be confounded with 'reformer,' *to form again*).

26. **l'ai entendu**; 'le'=*so;* cf. p. 34, l. 8; 'je — dire,' *so I heard.*

27. **histoire de,** fam. expression=*a mere matter of* . . ., or *by way of* . . .

28. **à vous,** emphatic, to strengthen 'votre —,' *your own account.*

30. **je ne sais pas trop**; 'trop,' *hardly;* cf. p. 49, l. 15.

31. **science,** f., here *learning, scholarship;* for 'en . . . la,' cf. p. 3, l. 31.

35. **lumière,** f., lit. *light;* plur. fig. *enlightenment, lights.*

72. 1. **un rien,** fig. *a mere trifle;* cf. p. 2, l. 2.

2. **à moi,** in possessive relation, *of mine.*

faire des folies, *to trip, to misconduct one's self;* cf. p. 64, l. 26.

3. **bouquin,** m., depreciatory term for *old book* (hence 'bouquiniste,' *second-hand bookseller*).

dévorer, here fig. *to pore over.*

5. **le futur,** *the future* (i.e. *intended*) *husband, bridegroom.*

trop pressé, *in too great a hurry;* cf. p. 21, l. 21.

PAGE LINE

72. 6. **s'adresser à**, *to apply (turn) to.*

8. **que faire?** *what was to be done? what was I to do?*

10. **en venir à . . .**, *to have recourse (resort) to.*

10-11. **la pierre à fusil**, lit. *gun-flint;* here, of course, the *gun* itself.

13. **mettre**, in the orig. sense of Lat. 'mittere,' *to send;* lit. *to put;* here *to lodge.*

21. **se servir (soi-même)**, *to help one's self.*

22. **faire la part de**, *to make allowance for;* here *to carve out the share of . . .*

24-25. **quelque . . . que ce fût** (subjunct.), *whatever . . . it might be*, or *any . . . whatever.*

27. **la . . . que**, *what a . . . is . . .;* for emphatic 'que' before subj. put after its predicate, cf. p. 10, l. 28.

28. **bouchée**, f.; for suffix *-ée* expressing fulness, cf. p. 11, l. 6.

29. **tâter**, lit. *to feel, touch, taste;* 'tâter de,' *to get a taste of . . .*

30. **combien . . . doux**; for the order of words, cf. p. 12, ll. 17-18.

73. 1. **être fou (folle) de**, *to love to distraction, to dote on.*

7-8. **maxima**, etc.; strictly, 'Maxima debetur *puero* reverentia'; a quotation from Juvenal, xiv. 47; lit. *the greatest reverence is due to a boy.*

8. **entendre**; cf. p. 54, l. 35, and p. 62, l. 1.

9. **la petite** (*i.e.* 'fille'), here *child.*

tourner bien, lit. *to turn out well;* in contradistinction to 'faire des folies,' p. 72, l. 2.

10. **quand viendront**, etc., a fam. turn for 'quand elle aura quinze ans'; fut. = Engl. pres., cf. p. 45, l. 7.

13. **richard**, fam. *a moneyed (warm) man;* as a rule the suffix *-ard* is used in a depreciatory sense—'communard,' 'bavard,' etc.

16. **se faire tirer les oreilles**; in the sense of 'se faire prier,' p. 28, ll. 6-7; *to require a great deal of persuasion, to be very reluctant.*

18. **le camarade**, *i.e.* 'mon camarade' (Brando Savelli).

avoir la main lourde. Notice the use of the def. art. for Engl. indef. art.; cf. 'avoir l'esprit lourd.'

PAGE LINE

73. 20. **un supposé**, unusual as a noun ; the context suggests *humbug, adventurer, impostor.*

21. **pièce de cent sous**, a fam. term for 'pièce de cinq francs.'

31. **profiter de**, *to turn to account, to take advantage of.*

74. 1. **Orezza**, a small inland watering-place in the N.E. of Corsica, with marble quarries.

quand vient ; for verb before subj., cf. p. 40, l. 15.

2. **m'ôte** ; 'me' is the indir. obj. ; cf. p. 14, l. 4.

4. **temps**, here *respite.*

6. **qu'est-ce à dire ?** *what does this* (i.e. *do you*) *mean ?*

11. **chiffon**, m., lit. *rag* (hence 'chiffonnier,' *rag-picker*) ; 'un — de papier,' *a scrap of paper.*

17. **faute d'orthographe**, *mis-spelling.*

20. **faire tourner sur lui-même**, *to send spinning* (*reeling*) *round.*

23. **où vous savez**, *in a certain part.*

25. **va**, with infinit. ; in Engl. *go and . . .*

27. **revenir trouver**, *to come back to . . .*

32. **faire feu**, *to fire ;* cf. p. 41, l. 34.

75. 1. **porter sur**, here *to strike* (*knock*) *against.*

7. **allonger**, lit. *to lengthen ;* here *to give.*

et il court encore, a quotation from La Fontaine's 'Le Loup et le Chien'—

'Et je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.'

Fables, I. 5.

12-13. **liquefacto**, etc. (VIRGIL, *Aeneid* ix.)—

'The heated lead half-melted as it flew ;
It pierced his hollow temples and his brain,
The youth came tumbling down and spurned the plain.'

16. **la balistique**, *balistics, i.e.* the science of missiles.

19. **le licencié**, lit. *licentiate* (answering approximately to the Engl. *graduate*), *i.e.* in French universities, one who has taken his 'degré de licence,' which is intermediate between the 'baccalauréat,' the first degree, and 'doctorat,' the third and highest degree.

24-25. **faire attendre**, *to keep waiting.*

26. **faire bon**, in the sense of *to be comfortable, cosy ;* here

PAGE LINE

rather *safe;* hence 'il ne fait pas bon (à),' with infinit., *it is not by any means safe to . . .*

75. 26. **courir les chemins,** *to roam* (*rove*) *about;* cf. p. 68, l. 14.

28-29. **prendre garde à,** *to take* (or *have a*) *care, to mind what one is about.*

32. **Corte,** an inland town between Ajaccio and Bastia.

33. **une bêtise !** *sheer nonsense !*

35. **mauvais garnement,** fam. *scamp, worthless fellow.* 'On suit sans peine la transformation des sens—(1) ce qui garnit—*ornement, armure, vêtement;* puis (2) ce qui défend—*défenseur;* de là (3) appliqué à une personne—*bon garnement, mauvais garnement;* et enfin (4) le mot se spécialisant tout à fait et perdant son sens favorable—*mauvais sujet.*'—LITTRÉ.

ne valoir guère mieux, *to be hardly better,* i.e. *six of one and half a dozen of the other.*

76. 2. **je ne vous dis que cela** may be turned freely by *a word to the wise is enough,* or *forewarned, forearmed !*

4. **démêler,** lit. *to disentangle;* here, differently from p. 48, l. 11, *to quarrel;* hence 'n'avoir rien à démêler ensemble' (or 'n'avoir aucun démêlé ensemble'), *to have no bone to pick with . . .*

6. **tirer la langue de côté,** *to thrust the tongue into one's cheek.*

faire claquer, *to crack, snap,* etc. ; here *to smack.*

9. **à propos** (here differently from p. 16, l. 9), *by the bye.*

21. **autre chose,** here *else.*

31. **de toutes ses forces,** *with might and main;* here *at full speed, as fast as one's legs* (*heels*) *will carry one.*

32. **un peu fort,** *rather going too far, unwarrantable;* 'un peu trop fort,' *really too bad.*

34. **l'espièglerie,** f., from 'espiègle'; Germ. 'Eulenspiegel,' *owl-glass.* Thyl, son of Klaus Eulenspiegel, prototype of all the knavish fools of modern times. He was a native of Brunswick, and wandered about the world playing all manner of tricks on the people he encountered. Hence 'espiègle,' the French for *waggish;* and 'espièglerie,' *a trick.*

passer, here *to pass over, forgive, overlook,* etc.

PAGE LINE

76. 34-35. **bien des choses de ma part,** *my compliments* (*kind regards*) *to . . .*, or *please remember me to . . .*

36. **essouffler,** fr. 'souffle,' *breath;* hence, with prefix *es-* (*ex-*), *to put out of breath.*

XII

77. 9. **le sieur,** usually a law term; cf. 'la femme,' p. 39, l. 11; here, however, disparagingly—*that fellow, a Mr.*

26. **Baptiste,** *p* silent, as also in all cognate words—'baptiser,' 'baptême,' etc.

31. **veillée,** f.; from 'veille' (Lat. 'vigil'), lit. *watch;* hence *evening work* (or *party*), *midnight oil*, etc.; here *death-watch, wake.*

78. 1. **veniez**; for the subjunct. after impers. verbs, cf. p. 65, l. 23.

2. **politesse,** f., lit. *politeness;* here *mark of civility, kind attention.*

6. **se donner en spectacle,** *to expose* (*make an exhibition of*) *one's self to . . .;* cf. 'Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.'—OVID.

10. **le don,** lit. *gift;* here 'le don d'improviser'; cf. p. 15, footnote.

14. **si . . . ne** (Lat. 'nisi') is often best turned by *unless.*

15. **bière,** f., in the sense of 'cercueil,' *bier.*

29. **savoir gré**; cf. 'savoir bon gré,' p. 60, l. 2.

31. **voudras**; for Fr. fut. instead of Engl. pres., cf. p. 45, l. 7.

34. **le mort,** *the defunct, dead man;* 'la mort,' *death;* 'la morte,' *dead woman.*

36. **venir à l'esprit,** lit. *to come* (*occur*) *to one's mind*, i.e. *to flash on the mind, to suggest itself, to come uppermost.*

79. 2. **amour-propre,** lit. *self-love;* here rather *self-conceit* (*-complacency, -esteem*), *vanity.*

3. **fléchir,** *to bend, inflect*, etc.; 'se laisser —,' *to give way, to yield.*

5. **figure,** f.; remember that 'figure' may also mean *face, countenance.*

8. **se tenir,** or 'se tenir debout,' *to stand.* There is, strange to say, no simple verb in French for *to stand.*

PAGE LINE

79. 11. **tête nue** (or 'nu-tête'), *bare-headed;* cf. 'pieds-nus,' *bare-footed.*

13. FOOTNOTE, **Bocognano**, a village N. E. of Ajaccio.

20. **un . . . encore**, *another;* thus also 'encore un mois.'

30. **recueillir**, lit. *to reap, gather;* 'se —,' *to collect one's thoughts;* p.p. 'recueilli,' *absorbed (wrapped) in meditation.*

32. **penchée**, p.p., best turned by the verb in *-ing.*

80. 1. **reçoive**; here imperative; thus also 'ait,' l. 22.

c'est; for emphatic 'ce,' cf. p. 2, l. 9.

7. **Libeccio**, Ital., the dreaded *south-west wind* from the Sahara, which spreads destruction, especially among lemon-trees.

9. **au**; for the use of 'à' to denote characteristic feature, cf. p. 27, l. 1.

Maddelè, abbrev. of Ital. 'Maddalena.'

11. **tout haut**, *aloud;* cf. 'tout bas,' p. 7, l. 2.

18. **prosopopée**, attribution of life and action to things inanimate.

22. **ressortir** (part. pr. 'ressortant'), *to stand out (forth);* 'faire —,' *to bring into strong relief;* whilst 'ressortir' (partic. 'ressortissant'), *to be in the jurisdiction of.*

davantage, *still more so.*

28. **se sentir atteint par**, *to be seized with, overcome by.*

33. **au, à**; for this use of 'à,' cf. p. 5, l. 26.

37. **adresser la parole à**, *to speak to.*

81. 2. **ruban rouge à rosette**, *ribbon of the Legion of Honour;* cf. p. 14, l. 17.

4. **deviner**, lit. *to guess;* 'faire —,' *to betray, betoken;* 'd'abord,' *at a glance.*

11. **taille**, f.; here, differently from p. 52, l. 11, *stature.*

12. **favoris**, m. pl., *whiskers.*

23. **se sentir accessible à**, *to become a prey to, to be haunted by.*

26. **mobile**, *ever-changing, restless.*

32. **insulter**, lit. *to insult, abuse;* '— à,' *to jeer (sneer) at.*

82. 2. **Charles-Baptiste**, *i.e.* Pietri; cf. p. 77, l. 26.

11. **marquer**, lit. *to mark;* fig. *to tarnish, pollute, sully, brand,* etc.

PAGE LINE

82. 21. **fendre**, lit. *to split, cleave;* '— la presse,' *to fight (elbow) one's way through the crowd.*

vider, lit. *to empty;* fig. '— la place' (or 'les lieux'), *to leave the house;* cf. 'vider une querelle,' *to settle a quarrel.*

23. **gagner**, lit. *to gain, win,* etc.; here *to reach (make for . . .)*; cf. 'gagner du chemin,' *to make headway.*

27. **lui prit**; cf. p. 14, l. 4.

XIII

83. 1. **être hors d'état de**, *to be unable to.*

4. **savoir mauvais gré**, *to take in ill part, to resent;* cf. p. 60, l. 2.

7. **crise nerveuse**, *hysterics, hysteric fit.*

13. **banal**, lit. *belonging to a manor, parish,* or *community;* hence *common, commonplace, trite, hackneyed.*

18. **glisser**, lit. *to slide, glide, slip,* etc.; fig. *to insinuate.*

23. **faire mille amitiés**, *to send one's best love (kind regards), to wish to be remembered;* cf. 'bien des choses,' p. 76, l. 34.

26. **sur**, here *about, with.*

27. **souffrant**, here adj., *poorly, indisposed.*

28. **gagner**; here, differently from p. 82, l. 23, *to catch.*

29. **le voilà** may refer to time, as here, as well as to place; hence *now he is.*

hors d'affaire, here in the sense of 'hors de danger.'

84. 5. **s'incliner**, here *to bow one's acknowledgments.*

15. **faire cas de**; cf. p. 18, l. 4; here the meaning is 'le peu de cas que,' etc.

15-17. **dont . . . part**, 'faire part de,' *to inform (apprise) of . . .*

20. **s'agiter**, *to be restless, writhe, fidget.*

23. **reprendre**, here *to recover.*

27. **vis-à-vis**, lit. *face to face, opposite,* etc.; 'l'un — de l'autre,' *mutually.*

29. **établir les rapports que . . .**, *to set on foot such mutual relations as . . .*

PAGE LINE

84. 29. **que doivent avoir**, etc. ; for verb before subj., cf. p. 4, l. 7.

30. **s'estimer** ; 'se' is reciprocal.

34. **supposer** ; cf. p. 68, l. 25.

36. **sourdement** ; cf. p. 36, l. 16.

85. 4. **que . . . ait** ; the subjunct. depends on the chief clause, l. 6, 'la chose est excusable.'

7. **semblable**, lit. *similar, like ;* 'un —,' *such a . . .*

10. **prévenu** ; cf. 'prévenir,' p. 18, l. 12.

11-12. **connaissant**, here *versed in, acquainted* (*conversant*) *with.*

13. **veuillez** ; this imperat. of 'vouloir' answers to the Engl. *please . . .* ; cf. p. 10, l. 8.

14. **songer** ; cf. p. 26, l. 35 ; here *to consider, to bear in mind.*

22. **un misérable**, *a wretch ;* cf. p. 2, l. 27.

30. **ancien**, here *former, late* (Lat. 'quondam') ; cf. p. 2, l. 31.

à nous ; cf. p. 71, l. 28.

31. **croie** ; subjunct. depending on the negation implied in 'indigne.'

32. **aller**, with infinit., cf. p. 4, l. 31 ; 'v. allez voir, . . ., le . . .,' *you shall see, . . ., what . . .*

35. **loyer**, m., *rent, wages ;* 'tenir à —,' lit. *to hold in rent* (*hire*), i.e. *to rent ;* whilst 'donner à —,' *to let.*

86. 1. **à son habitude**, advl. phrase, *as was his wont ;* or turn by *with his wonted generosity.*

9. **prendre connaissance de**, lit. *to take cognisance of, to look into . . .* ; cf. p. 35, l. 36.

10. **confirmer**, with dat. of pers. concerned, *to bear out.*

17. **on a su** ; cf. p. 47, l. 28.

18. **lui aura acheté** ; (1) for the dative after verbs of taking, etc., cf. p. 14, l. 4 ; (2) for the fut. perf. to express surmise, cf. p. 48, l. 22.

21-22. **être de sang-froid**, *to be cool-headed* (rather than *cold-blooded*), *composed.*

24-25. **de gaieté** (or **gaîté**) **de cœur**, advl. phrase, *deliberately, wantonly.*

PAGE LINE

86. 25. **crime de faux,** *forgery.*

34. **fourbe,** m., *knave, rogue, cheat;* 'la —,' *knavery, roguery;* 'fourberie,' *knavish trick.*

87. 3. **attendre que,** with subjunct.; with 'attendre' *que* is used for 'jusqu'à ce que,' *until;* thus p. 88, ll. 3-4.

16. **tintinajo,** FOOTNOTE, **bélier porteur,** etc., *bell-wether.*

16-17. **à ce qu'il paraît,** lit. *by what appears,* i.e. *evidently, it would seem.*

23-24. **déraisonner,** *to talk nonsense, to rave.*

88. 15. **mal à mon aise,** *ill at ease, uneasy.*

17. **la nuit porte conseil,** *consult (advise with) your pillow;* cf. Germ. 'guter Rat kommt über Nacht.'

24-25. **se refuser à l'évidence,** *to fly in the face of facts;* 'se rendre à l'évidence,' *to yield to evidence.*

XIV

89. 2. **comble,** m., *top, height, summit, highest pitch.*

4. **somme,** *burden;* cf. p. 1, l. 12.

8. **que lui veut-elle?** for 'lui,' cf. p. 14, l. 4.

10. **monter auprès de,** *to go upstairs to join . . .*

13. **servir de;** cf. p. 4, l. 24; here *to do duty for, to act as.*

15-16. **il n'en faut pas davantage,** lit. *it does not require more,* i.e. *that is quite sufficient.*

17. **faire la mine,** *to pout, sulk, scowl, to look cross;* cf. 'bouder,' p. 48, l. 27.

19. **donc** (*c* sounded when 'donc' is standing at the beginning or end of a sentence, also before a vowel), here *as I said.*

22-23. **tirer de peine,** *to pull through, to bring round.*

29. **est-ce bien là.** Notice the tmesis of 'cela,' subject of 'être.'

90. 4. **faire tourner la tête à;** cf. p. 21, l. 21.

4-5. **votre seigneurie,** *your lordship;* here, of course, jokingly.

5. **gens de loi,** *lawyers;* here rather *police magistrates.*

7. **verrou,** m., *bolt;* 'tenir sous les verrous,' *to keep under lock and key (in custody).*

PAGE LINE

90. 7. **de nature à**, *such as to . . .*

13. **basta!** Ital., *enough!*

en, redundant; cf. 'en conter,' *to romance, to tell fibs*; 'en raconter (dire, écrire, etc.) long,' *to spin a long yarn.*

17. **ma solenne**, Ital., lit. *but a first-rate one*, or *ay, and an exquisite one to boot.*

18. **mille tendresses**; cf. 'mille amitiés,' p. 83, l. 23.

23-24. **se détourner de sa route**, *to go out of one's way.*

à cause de, *in behalf (on account) of . . .*

28. **écharpe**, f. (cognate with *scarf*), here *sash*; cf. p. 40, l. 2; '— blanche,' *white, i.e.* 'fleurs de lis,' being then the national colour, and not as now, the 'tricolore.'

30. **fat** (*t* sounded), adj., *self-conceited*; subst. *fop, coxcomb.*

33. **très longuement**, *at great length.*

34. **extraordinaire**, here *irregular, remiss, inconsiderate.*

91. 2. **arrêter**, here *to agree, arrange, decide.*

3. **en agir**; 'en' refers to the matters discussed in the letter. Strict grammarians take exception to the use of 'en' with 'agir' in the sense of 'en user.'

14. **il ne se l'était senti**: (1) for 'ne' after a comparat., cf. p. 31, ll. 2-3; (2) 'le,' neutral, refers to 'léger,' cf. p. 34, l. 8.

19. **porte dérobée**, *secret (private) door*; thus 'escalier dérobé,' *backstairs.*

20-21. **de mauvaise mine**, *with a hangdog look.*

XV

28. **se fouler le pied**, *to sprain one's foot*; for 'se . . . le' = 'son,' cf. p. 7, l. 28.

31. **passer chez**, *to call upon.*

92. 2. **envoyer chercher**, *to send for.*

19. **politique**, adj., *politic(al)*; used as noun, *politician*; 'la —,' *policy, politics, statecraft.*

20. **je vous le disais bien.** Notice the force of the imperf., *now, didn't I tell you so all the time?*

26. **embobeliner** (or **embobiner**), lit. *to twist* (like a thread

PAGE LINE

round a 'bobine'), a fam. expression for *to muffle; circumvent, wheedle, coax.*

92. 34. **demeurer**, conjugated with 'avoir,' *to dwell, live, reside*, etc.; with 'être,' p. 22, l. 5, *to stay, remain.*

93. 1. **se confondre en**, *to be lost* (*embarrassed, profuse*) *in;* '— excuses,' *to make all sorts* (*no end*) *of apologies.*

1-2. **n'être pour rien dans**, *to have no share in, to be innocent of . . .*

9. **tour**, masc., lit. *turn, round, trip*, etc.; here in the fig. sense of 'mauvais tour,' *bad turn, trick;* 'de ces . . .,' *tricks of this sort.*

10. **lui ôterais**; cf. p. 14, l. 4.

12. **lui firent perdre**; for dat. with infinit., cf. p. 17, l. 23.

14. **se peindre**, lit. *to depict itself;* hence 'où se peignait,' *expressive of.*

17. **prendre la parole**, *to begin to speak* (*to address a meeting*).

29. **se tenir pour**, *to own to be.*

36. **débiter**, lit. *to serve out, retail*, etc.; fig. *to deliver*, in a disparaging sense.

94. 7. **à bon droit**, advl. phrase, *with good reason, justly.*

8. **mal famé**, *ill-reputed, of bad character.*

15. **que pouvait**, etc.; for verb before subj., cf. p. 4, l. 7.

22. **s'expliquer**; Fr. reflex. = Engl. passive.

31. **donner congé**, *to give notice to quit* (*warning*)*;* hence 'congédier,' *to dismiss, discharge;* 'prendre congé,' *to take leave.*

32. **minute**, f., here law term, *minutes, first* (*rough*) *draught.*

33. **homme d'affaires**; lit. *man of business.* Some dictionaries give 'business man,' which is misleading; the meaning is *factotum, attorney, steward*, here *agent.* 'J'ai confié le soin de mon procès à un homme d'affaires.'—ACAD.

95. 12. **indifférent**, here *unconcerned, careless.*

18. **revenir sur . . .**, lit. *to retrace* (*one's steps*, etc.); fig. '— sa résolution,' *to change one's mind, to think better of it, to reconsider one's decision.*

PAGE LINE

95. 23. **ménager**; cf. p. 46, l. 23.

96. 2. **penser**, with infinit. (in the sense of 'faillir'), *to be on the point of* (*well-nigh*), *to have like;* it may also be rendered by an adv. 'J'ai pensé tomber,' *I nearly fell down.*

tomber à la renverse, *to fall flat on one's back* (*backwards*).

9-10. **fermer à double tour**, *to double-lock.*

13. **pas si . . . noir**, fig. *not so black as one is painted, better than one's reputation.*

17. **avoir la langue bien pendue**, *to have a glib, well-oiled tongue* (*the gift of the gab*).

21. **se remettre quelqu'un**, *to remember one;* 'se' is indir. obj.; 'se remettre de,' *to recover from.*

21-22. **ne pas . . . non plus**, *not . . . either.*

22. **faire prier de**, *to request to;* cf. p. 10, l. 35.

28. **aimer à croire**, *to hope, trust.*

97. 9. **deux négations**, etc., a well-known axiom; cf. *I am* not un*mindful* (=*I am mindful*) *of my duty.* Cf. the Lat. 'nusquam non,' *everywhere.* Bear in mind that in French 'pas,' 'point,' 'jamais,' etc., are not originally negations, being virtually mere expletives used to strengthen the real negation 'ne' (as in Engl. '*not a* jot,' etc.

12. **bonne chère**, *good cheer* (*fare*). 'Chère,' *cheer, good fare;* from Lat. 'cara,' *a face, countenance.* 'Faire bonne chère' took its present sense of *eating a good dinner*, only in modern times; formerly it was= 'faire bon accueil,' and originally='faire bon visage,' as the proper sense of 'chère' is *a face.*

c'est là . . . défaut; a slightly altered quotation from La Fontaine's 'La Cigale et la Fourmi,' i. 1—

> 'La fourmi n'est pas prêteuse :
> C'est là son moindre défaut.'

13. **frayer avec**, *to associate with;* here the etymology (fr. Lat. 'fricare,' *to rub*) suggests the idiomatic rendering, *to rub shoulders with.*

se laisser aller à . . ., *to condescend to, to be weak enough to.*

21. **croire devoir**, *to deem it expedient* (*the safest course*), *to*

PAGE LINE

think one had better . . . ; cf. p. 24, l. 17 ; for 'prendre l'air,' *to take an airing* ; here fig. *to make one's self scarce.*

97. 21. **dixi**, Lat. preterite of 'dicere,' *to say;* hence lit. *I have spoken* (*done*). Castriconi, it must be remembered, was a graduate, which explains his use of this scrap of Latin.

23. **ras**, fem. 'rase' ; lit. *shorn, close-shaven ;* hence *smooth, bare,* or, as here, 'en rase campagne,' *in the open field* (*country*).

24-25. **de la sorte**, advl. phrase, *in this way* (*style*) ; 'la' here in its original demonstrative sense ; cf. p. 28, l. 30.

26. **en voilà une de** ; for 'en . . . une,' cf. p. 28, l. 35. The meaning is, *now, that is what I call silly twaddle.*

27. **brouiller**, *to mix, mingle,* etc. ; 'se —,' *to get confused, embroiled ;* 'se . . . avec,' *to fall out* (*quarrel*) *with.* Cf. 'débrouiller,' *to sift, probe to the bottom,* p. 100, l. 13.

33. **filer**, trans., lit. *to spin ;* intrans., fig. *to slip* (*slink, steal*) *away ;* cf. p. 11, l. 9, 'filer doux,' *to knock under, to knuckle ;* 'étoile filante,' *shooting star.*

98. 1. **serviteur à** . . ., *good-bye to* . . .

12. **porter plainte**, law term, *to lodge a complaint.*

19. **veiller**, *to wake* (*be awake*) ; hence *to watch, to be vigilant,* etc. ; 'veiller à ce que,' with subjunct., *to take care* (*to see*) *that* . . .

23. **à reculons**, advl. phrase, fr. 'reculer,' l. 31, *to fall back, recoil ;* hence *stepping backwards.*

26. **en** refers to 'soufflet.'

à vous et à votre frère ; cf. p. 45, l. 32.

31. **faire reculer**, *to send reeling back.*

35. **la partie n'est pas égale**, lit. *the match is not equal* (*even*), i.e. *the odds are against one.*

99. 2. **tirer violemment**, *to slam.*

fermer à clef (pron. 'clé'), *to lock.*

17. **bien**, here not *well,* but *actually, the very thing.*

18. **pour cela**, *to bring that about.*

19. **se garder**, *to be on one's guard.*

22-23. **en** refers to the whole incident ; cf. p. 91, l. 3.

PAGE LINE

99. 24. **petite-maîtresse** (fem. of 'petit-maître,' *fop*), lit. *a belle, a woman of fashion, fine lady.*

100. 9. **vous m'intéressez**, invert subj. and obj.—*I take an interest* (*concern*) *in you.*

13. **débrouiller**; cf. p. 97, l. 27.

17. **demander une rencontre** ('rendez-vous,' l. 27), *to challenge, call out, throw down the gauntlet.*

22. **si . . . et que**; 'que' with subjunct. often stands in a subsequent conditional clause for 'si' (with indicat.)

23. **demander raison**, *to ask for satisfaction.*

101. 2-3. **cette maudite pierre**; cf. p. 90, l. 25.

16. **n'entendre rien à**, *to understand nothing* (*have no notion*) *about.*

19. **forte**, here *strong-headed*(*-minded*); def. art. here= emphatic *the . . .* (*of all others*).

20. **sauver**, with dat. of pers. ('me') and acc. of thing *to spare, save from*; thus 'sauvez-moi cette honte,' *spare* (*save*) *me that shame!*—'J'ai sauvé la Bastille au libraire Jorre' (VOLTAIRE).

21. **que**, here *in order that*; 'que . . . ne,' *lest.*

22. **laisse-moi faire**, *leave that to me.*

24. **fais-moi**; for dat. of the pers. concerned, cf. p. 71, l. 2.

35. **bien tirer le fusil**, *to be a good shot.*

36. **à deux coups**, adjl. phrase, *double-barrelled.*

102. 9-10. **à . . . en propres mains**, *into O.'s own hand*; cf. p. 26, l. 29.

14. **fort de**, *strong in*; '— ma conscience,' *relying on my clear conscience*, or *conscious of my innocence.*

'Thrice is he armed that hath his quarrel just.'

18. **garnisonner**, a term of Mérimée's (who was a good Engl. scholar) own adaptation of the Engl. *to garrison*; it has since been used by other writers.

20. **donner sur**, speaking of doors, windows, etc., answers to, *to look into, to face.*

25. **oserai-je?** term of deference—*may I venture to . . .?*

29. **montrer d'heureuses dispositions**, *to be full of promise.*

XVI

PAGE LINE

103. 7. **milice urbaine,** *constabulary, town police.*

21. **une lettre**; supply 'd'introduction.'

104. 4. **ce me semble,** *it appears to me;* 'sembler' is one of the few verbs (besides 'être') which may take 'ce' for subj.

4-5. **du monde,** here *company.*

18-19. **par le temps qu'il fait,** *in such inclement weather;* cf. l. 20; cf. 'par le temps qui court,' *in these times, nowadays.*

19. **pour que,** here *with the result that . . .*

35. **hacher,** lit. *to hack, chop;* idiom. *to make mincemeat of.*

entamer, here differently fr. p. 68, l. 32, *to set going;* '— l'affaire,' *to put in the thin end of the wedge.*

105. 3. **tireraient-ils**; for verb before subj., cf. p. 7, l. 15, and p. 58, l. 21.

4-5. **tout est dit alors,** *that speaks for itself, it is all right.*

7. **un bon coup,** *a good stroke of business.*

en croire, *to take one's word for it.*

7-8. **les robes noires,** lit. *the black gowns,* i.e. *the lawyers.*

10-11. **faire voir . . . midi,** *to fool to the top of one's bent, to prove that black is white and white black.*

12. **il y en avait.** (1) Notice the imperf. to express what unavoidably would have happened, if . . .; hence here *there would have been . . .*; cf. Latin: 'Gladius in pectus *deferebat,* ni . . .'; Germ.: 'Mit diesem Pfeil *durchschoss* ich Euch, wenn . . .'—SCHILLER, *W. Tell.* (2) For 'en . . . un,' cf. p. 28, l. 35.

21. **venir à bout de,** lit. *to manage, get the better of.*

31. **prêter l'oreille,** *to give ear, to listen, hearken.*

106. 4-5. **s'en rapporter à,** *to refer the matter to;* here *to leave it to, to rely upon.*

26. **ne** (here optional) belongs to 'avant que,' conjunct.; for the *raison d'être* of 'ne,' invert the sentence—*O. did* not *appear before she entered the kitchen.*

PAGE LINE

106. 27. **qu'y a-t-il?** (or 'qu'est-ce qu'il y a?') *what is the matter?*

32. **faire le tour de,** *to walk round.*

36. **l'être**; for 'le' referring to an adj., cf. p. 34, l. 8.

107. 1. **former,** here *to break in, to train.*

2. **l'aube,** *dawn, peep (break) of day;* 'le matin avec —,' *at the first blush of the morning.*

6. **serré,** here *tight-fitting;* 'taille,' here (differently from p. 52, l. 11) *waist.*

7. **fer-blanc,** *tin-plate;* hence 'ferblantier,' *tinsmith.*

15. **selle et bride**; omission of art. in enumerations; say *both . . . and . . .*

19. **faire le diable à quatre,** *to kick up an infernal row.* Il y a trois et quatre siècles, à l'époque où florissaient sur le théâtre français les mystères (i.e. *miracle plays*), on représentait des pièces appelées diableries qui faisaient les délices du peuple. Couverts de peaux noires et cachés sous des masques affreux, les acteurs poussaient des hurlements, vomissaient des flammes, et faisaient toutes les contorsions imaginables pour donner une idée aussi exacte que possible de l'enfer et de ses tourments. Dans les grandes diableries, où quatre diables se démenaient comme des démons dans l'enfer, le vacarme était à son comble. Ce sont ces quatre diables qui ont traversé les siècles pour nous laisser une locution.

23. **c'étaient**; the meaning here is *there followed,* or *out came;* cf. l. 27, 'ce fut,' *there arose.*

24. **ne pourraient**; for the omission of 'pas,' cf. p. 8, l. 6.

28. **il faut savoir,** freely *it must be borne in mind.*

34. **barriciniste** means, of course, one of the Barricini gang.

108. 10. **tour de main,** lit. *sleight of hand;* 'en un tour de main' (or 'en un tournemain'), *in less than no time.*

15. **en construction,** *which was being built.*

30-31. **se mesurer avec,** *to measure (try) one's strength with,* or *to measure swords with.*

32. **eussent à,** subjunct. depending on 'déclara,' implying a peremptory order, whilst 'vengerait,' l. 34,

PAGE LINE

though also depending on 'déclara,' is in the condit. (virtually fut. imperf.), as not implying an order, but a statement. Cf. also l. 36, 'obéisse' depending on 'j'entends'; cf. p. 54, l. 35.

109. 4. **du vivant de,** *in the lifetime of;* like 'du temps de,' advl. genit. of time.

6. **à nous,** possess. dat.; cf. p. 71, l. 28.

7. **avoir lieu de,** *to have cause (good reason) to . . .*

8. **c'est à** (with noun) . . . **à** (with infinit.), *it is for . . . to,* or *it is the duty of . . . to.*

11-12. **de qui je suis . . .**; notice the order of words—*whose . . . I am.*

19. **faire en sorte que,** with subjunct., *to take care (to see) that.*

21. **le moins mal possible,** *as comfortable as circumstances admit.*

23. **tenir une maison,** *to manage a house;* 'tenir maison,' *to keep house.*
sois sage, *be* (or *there is*) *a good girl!*

34. **le plus haut,** advl. superlat. absolute, *most clamorously.*

110. 3-4. **de grande hâte,** an unusual expression; the more common phrase is 'en toute hâte.'

12. **gagner,** *to reach*; cf. p. 82, l. 23, and p. 83, l. 28.

22. **casser la tête à,** *to brain*; for the dat. of person, cf. p. 9, l. 21.

24. **donner des éperons.** Note the peculiar intrans. use of 'donner' with 'de,' *to strike (knock) against:* 'donner du nez en terre,' 'donner de l'épée dans le ventre,' 'donner de la tête contre un mur,' 'donner d'estoc et de taille,' 'donner des deux (i.e. *éperons*)'; from which examples it will be seen that 'des' is not partitive.

25. **en voilà d'une bonne**; cf. p. 97, l. 26; here *now, that's what I call a good joke!*

27. **en vouloir à**; cf. p. 10, l. 12.

30-31. **comme on fait d'une gourde,** *just as one would break a gourd . . .*

36. **sainte Nega**; cf. footnote to p. 55.

XVII

PAGE LINE

111. 15. **verte pelouse**, *greensward, lawn;* notice the exceptional place of the adj. of colour, when used as an ornamental epithet; cf. also 'la blanche main,' p. 112, l. 5.

16. **séculaire**, lit. *secular;* here *hoary, venerable;* not to be confounded with its cognate 'séculier,' *secular*, i.e. *temporal.*

27. **s'échapper**, lit. *to escape;* here *to peep.*

112. 2. **on**; notice the use of 'on' with reference to any person implied in the context.

4. **toujours** here expresses continuation; hence 'il trottait toujours,' *he continued (kept on) trotting.*

6. **penser**, with pure infinit., cf. p. 44, l. 13.

Notice the use of the imperf. in this whole passage, from p. 111, l. 18, to denote the unreality of the incidents; now the spell is broken, and the preterite ('pensa,' 's'arrêta,' etc.) brings us back to the stern realities of fact.

7. **c'est que**, *the fact was that;* cf. p. 34, l. 27.

17. **de tous les côtés**, *in all directions;* cf. 'de quel côté,' p. 69, l. 27.

23. **il ne peut**; cf. p. 8, l. 6.

28. **merci! merci!** here, differently from l. 9, *no, thank you;* the expression for accepting a service proffered is 's'il vous plaît.'

113. 3. **insulte**; cf. p. 81, l. 32.

13. **rapide**, *steeply declining.*

19. **du Nord**, adjl. phrase, *northern.*

27. **canon de fusil** (*l* silent), *gun-barrel.*

29. **en culture**, *cultivated, tilled.*

30. **sec**, f. 'sèche'; lit. *dry*, i.e. *without mortar;* 'mur en pierres sèches,' *dry stone wall.*

31. **appui**, m. (fr. 'appuyer'), *to support, lean;* lit. *support, prop;* hence *hand-rail;* 'à hauteur d'appui,' *breast-high.*

34. **roideur** (or 'raideur'), lit. *stiffness*, here *steepness;* cf. p. 57, l. 5.

PAGE LINE

113. 34. **mettre pied à terre,** *to alight, dismount, land;* hence the comp. noun 'le pied-à-terre,' *occasional lodging.*

114. 4. **la crête,** lit. *crest;* hence *top, summit;* here *coping.*

6-7. **coucher en joue**; cf. p. 37, l. 14; 'se' here, as in the next line, is, of course, reciprocal.

17. **présenter,** here *to expose;* the Fr. impf. often answers to the Engl. past perf. (plupf.), as here.

20. **lui fit**; remember that 'faire' is essentially a *causative* verb; cf. also 'faire souffrir,' p. 115, l. 5.

23. **sa seule**; to be turned adverbially—*alone.*

26. **lâcher,** lit. *to let loose (off);* here *to fire;* 'coup,' here *barrel.*

29. **succédé**; remember that the partic. perf. can only agree with the preceding *direct* obj.; now 'succéder' governs the dat. ('succéder à . . .'), hence not 'succedés,' but 'succédé.'

30. **exercés,** here *inured to war, trained.*

30-31. **feu de file,** *file-firing.*

31-32. **rentrer dans le silence,** *to be hushed again.*

sortie de, *issuing from.*

34. **sans,** here *but for.*

ressentir; the iterative prefix 're-' does not necessarily imply reiteration; cf. 'réunir,' p. 45, l. 12.

115. 7. **devenir,** *to become (of).* Notice the different construction 'qu'est-il devenu?' *what has become of him?*

10. **ou bien plutôt,** *or what was more likely . . .;* 'plutôt,' *rather;* 'plus tôt,' *sooner, earlier.*

13. **mettre en terre . . .,** here *to sink down on . . .*

15. **partir de,** here *to stand (stick) out from, to project.*

26. **flairer,** transit., lit. *to scent, smell;* intrans. *to snuff, snuffle, sniffle.*

27. **sourd**; cf. p. 36, l. 16.

30. **le peut**; for neutral 'le,' cf. p. 34, l. 8.

30-31. **se remettre le nez au vent,** *to begin to sniff the air again.*

36. **par une marche de côté,** *by a roundabout (sidelong) way;* hence 's'éloigner . . . côté,' *slowly to sidle away from.*

PAGE LINE

116. 1. **se trouvât**, subjunct. in consecutive clause depending on 'jusqu'à ce que.'

5. **à moi!** *help! help!* or *save me!*

5-6. **à portée**, lit. *within reach;* cf. p. 29, l. 16; '— de la voix,' *within earshot* (or *call, hearing*).

16. **salut**, m., lit. *salute, greeting;* here *farewell, good-bye, God-speed to!*

19. **accommoder**, *to cook, dress*, fig. *to give it one, to give a dressing;* hence 'proprement accommodé,' *well* (*neatly*) *settled.*

21. **se garder de**, *to beware of, to take care not to . . ., to know better;* cf. p 99, l. 19.

chagrin, m., lit. *sorrow, grief;* here ironically, 'il a trop,' etc., *the bullet . . . has been too bitter a pill for him.*

24. **ça**, abbreviation of 'cela,' here referring to 'fusil,' *such a gun.*

écarbouiller, a vulgar term for *to dash out;* for 'vous,' ethic dat., cf. p. 71, l. 2; here 'vous . . . une' = *your.*

dites donc, *I say!*

26. **escofier**, pop. term. for *to kill.*

28-29. **qu'est-ce que tu me veux?** cf. p. 89, l. 8.

31. **Excusez!** (or '— du peu'), pop. interjection, *Well, I never!*

coup, here *hit;* cf. p. 117, l. 22.

32. **rien que cela**, *that's all! a mere trifle!*

on voit bien, *it is easy to see.*

35. **farceur**, *wag!* 'faire le —,' lit. *to play the* (*set up for a*) *wag;* 'ne faites,' etc., *a truce to your jokes!*

36. **jeter par terre**, *to bring* (*tumble*) *down.*

117. 1. **en voilà un**; cf. p. 97, l. 26; 'en avoir un . . .,' 'en' redundant; 'drôle de . . .'; for appositive genit. cf. p. 11, l. 22; *there now, some one will have an awkward after-dinner treat.*

3. **en veux-tu, en voilà!** *help yourself, and welcome!*

4. **qui diable héritera?** *I wonder who now is to step into his* (*Barricini's*) *shoes.*

6. **très mort**, *dead and gone*, or *dead as mutton.*

PAGE LINE

117. 6-7. **ce qu'il y a de bon avec vous, c'est,** *one of your good points* (*what I like in you*) *is . . .*

9-10. **c'est là le cas de dire,** *there is a case in point to say,* or *that is what I call . . .*

13. **Sampiero Corso**; cf. p. 14, l. 15.

17. **se mêler de,** lit. *to meddle with;* 'ne plus se mêler de,' *to have done with,* or *to give up,* with verb in *-ing.*

21. **et dire,** *and to think . . .*

22. **faire coup double sur,** *to bag a brace of . . .*

26. **ce n'est rien,** *nothing to signify, a mere flea-bite;* thus l. 32.

30. **gaillard,** adj., *jolly, hale and hearty, healthy, sprightly;* subst. *fellow, chap, blade,* etc.

32. **pas trop?** *not very keenly?*

c'est égal, *no matter.*

34. **perdu,** here adj., *quite spoilt, done for.*

118. 1. **se faire si beau?** *to dress so stylishly?*

7. **c'est le curé qui va rire!** *how the parson* (*i.e.* Catrioni) *will chuckle!*

8. **tortue,** f., lit. *tortoise, turtle;* fig. *snail, sluggard.*

10. **trembler de tous ses membres,** *to shake* (*tremble*) *in every limb.*

12. **hein?** interjection, here *won't you?*

21-22. **vieux bon-à-rien,** *old good-for-nothing, old cripple.*

22. **faire,** here *to pay.*

29. **bien avisé qui,** auxil. verb implied—'Celui-là serait bien avisé (*shrewd*) qui . . .'; for 'qui' = 'celui qui,' cf. p. 1, l. 14.

30. **de notre mieux,** *to the best of our ability;* cf. p. 21, l. 14.

33. **chemin faisant,** partic. absol., *on the way.*

34-35. **se faire plutôt hacher que de:** (1) Fr. reflex. for Engl. passive, cf. p. 6, l. 6; (2) a second infinit. after a comparat. takes 'de'; (3) 'hacher,' cf. p. 104, l. 35.

119. 8. **éteint,** lit. *extinguished, put out;* here fig. *gasping, faint.*

PAGE LINE

119. 9. **parbleu**, euphemistic form of 'par Dieu'; thus 'diantre,' l. 14, for 'diable.'

15. **ah çà!** *I say!* This interjectional 'çà' (Lat. 'ecce hac') is not to be confounded with 'ça,' abbreviation of 'cela,' p. 116, l. 24.

17. **avoir la vie dure**, *to be tenacious of life, as hard to kill as . . .*; 'dure' is predicative, as *just* in 'to have one's quarrel *just*.'

18. **les premiers.** Notice this substantival form for the Engl. adv. *first*.

19. **j'oubliais.** Note the impf., *I well-nigh* (*all but*) *forgot*.

21. **vous voilà**; cf. p. 71, l. 16.

120. 1. **faire de la peine à . . .**, *to grieve*; cf. p. 47, l. 28; or, inverting subj. and obj., *I am sorry for . . .*; cf. Germ. 'Sie dauern mich.'

5. **de si belle humeur**, *cheerful, blithe, in high spirits, spirited, sprightly*, etc.

11-12. **en voilà encore une**; cf. p. 97, l. 26.

fausser compagnie, *to give the slip, drop off, to be missing from muster*.

XVIII

17-18. **tenir la campagne**, *to be afield, to be on the war-path*.

19-20. **en tous sens** (*s* sounded), *in every direction*.

29. **sur**, here *judging from*.

30. **fussent**, subjunct. depending on a verb of understanding, used negatively; cf. p. 16, l. 14.

121. 1. **aura pris**; for fut. perf. (also l. 20) to express surmise, cf. p. 48, l. 22: 'prendre par le haut (bas),' *to take the upper* (*lower*) *road*.

7. **aire partager à**, *to communicate to*; for dat. of pers. with infinit., cf. p. 17, l. 23.

8. **mettre au fait de**, *to apprise* (*inform*) *of, acquaint with*.

12. **aller à la recherche de**, *to go in search of, to look for*.

17. **détruire**, lit. *to destroy, demolish*; here *to contradict*.

PAGE LINE

121. 18. **être de son devoir**, *to be one's duty, to be incumbent on;* 'd'homme,' here *as a man;* thus ll. 13-14, 'de maîtresse.'

22. **la carnassière**, absol., *with his game-bag.*

28. **sans peine**, *easily.*

33. **capital**, *all-important.*

122. 6. **qu'interrompaient**; for verb before subj., cf. p. 4, l. 17.

11. **montée à califourchon**, *astride.*

18-19. **à l'étouffer.** Note the use of 'à' to denote intensity; cf. 'c'est à mourir de rire.'

20. **chœur d'Othello** (*ch*=*k*), *i.e.* Rossini's opera *Otello*, finale of Act II.

30. **l'Iris.** Iris was originally the personification of the rainbow, which was regarded as the swift messenger of the gods in Homer's *Iliad.*

en avoir long à raconter, *to have a long story to tell* (cf. p. 90, l. 13, *a long yarn to spin*); 'en' refers to the incidents that she witnessed.

31. **tel quel**, *after a fashion, of a sort;* cf. p. 4, l. 32.

32. **arracher à**, here, differently from p. 106, l. 14, *to elicit* (*extort*) *from.*

35. **damassé**, from 'damas,' *damask.*

36. **se faire répéter**; Fr. reflex. = Engl. passive; 'se faire,' *to have something done.*

123. 2. **en avoir vu bien d'autres**, lit. *to have seen many others of them;* idiomat. *to have seen worse cases.*

4. **instance**, f., *urgent entreaty;* hence 'avec instance,' in the sense of 'instamment,' *urgently, most earnestly.*

6. **en**, depending on 'partir,' refers to 'maison.'

12-13. **juger à propos de**, *to deem* (*think*) *it expedient.*

17. **quantité de**; here advl. phrase, in the sense of 'beaucoup de,' *a lot of.*

36. **l'épervier**; cf. p. 32, l. 10.

124. 1. **se tromper à**, *to be deceived by;* for 'à' to denote test, cf. p. 5, l. 26.

c'est que, *the fact is;* cf. p. 34, l. 27.

4. **ne pas trouver une parole**, *not to have a word to say.*

PAGE LINE

124. 6. **porter plainte**, *to lodge a complaint, to bring a charge, to lay information*; cf. p. 98, l. 12.

15. **s'assurer**, *to make sure, to ascertain.*

16. **faire en sorte que**, *to see (take care) that;* cf. p. 109, l. 19.

21. **ne rien comprendre à**, *not to be able to make head or tail of . . .*; cf. 'entendre à,' p. 101, l. 16.

21-22. **ne faire que**, with infinit., *to do nothing but . . .*; 'ne faire que de . . .,' *to have just . . .*

26. **que conduisait**, subj. before verb, which order may be kept in Engl. by using the verb in the passive.

125. 1. **violet**; here in the sense of 'livide.'

11. **faire entendre**; cf. p. 70, l. 25.

16. **faire voler**, *to send flying, to scatter broadcast.*

126. 5. **s'engager**, lit. *to engage (pledge, hire,* etc.) *one's self;* cf. p. 37, l. 3; here *to begin, ensue.*

7. **en venir aux mains (coups)**, *to come to blows* (fam. *to fisticuffs*).

10. **contenir**, here *to hold in check, keep a tight hand on, control.*

12. **à quoi bon . . .?** with infinit., *what is the good of . . .? what purpose would it serve to . . .?*

14. **août** is pronounced like 'où.'

17. **donner quittance**, lit. *to give a receipt;* here *we are quits, accounts are squared, old scores are paid off.*

23. **bien**, here *heartily, humbly.*

25. **tirassent**, subjunct.; cf. p. 16, l. 14.

35. **pas un médiocre . . .**, *a not inconsiderable . . .*

127. 1. **jeune personne**, polite term for 'jeune fille'; though 'personne' applies to both sexes, 'jeune personne' is used exclusively of females; pensionnat de jeunes personnes' can only mean *boarding-school for girls;* cf. 'jeunes gens,' p. 130, l. 31, *young men.*

3. **à nous**; in the sense of 'de notre part.'

5. **savoir**, with acc. = *to know . . . to be;* cf. 'savoir pendu,' p. 47, l. 28.

31. **peu s'en fallait que ne**, with subjunct., lit. *it wanted little but that,* which may be turned by *she well-nigh . . .*

PAGE LINE

127. 32. **se faire**, etc.; cf. p. 118, l. 35; for 'se . . . le,' cf. p. 7, l. 28.

33. **en**, *for it, on that account;* cf. p. 13, l. 8.

128. 4. **prie-Dieu**, *faldstool, prayer-desk, i.e.* a low-seated chair with a high back.

5. **palme bénite**, *consecrated palm*, used as a talisman; 'béni,' *blessed.*

9. **à la pointe** (or **au point**) **du jour**; cf. 'aube,' p. 107, l. 2; *daybreak.*

14. **mal**, here *uncomfortable.*

17. **avoir** (or **recevoir**) **de ses nouvelles**, *to hear from.*

18. **se lever sur son séant**; cf. p. 33, l. 29.

23. **ressemblant**, *a good likeness;* 'mieux,' here *better-looking.*

27. **avoir le défaut de**, *to have a bad habit of . . ., to be one of one's failings.*

31. **à moi**; emphatic, to strengthen 'me.'

31-32. **il y a bien sur l'adresse**, *indeed, the letter is addressed, care of . . .*; for 'bien,' cf. p. 98, l. 17.

35. **main**, here *handwriting;* 'avoir une main superbe,' *to be a very good penman.*

129. 3. **c'étaient**; cf. p. 107, l. 23; here *he felt*, or turn by *the slightest movement caused him . . .*

6. **surcroît**, m., lit. *increase;* 'par — de,' *in order to make assurance double sure.*

9. **pousser**, here *to urge on, to incite;* 'ignorer,' cf. p. 34, l. 5.

11. **importer**, impers., *to matter, concern;* 'créance,' cf. p. 34, l. 13.

12. **bercer**, lit. *to rock;* 'se — de,' fig. *to delude one's self with . . .*

13. **il a fallu**, here *it required nothing less than;* cf. p. 60, l. 16.

14. **être raisonnable**, here *to come to one's senses.*

20. **où**, referring to *time when;* cf. p. 64, l. 12; for 'fou,' cf. p. 52, l. 14.

24. **toujours**, here *still.*

28. **en demandant du regard**, *with a look that asked . . ., inquisitive.*

PAGE LINE

130. 1. **mais**, here *why!* interjection.

4. **arranger**, here *to settle, make up.*

8. **bonne**, *kind, gracious;* cf. p. 45, l. 31; 'serez-vous —?' *will you do me a good turn?*

n'est-ce pas que, etc., is equivalent to 'vous répondrez . . ., n'est-ce pas?' (*won't you?*)

9. **vous lui ferez**, etc., fam. *it will do him a world of good.*

15. **estafier**, orig. Ital., *henchman, satellite,* as here; in mod. Fr. only in disparaging sense, *tall footman, bully,* etc.

22. **greffier**, *clerk of the assizes.*

et le reste, *and the whole gang of officials.*

23. **instruire sur**, *to investigate, to hold an inquiry about.*

26. **leur cacha**; 'cacher à,' *to conceal from;* for 'à'= *from,* cf. p. 14, l. 4.

30. **de**, here *for.*

32. **se refuser à**='refuser de,' *to be loth (unwilling) to.*

34. **on le dit**; turn by the passive *he is said to be . . .*

36. **garçon plein d'honneur**, *the very soul of honour.*

131. 2. **soupçonnent toujours**, *are 'ex officio' suspicious.*

4. **fâcheux (pour)**, lit. *grievous, vexatious,* etc.; here *incriminating.*

9. **galant homme**='homme d'honneur,' *gentleman;* whilst 'homme galant'='homme qui cherche à plaire aux femmes.'

10. **on**; cf. p. 18, l. 32.

11. **façon**, here *time-honoured custom.*

12. **une enfant**; 'enfant' is of both genders in the singular, but only masc. in the plural.

17. **avoir sa leçon faite**, *to be primed (coached) with ready answers;* 'faite' is predicative; cf. p. 119, l. 17.

18-19. **rougir jusqu'au blanc des yeux**, *to redden (blush, colour up) to the eyes.*

22. **voilà qui est . . .**, *well, this is . . .*

25. **avoir l'habitude de . . .**, *to be experienced (practised) in.*

28. **c'étaient bien**, etc.; cf. p. 61, l. 6.

PAGE LINE

131. 31. **n'avoir garde de**, *to know better than to . . .*

132. 1. **savoir**, with acc. ('la'), cf. p. 127, l. 5; 'je voudrais la savoir,' *I wish it were . . .*

3. **ne savoir trop . . .**, *really not to know, to have one's grave doubts as to;* cf. p. 49, l. 15.

XIX

9. **appareil**, lit. *apparatus;* here *dressing.*

15. **pour que je**, with subjunct., is best turned by *for me to . . .*, with infinit.

17. **faire jouer la batterie**, *to snap the lock.*

21. **assister à**, here *to be present at, to witness*, etc.

21-22. **l'autopsie des cadavres**, *post-mortem examination.*

133. 1-2. **il y a . . . que ne . . .**, is often best rendered by inverting the order of words, *I have not . . . for so long . . .*

2. **tout en . . .**, with partic. pres., *whilst . . .*, or *as they walked . . .*

6. **en** refers to 's'éloignait,' etc., l. 5.

7. **rentrer**, lit. *to re-enter;* here *to return home.*

traverse, f. (or 'chemin de traverse'), lit. *cross-road (cut), short cut.*

14. **grand**, here *full.*

17. **percer**, lit. *to pierce;* here *to stand out (project) from.*

21. **être égaré** (or 's'égarer'), *to lose one's way, to go astray.*

26. **tenez** (or sing. 'tiens')! interject., *just look there!*

27. **certainement c'est là qu'est**; cf. p. 4, l. 7.

134. 7-9. **vous (nous) autres**; cf. p. 7, l. 35.

16. **il vous sait**; cf. p. 47, l. 28.

16-17. **se décider**, *to make up one's mind;* thus l. 24 'prendre un parti.'

18. **de malice**, adjl. phrase, *arch, cunning.*

24. **voyons!** for the use of first for second pers. plur., imperat., cf. 'allons,' *come! come!*

25. **on ne sait pas** answers to the Engl. impers., *there is no knowing.*

PAGE LINE

134. 34. **avoir peine à**, *to find it difficult to.*

135. 7. **se charger de**, *to take upon one's self to.*

9-10. **se présenter à la rencontre**, *to come forward to meet;* cf. p. 54, ll. 4-5.

14. **arriver**, here impers. *to happen.*

17. **masquer**, here *to conceal.*

23. **mentalement**, here *inwardly.*

28-29. **s'enfoncer dans**; cf. p. 44, l. 21.

31-32. **couleur locale**; cf. p. 1, l. 13.

33. **faire un mouvement**, *to stir, to give a sign of life.*

34. **à plusieurs reprises**, *repeatedly, again and again.*

136. 6. **de l'autre (main)**; the correlative to 'de l'autre' (*i.e.* 'd'une main') is to be supplied at the beginning of the sentence.

11. **si je l'aime**, briefly for 'tu me demandes si,' etc., i.e. *need you ask if . . . !*

14. **lâcher prise**, *to let go one's hold;* 'faire — à,' cf. p. 17, l. 23.

29. **prenez garde de**, *mind you don't . . .*; cf. p. 75, l. 28.

34. **que . . . heureux** (also p. 137, ll. 3-4, **que . . . mal**); cf. p. 12, l. 17.

137. 4. **mal**, *uncomfortable;* cf. p. 128, l. 14.

14. **bien**, *comfortable.*

17. **la belle nuit**; for def. art. = demonstr. pron., cf. p. 28, l. 30.

23. **emprisonnée**, fig. *closely grasped.*

25. **donner des soins**, *to nurse.*

31. **se constituer prisonnier**, *to give one's self up, to surrender.*

36. **faire faire à**; for dat. of pers. with infinit. cf. p. 17, l. 23.

138. 4. **s'éclaircir**, Fr. reflex. = Engl. passive; cf. p. 6, l. 6.

10. **que voulez-vous!** rather interjectional than interrog., *what would you have! there is no help for it!*

20. **avoir . . . à**, with infinit., *to have cause to;* here 'qu'a donc,' etc., may be turned by *what is B. growling for?*

PAGE LINE

138. 28. **ne savoir trop**, etc. ; cf. p. 49, l. 15 ; p. 132, l. 3.

en, here *by*.

34. **dussiez** ; the plupf. subjunct. of 'devoir' is often best rendered by *were to*.

139. 2. **proscrit**, here *an outlaw*.

14. **mal à vous**, *ungenerous* (*unkind*) *of you ;* cf. 'à nous,' p. 127, l. 3.

31. **qu'on prenne**, and l. 32, **qu'on ne voie**, imperat.

140. 10-11. **donner de l'occupation à**, *to cut out work for*.

22. **redoubler de** ; for 'de,' cf. 'trembler de,' p. 118, l. 10.

28-29. **n'en pouvoir plus**, *to be spent* (*exhausted*, etc.) ; cf. La Fontaine—

> 'Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
> Il met bas son fagot, il songe à son malheur.'
>
> *La Mort et le Bûcheron.*

141. 2. **faire du tapage** (fr. 'taper,' *to knock, tap*), *to make a deafening noise* (*bluster*).

3. **goutte**, lit. *drop ;* here emphatic expletive to strengthen 'ne' ; cf. p. 97, l. 9 ; hence 'on n'y voit goutte' = *it is pitch dark*.

4. **ne pas se faire grand mal** ; 'se' (dat.) is reciprocal, *there is no great harm done either way*.

à, here *by*.

de nuit, genit. of time ; cf. Germ. 'nachts,' Lat. 'de nocte.'

10. **passer**, here *to slip ;* cf. p. 3, l. 28.

11. **en guise de**, *by way of a . . .*

21. **descendre au galop**, *to gallop down ;* cf. p. 50, l. 24 ; a very common turn in Fr., thus 'traverser à la nage,' *to swim across*.

23. **revenir sur**, *to retrace*.

28. **qui vive ?** Fr. way of challenging ; 'qui va là ?' *who goes there ?* hence the idiom, 'être sur le qui vive' (*alert*).

142. 1. **c'est ce qu'il faudra voir**, *that remains to be seen*, or *we shall see about that*.

22-23. **vous ne ferez . . . paroles**, *you had better mind what you say*.

PAGE LINE

142. 23. **pas mal**, here *not amiss.*

25. **badiner avec**, lit. *to play, joke*, etc. ; here *to trifle.*

27. **elle a un chapeau** ; the wearing of a bonnet (not *hat* here) is, by French and Italian custom, reserved for ladies.

28. **n'y faire rien**, *to have nothing to do with it.*

31. **aussi bien**, with inversion of verb and subj. ; cf. p. 7, l. 15 ; *anyhow, in fact, besides.*

32. **l'ivrogne de** ; cf. p. 11, l. 25.

33. **n'eusse** ; 'avant que . . . ne,' with subjunct. ; the *raison d'être* of 'ne' must be sought in the negative result ; cf. p. 106, l. 26.

34. **prenions** ; for this use of the imperf. cf. p. 105, l. 12.

143. 3. **donner bien des affaires**, *to give a world of trouble* (*a hard nut to crack*).

5. **s'y trouver**, *to be there* (*present*).

13. **faire justice de**, lit. *to do justice on*, i.e. *to dispose of.*

17. **avoir envie de**, and l. 21, **mourir d'envie** ; cf. p. 13, l. 18.

28. **qu'il se mêle**, subjunct., depending on the advice implied in 'répondre,' *he had better mind his prefecture* (*business*) ; cf. p. 117, l. 17.

29. **à la manière dont**, *to judge from the manner in which* ; cf. p. 5, l. 26.

144. 8. **il le faut bien** ; cf. p. 33, l. 19.

12. **demander des nouvelles de**, *to inquire after* ; cf. p. 128, l. 17.

13. **détacher en**, *to send* (*tell*) *off as.*

20. **on devine**, *it is easy to guess*, or *I leave the reader to guess.*

23. **malin plaisir** ; cf. 'joie maligne,' p. 50, l. 12.

faire subir, with dat. of pers. ; cf. p. 17, ll. 23-24.

25. **faire perdre toute contenance**, with dat. of pers., as above, *to put quite out of countenance.*

27. **mettre en liberté**, *to discharge.*

31. **prendre à part**, *to take aside.*

33. **tourner bien**, *to take a good turn* ; cf. p. 73, l. 9.

35. **il n'a fait que**, *all he did was to . . .* ; cf. p. 124, l. 21.

PAGE LINE

145. 3. **de onze.** Notice that 'onze' is treated as if spelt with an aspirate *h*, hence 'le onze,' etc.; thus 'le huit,' etc.

7. **ne dire mot**; 'mot' here negat. expletive, instead of 'rien'; cf. 'goutte,' p. 141, l. 3.

18. **à la bonne heure**; cf. p. 66, l. 16.

20. **diable de**; cf. p. 11, l. 22.

25. **mener faire un voyage,** *to take* (*with us*) *on a trip to . . .*

26. **surella,** in Corsican 'patois,' for Ital. 'sorella,' *sister.*

27. **est-ce fait?** *is it agreed* (or *a bargain*)*?*

se frapper dans la main; the first 'nous' (dat.) is reciprocal, *to strike* (*shake*) *hands upon it.*

28. **on s'embrasse,** here *it is the custom to kiss one another.*

XX

146. 1. **écharpe,** f., lit. *scarf, sash;* cf. p. 42, l. 2; here 'en —,' *in a sling.*

4. **taille,** f., here *stature;* cf. p. 52, l. 11.

17. **gradin,** m. (dimin. of 'grade'), lit. *step, tier;* here *shelf, ledge.*

29. **pièce,** f., here *patch;* hence 'couvert de —s,' *patched all over;* 'rapiécer,' *to patch.*

35. **ordonnance,** law term, *decree, statute,* etc.; '— de non-lieu,' *discharge, release* (Scotch *not proven*); 'rendre une —,' *to ignore the bill of indictment.*

147. 1. **enrager,** intrans., *to fly into a rage.*

10. **on a des affaires,** *there is business to be attended to.*

23. **métier,** m.; cf. p. 31, l. 11; 'v. faites un vilain —,' *a pernicious* (lit. *ugly*) *calling yours is!*

25. **puisse**; for subjunct. depending on a superlat., cf. p. 4, l. 10.

27. **comme,** here *as good as.*

30-31. **avoir l'habitude de,** *to be used* (*accustomed*) *to . . .*; cf. p. 131, l. 25.

31. **rien de tel**; cf. p. 2, l. 2.

31-32. **mourir . . . souliers,** lit. as in Engl., or *to dance upon nothing.*

PAGE LINE

148. 3. **istos Sardos!** *those Sardinians!* an old proverbial Lat. saying about the worthlessness of the Sardinians.

8. **à cheval,** adjl. phrase, *mounted.*

9. **cela fait la critique,** *that tells its own tale.*

9-10. **fi de,** *fie upon;* 'faire fi de,' *to scout, to turn up one's nose at.*

15. **commensal** (Lat. 'cum,' *with;* and 'mensa,' *table*), hence *mess-mate, boon-companion.*

23. **porte-respect,** *formidable weapon, life-preserver.*

27. **se refuser,** *to deny one's self;* 'se' is in the dat.

29. **sensé,** lit. *endowed with sense, reasonable, sensible;* whilst 'sensible' = *sensitive, impressible, tender, perceptible,* etc.

don Quichotte (*ch*=*sh*), the well-known knight-errant of the sorrowful countenance.

30. **savoir,** *to learn;* cf. p. 35, l. 32.

149. 6. **ne faire qu'entrevoir,** *to only just see, to catch* (*have*) *a glimpse of.* Notice the use of 'entre' in compound verbs to denote *partly, half,* as 'entr'ouvrir,' etc.

12-13. **conserver un souvenir,** *to remember.*

13. **combler,** *to overwhelm with kindness.*

14. **s'établir,** lit. *to settle;* here *to make a match.*

22. **cartouche,** lit. *cartridge;* cf. p. 71, l. 5; here used by way of comparison with a pile ('rouleau') of gold coins.

27. **faire cas de;** cf. p. 18, l. 4.

35. **tenir à,** *to appreciate.*

150. 2. **manière de se servir de,** *skill in using* (*handling*).

6. **le moins que tu pourras,** *as seldom as you can;* for Fr. fut. = Engl. pres., cf. p. 45, l. 7.

9-10. **passer l'arme à gauche,** milit. term, lit. *to pass . . . into the left hand;* fam. *to go off the hooks.*

14. **un Horace,** *a copy of Horace* (the Roman poet). 'In many a pocket where this might be least expected, lies a well-thumbed Horace.'—THEOD. MARTIN.

18. **Elzevir,** i.e. *an Elzevir edition.* 'Elzevir' is the name of a celebrated family of Dutch printers, whose

PAGE LINE

beautiful editions were chiefly published between the years 1591 and 1681.

150. 18. **Monsieur le savant,** *learned sir.*

19. **précisément,** here *as good luck will have it;* 'il y en a — un,' *I happen to have one.*

21. **poignée de main**; cf. p. 10, l. 26.

XXI

151. 1. **hypogée,** *an underground sepulchre, hypogeum.*

4-5. **se mettre en devoir de,** *to set about, to prepare.*

12. **n'en pas finir,** *never to have done.*

14. **bout,** *end, extremity;* here *scrap.*

16. **allassions,** subjunct., depending on 'mon avis serait,' expressing opinion, advice.

17. **aleatico,** Ital.; a fragrant and luscious dark-red wine, made from half-dried muscat grapes grown near Florence and in Elba.

24. **se former**; cf. p. 107, l. 1.

27-28. **la grâce que j'ai à porter,** *how gracefully I wear.*

30. **un grand frisé,** *a tall frizzly-headed* (*curly-haired*) *fellow.*

33. **à la bonne heure**; cf. p. 66, l. 16; here, however, *ay, that is the name!*

34. **amoureux fou de,** *desperately in love with;* cf. p. 73, l. 1.

152. 10. **en donner sur les doigts,** *to rap one over the knuckles.*

30. **pour lors**; 'lors' (fr. Lat. 'hora,' with Fr. def. art.), lit. *at that time;* here *well now!*

31. **s'en venir**; formed in analogy with 's'en aller,' but less common.

33. **timbré** (fr. 'timbrer,' *to stamp*), *crack-*(*shatter-*) *brained.*

34. **gênant** (cf. p. 7, l. 2), *awkward;* whilst l. 35, 'pas gênant,' *not burdensome.*

recevoir beaucoup de monde; cf. p. 104, l. 4.

36. **par exemple,** lit. *for instance;* here *but the fact is . . .*

PAGE LINE

153. 1. **déménager**, lit. *to remove* (*furniture*); fig. 'la tête a déménagé,' *he is off his head, he has a bee in his bonnet* (*rats in the upper story*).

2. **n'en a pas pour longtemps**, *his days are numbered, he is tottering on the brink of the grave.*

3. **condamné**, here *received his death-warrant.*

4. **en finir**, *to make an end of it, to have done.*

8. **il faut voir**; cf. p. 142, l. 1.

10. **lui ôter**; for the dat. after verbs of depriving, cf. p. 14, l. 4; here *to intercept, to come between.*

25. **faire pour**, here *to set about in order to.*

27. **il fallait**, and l. 30, **il me fallait**; cf. p. 14, l. 22.

154. 2-3. **il me faut . . . pensé**; a literal reproduction of the last lines of the 'ballata,' sung by the sailor, p. 14, l. 22.

7. **qu'avez-vous?** *what is the matter with you?*

je vous trouve l'air (que) . . ., lit. *I find* (*discern*) *in you* (lit. *to you*) *the look*, i.e. *I can read in your face the same expression as*; cf. p. 10, l. 30.

11. **revenir en tête**, *to recur to the mind, to flash across the memory.*

voilà qui est fini, *let bygones be bygones.*

18. **comme . . . de l'effet** = 'quel effet votre vue a fait'; for the order of words, cf. p. 12, l. 17.

24. **pension**, f., lit. *pension, annuity*; here *boarding.*

24-25. **envoyer savoir . . . de ses nouvelles**; cf. p. 128, l. 17.

32. **le mauvais œil**, *evil eye.* 'It was anciently believed (and in southern Europe is a still prevailing superstition) that the eyes of some persons darted noxious rays on objects which they glared upon. The first morning glance of such eyes was certain destruction to man or beast. Virgil speaks of an evil eye making cattle lean' (*Ecl.* iii.) Cf. also Mérimée's footnote 1 to *Annocchiatura*, p. 119.

Printed by R. & R. Clark, *Edinburgh.*

MACMILLAN'S FOREIGN SCHOOL CLASSICS.

EDITED BY G. E. FASNACHT.

Pott 8vo.

FRENCH.

CORNEILLE—LE CID. Edited by G. E. FASNACHT. 1s.

DUMAS—LES DEMOISELLES DE ST. CYR. Edited by VICTOR OGER. 1s. 6d.

FRENCH READINGS FROM ROMAN HISTORY. Selected from Various Authors. Edited by C. COLBECK, M.A. 4s. 6d.

MOLIÈRE—LES FEMMES SAVANTES. Edited by G. E. FASNACHT. 1s.

—— LE MISANTHROPE. By the same. 1s.

—— LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. By the same. 1s.

—— LES PRÉCIEUSES RIDICULES. By the same. 1s.

—— L'AVARE. Edited by L. M. MORIARTY. 1s.

—— LE BOURGEOIS GENTILHOMME. By the same. 1s. 6d.

RACINE—BRITANNICUS. Edited by EUGÈNE PELLISSIER. 2s.

SAND, GEORGE—LA MARE AU DIABLE. Edited by W. E. RUSSELL, M.A. 1s.

SANDEAU, JULES—MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE. Edited by H. C. STEEL. 1s. 6d.

VOLTAIRE—CHARLES XII. Edited by G. E. FASNACHT. 3s. 6d.

MACMILLAN AND CO., LONDON.

MACMILLAN'S FOREIGN SCHOOL CLASSICS.

EDITED BY G. E. FASNACHT.

Pott 8vo.

GERMAN.

GOETHE—GÖTZ VON BERLICHINGEN. Edited by H. A. BULL, M.A. 2s.

—— FAUST. Part I. Edited by Miss J. LEE. 4s. 6d.

HEINE—SELECTIONS FROM THE REISEBILDER AND OTHER PROSE WORKS. Edited by C. COLBECK, M.A. 2s. 6d.

SCHILLER—DIE JUNGFRAU VON ORLEANS. Edited by JOSEPH GOSTWICK. 2s. 6d.

—— WALLENSTEIN. Part I.—DAS LAGER. Edited by H. B. COTTERILL, M.A. 2s.

—— MARIA STUART. Edited by C. SHELDON, M.A., D.Lit. 2s. 6d.

—— WILHELM TELL. Edited by G. E. FASNACHT. 2s. 6d.

—— SELECTIONS FROM SCHILLER'S LYRICAL POEMS. Edited by E. J. TURNER, M.A., and E. D. A. MORSHEAD, M.A. 2s. 6d.

UHLAND—SELECT BALLADS. Adapted as a First Easy Reading Book for Beginners. Edited by G. E. FASNACHT. 1s.

MACMILLAN AND CO., LONDON.